ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

La Basoche, 2ème année, Bruxelles, Janvier 1886 – Avril 1886 (n°1-4).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation **(email : bibdir(at)ulb.ac.be)**

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives &Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

ALBERT de FONVENT
TIRLEMONT

COLLECTION
J. VAN DER BROECK
BRUXELLES

LA

BASOCHE

Janvier 1886

des Presses de J.-B. Moens, Bruxelles.

LA BASOCHE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant chaque mois en livraisons de 64 pages au moins

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : 4 francs par an. — Union Postale : 5 francs.

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste

DIRECTION DE LA REVUE :

Galerie Bortier, 7, à Bruxelles

Adresser tout ce qui concerne l'Administration :

29, rue du Trône, Bruxelles

COUP DE GROSSE CAISSE

L'administration de *la Basoche*, sollicitée par un grand nombre d'abonnés, a résolu de prendre un format plus maniable. Elle a choisi le petit in-8°.

En revanche, ELLE DOUBLE LE VOLUME DE CHAQUE N°, malgré le sacrifice que cette modification lui impose. *La Basoche* paraîtra donc par 64 PAGES AU LIEU DE 32 et formera chaque année DEUX VOLUMES de 400 pages environ sur vélin teinté.

L'Adminstration a l'honneur de prévenir nos lecteurs que les quittances pour l'année 1886 sont mises en circulation à la date d'aujourd'hui; elle prie MM. les abonnés de réserver bon accueil au reçu postal qui leur sera présenté dans trois ou quatre jours.

Dans notre prochain numéro, nous offrirons à nos abonnés une superbe EAU-FORTE de Jan Toorop, le jeune peintre javanais dont les salons des *XX* ont fait apprécier le superbe talent, pour l'illustration de *Fin de Race*, de M. Maurice Frison.

Lire la troisième page de la couverture.

EX LIBRIS
MAX HALLET

EX LIBRIS
MAX HALLET

Max HALLET
(1864 - 1941)
Docteur en Droit ULB 1886-1887
Avocat, juriste, militant socialiste
Membre permanent du CA de l'ULB depuis 1918 jusqu'à sa mort
Grand ami des lettres et des arts

c.1901
Catalogué
1A/391

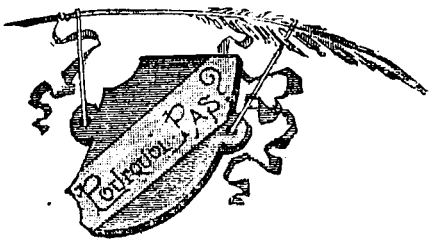
LA BASOCHE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Pour l'Académie belge
de langue française
12 février 1934.

Il a été tiré de ce volume douze exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

N° 11



LA BASOCHE

1886

J.-B. Moens, éditeur, à Bruxelles.

Des Presses de J.-B. Moens et fils, rue aux Laines, 48, à Bruxelles.

PROSES LYRIQUES

A Hector Chainaye.

AU-DELA

Je marche dans la vie comme un somnanbule.

Le monde objectif m'échappe, — m'apparaît au travers les brumes d'un voile opaque. D'un pas furtif et doux, je parcours les villes et les champs sans que ma sérénité s'affecte des rumeurs citadines ou des calmes suburbains. Les Hommes et leurs stériles clameurs, leurs querelles et leurs guerres, me laissent incurieux et n'entament pas mon Indifférence souveraine; les Femmes que je pourrais aimer, je les écarte de ma mémoire, — d'un geste nonchalant.

— Un Rêve incessant, toujours renouvelé, berce ma pensée, — un rêve éternel, merveilleux comme la légende.

Je respire l'air balsamique de l'Empire éthéréen où tout est clarté, parfum, musique... Une lumière tamisée, fluidique, — vibrante; des aromates innommés, caressants — harmonieux; un concert mystique, ineffablement suave, chantant le bonheur des Esprits, ou désesperé, avec de longs appels, — des sanglots et des larmes, — triste, — triste ainsi que l'Amour!

Et le songe spendide serait infini; je m'absorberais à la contemplation de ces choses, de plus en plus; je m'annihilerais dans le pays mystérieux, — si des mains brutales et sauvages, ne m'arrachaient parfois — violemment, — hors de ma patrie d'élection.

CRUCIFIEMENT

A Joë.

Je suis un pâle Christ — cloué sur une croix très dure, et la vie lentement coule, goutte à goutte, de mes veines épuisées.

Ma tête se penche, douloureusement; — mes yeux, las des larmes répandues, se sont clos; mon corps s'abandonne, et lourd, pèse sur mes bras meurtris.

Mon agonie sera éternelle et jamais je ne verrai luire l'aurore du Néant, car — j'appréhende la mort et chéris le supplice, puisque mes bourreaux sont ceux que j'aime!

Ils m'ont, pour me glorifier, joyeusement couronné — d'épines! Couvert d'un manteau de pourpre — teint de mon sang, — j'ai été traîné en triomphe et signalé aux sarcasmes populaires. Ils me renièrent, alors, me souillèrent d'immondices — et satisfirent mon ardente soif d'Amour — avec du fiel!

Lorsque mes amis m'eûrent ainsi démontré leur tendresse, ils me livrèrent à un indifférent Pilate, en disant: — « *Il ne nous est permis de faire mourir personne!* »

Mais, — dénué d'amertune et de haine, silencieusement je souffre, et étends sur eux la douceur d'une clémence infinie.

16 octobre 1885.

ARNOLD GOFFIN.

NOËL LIVIDE

VEILLÉE

Au statuaire Achille Chainaye.

Vers onze heures, Jean Daras quitta son atelier. Il y avait consumé la soirée à relire les lettres que, d'Italie, son ami Paul Avranches lui écrivait, jadis. Et il demeurait frappé de la sympathie étroite qui reliait les sensations d'Avranches à celles éprouvées par lui même, pendant son long pélerinage à travers ces contrées, au ciel si haut dans un air si subtil. Ces souvenirs fouillés avec un regret doux, rallumaient au fond de ses yeux l'aérienne vision des spendeurs contemplées sous la gloire soleilleuse d'Italie.....

Or, cette nuit, strict observateur d'une promesse pieuse, Jean Daras allait veiller le corps de Paul Avranches, son ami, mort.

Un brouillard aux épaisseurs d'eau sale engluait la ville; à travers ses haleines opaques, les crêtes jaunes des réverbères éclairaient à peine le pavé

glissant; une pénétrante humidité mouillait les murs de suitement froids. Grelottant sous ce brusque rappel à la vie septentrionale, Jean Daras s'enveloppa dans son manteau, et d'un pas étouffé, chemina par les rues sourdes. De ci de là, une fenêtre vaguement blanche, posait dans l'atmosphère une tâche de clarté huileuse. — Sur les boulevards, il hésita, craignit de perdre sa route; le brouillard y était plus lourd encore, et derrière ses lividités, les maisons ne se distinguaient plus. Une pluie de vapeurs condensées tombait des arbres visqueux, avec un bruit étrange dans le calme pesant des alentours.

Daras s'orienta pourtant. L'avenue traversée, il s'enfonça dans le dédale du faubourg. Peu à peu, il se sentait suffoqué par une chaleur oppressante, le cerveau en feu et les vêtements lui collant à la peau. En relevant la tête pour aspirer plus d'air, il vit, trouant la muraille longue suivie depuis longtemps, une haute baie où s'accusait, peu à peu, une timide lumière. Et, la plainte d'une cloche grêle ayant pleuré dans la moiteur de l'air, Jean Daras se reconnut devant la Chapelle du Couvent des Repenties : au rachat des anciens noëls, les filles de joie s'y préparaient à la messe de Minuit. Daras s'arrêta. Par la baie ogivale, maintenant plus lumineuse, un hymne vint, dit par des voix brisées, lourd de regrets ardents et d'appels désespérés. Le chant des vierges folles montait,

humblement, dans la quiétude de la ville endormie, et l'impression en était si poignante et si solennelle, il y avait dans ce rauque cantique une désolation si profonde, que Jean, revoyant son frère d'amitié, maître à présent du secret de la vie, se sentit étranglé de sanglots. Hâtivement, il s'éloigna, fuyant les lueurs indécises du vitrail, qui s'éteignit dans les brouillards.

Jean Daras est installé dans la chambre mortuaire. Assis dans le fauteuil où s'étendait Avranches, durant ses longues et lentes causeries de malade, il ramène sur ses genoux une couverture de laine, qui lui laisse aux doigts une mouilleur, comme imprégnée encore des dernières sueurs du disparu. La lampe rapprochée, il en descend l'abat-jour avec précaution, et déplie doucement les journaux parlant du peintre mort. Des confrères, des amis, des indifférents y avaient écrit de nombreux articles, déplorant, à tant la ligne, une carrière brisée, un avenir éteint. Sous ces doléances, Jean sentait sourdre la joie honteuse de gens débarrassés du rival ou du maître ; rarement, une note émue vint l'attendrir. Il repoussa les feuilles avec lassitude...

Sur la table de nuit tremblotte une veilleuse hésitante, à côté d'une orange entamée et d'une fiole pleine. Démesurément allongé, sous le drap blanc qui remonte aux orteils rigides, le corps est étendu, la tête, enfouie dans l'oreiller, ne montrant

qu'une touffe de cheveux. Et la lampe dessine, sur le mur, la funèbre silhouette, concave au lieu du ventre, relevée vers les pieds.

Partout, des tableaux, des croquis, des études, souvenirs d'heures grises ou de jours de soleil. La personnalité du peintre y éclate, exubérante, en colorations fougueuses et en vibrantes émotions. Jean Daras contemple ces choses avec un religieux respect dans son âme recueillie; une âpre tristesse le tient, à songer que le cerveau créateur de ces merveilles s'est endormi, que la main du bon artiste gît là, inerte. Dans l'atelier voisin, dont la porte bée sur le noir, une horloge réveille monotonement la sonorité des murs.

Il fait froid et humide. Jean Daras pense, et ses prunelles absorbées errent sous la jaune lumière semée par la lampe calme. Une torpeur l'envahit, sournoisement. Il se lève, veut voir le visage de son ami; il contemple ce nez bleui, aux minces narines affaissées, ces lèvres noires, ces orbites creux. Il revoit la scéne du matin : le mouleur, encadrant de linges tordus ce visage cher, oignant d'huile sa barbe et ses sourcils, versant le plâtre mou. Et quand, la pâte solidifiée, on enleva le masque blanc, dans lequel demeurèrent happés maints cils et maints cheveux, quelle odeur fétide s'éleva des chairs mollies par la chaleur du ciment !

Cette même odeur revenait, à présent, empuantant par bouffées épaisses. Etouffé, Jean n'y

pouvait tenir. Il ouvrit une fenêtre, et les buées glauques du dehors pénétrèrent dans la chambre. Daras se pencha, rafraîchi par l'air. A peu de distance, dans la rue, une torche brûlait à rez de terre, à côté d'un brasier ardent, noyé dans les vapeurs. Indécisément, passait et repassait devant le foyer, avec une régularité de pendule, une forme vague, veilleur de nuit gardant des travaux de voirie. Ce coin lumineux et cette ombre mouvante intéressèrent Jean. Il s'acharna à voir, attendant chaque fois le passage de l'homme, et ce lui était un soulagement de le retrouver là. A un moment, l'attente se fit longue. Le garde était rentré dans sa guérite. Jean guetta vainement.

Et d'un coup, il eut conscience qu'il était seul, tout seul. Transi de froid, il revint au lit. La grande humidité de la nuit avait affaissé les raideurs du corps, qui devenait flasque et se détraquait.

Pour chasser d'obsédantes pensées, Jean tenta de s'occuper. Il prit la lampe, et, sur la pointe des pieds, pénétra dans l'atelier. Il y feuilleta les cartons de dessins, d'études, voulant s'absorber, lisant jusqu'aux moindres notes marginales, mais sans comprendre, sans voir ; une inquiétude le hantait.

Subitement, Daras pâlit ; cette idée venait de jaillir : « pourtant, il y a des gens qui ont peur des cadavres. » Une crainte tenaillante le secoua d'avoir peur à son tour. Pour surmonter cette

anxiété puérile, il fit un pas vers la chambre : un craquement sec l'arrêta net.

Il se raisonna pourtant, s'expliqua que l'humidité de l'air faisait jouer les boiseries du lit, et, avec un effort qui égrena des gouttes à ses tempes, revint fermer la fenêtre.

La face du mort s'était de plus en plus amollie ; les joues tombantes pliaient la bouche en un rictus. Jean, le bras tremblant, rejeta en hâte le drap sur la figure. — La veilleuse, dont la mèche carbonisée se rapprochait de la nappe d'huile, crépitait, secouée par des soubresauts fantastisques. La lampe aussi charbonnait ;sa flamme s'était échancrée par le milieu, transformée en deux cornes qui dansaient brusquement. Daras la fixait, se surprenant à demêler les intentions et les signes de ces strapassements diaboliques. Sur les murs, les objets envoyaient des formes bizarrement remuées par les lumières tordues. Tandis qu'il les considérait avec un énervement croissant, des peurs lui courant sur la chair et le mordant à fleur de peau, subitement, le cadavre, les tissus totalement relachés, coula. Il y eut un gargouillis bref, et un souffle mou fit onduler un instant les draps. — Daras, raidi par les affres d'une épouvante folle, n'osait tourner la tête, ni remuer même. Traversé de sueurs glacées, qui lui montaient des talons à la nuque, il demeurait coi, la bouche sifflante, le cœur vidé. Puis, d'un coup, il se précipita dans l'atelier, les genoux flageollants,

et referma furieusement, à clef, la porte de la chambre.

Dans le noir, il tomba sur un divan, les mains suantes, les moëlles raclées d'angoisse.... Nulle puissance au monde ne le ferait retourner dans cette chambre... et instinctivement il tournait ses regards vers la porte, sous laquelle brûlait un fil de lumière, droit, qui l'hypnotisait. Un silence rôdeur, gonflé de souffles et de bruits vagues, fuyait le long des murs. Les draperies mouvantes, plus noires encore que l'obscurité, se haussaient en de grands gestes fantômatiques ; au haut, dans le plafond, le lanterneau arrondissait un œil livide, à peine distinct, malgré le petit jour venu, sous la couche des nuées. Et, une terreur de plus en plus âpre broyant sa volonté et sa force, Jean se cramponnait, hérissé à chaque choc, ses mains fiévreuses, sanglantes de heurts, cherchant la sortie. Cette épouvantable hantise le traquait, que — quelqu'un — était derrière lui, suivant ses moindres pas, implacablement, et prêt à l'anéantir. Après de surhumains efforts, il trouva pourtant, s'engouffra dans l'escalier, au risque de se briser le corps. Il se sentait au cou, le souffle du spectre ; sur son échine, il percevait l'affleurement d'une main happante, crispée pour le saisir....

Avec un rauquement de désespoir, il se colla à la porte qu'il lui fallait perdre un temps si précieux à ouvrir, et, enfin délivré, le cœur lui bourrelant la

poitrine, les yeux fous, nu-tête, il se jeta dans les brumes de l'aube, repoussant avec violence le battant, qui claqua bruyamment dans l'ampleur du corridor sonore.

EVREHAILLES.

24 Décembre 1885.

VERS

A Albert Giraud

DOLOR

Amante insatiable, aux changeantes humeurs,
O ma douleur ! Pourquoi m'obsèdes-tu sans trêve?
Pour satisfaire un jour ton impossible rêve,
A chercher vainement, lentement je me meurs.

Je t'ai fait le présent douloureux de mes pleurs,
Parce que les bijoux plaisent aux filles d'Eve,
Mais puisqu'à ton désir rien jamais ne s'élève,
Que te faut-il alors, dis-moi: sont-ce des fleurs?

Mais voici le printemps et tu restes méchante!
A l'orgie, à l'amour, aux festins où l'on chante,
Je t'ai partout menée, et tu reviens toujours,

Tristement déguisée, et selon ton caprice,
En noirs regrets d'antan, en souvenirs d'amours,
En débris des vertus, en dégoût dans le vice.

LA JÉROSE

Sur le Liban doré, dans l'antique Syrie,
Croît une rose étrange, au calice divin.
Sèche, elle vit encore et le temps passe en vain :
L'âme reste immortelle en cette fleur flétrie.

Qu'un soir, un diamant de rosée ou de pluie
Y tombe, elle se rouvre et fleurit au matin ;
Hélas ! mais son éclat sidéral s'est éteint
Irrévocablement, et l'arôme l'a fuie.

De même, aux jours mauvais, tu revis sous mes yeux,
Passé, dont l'ignorance ensoleillait les cieux...
Hélas ! tu perds bientôt ton sourire enviable,

Car tu n'es plus le même, et l'Irrémédiable
A mis sur ton corps froid son inerte pâleur,
— Et c'est une douleur encor dans ma douleur! —

SUR UN VIEUX TABLEAU.

On rencontre parfois dans les salons très vieux,
Un ancien tableau d'on ne sait plus quel maître,
Souvenir de famille hérité d'un ancêtre,
Que conservent les fils par respect des aïeux.

Jamais pour l'admirer nul ne lève les yeux.
Et pourtant que d'efforts il a coûtés peut-être!
Que de rêves de gloire et d'espoirs il fit naître,
Trahis à tout jamais par le temps oublieux,

Je ne sens pas en moi cette divine essence
Qui donne la victoire aux œuvres sur la mort;
Aussi, maître oublié, subissant votre sort,

Mon humble rêve aspire à l'obscure naissance
De quelque vers, que nul peut-être, ne lirait,
Mais où toute mon âme, après moi, vibrerait!

ALBERT MENNEL.

FIN DE RACE

DANS la pénombre sévère de la haute salle, Jean de Raleghem, assis devant une table aux lourds pieds torses, compulse, parcourt, feuillette les volumes épars devant lui, mettant dans son étude des législations une persévérance paisible. Confiant en lui-même, il travaille sans fièvre, sans l'impuissante irritation des faibles. Il a puisé aux sources du droit de toutes les nations, scruté les théocratiques organisations de l'Orient, les rudiments barbares des lois des peuples enfants, les monuments altiers du droit romain. Il a disséqué les coutumes, épelé les chartes obscures, cherchant à pénétrer le caractère intime, le sentiment juridique des races. Et maintenant l'œuvre nait; il y met une ferveur de lévite, et sa phrase prend une grandeur patricienne pour parler de cette chose supérieure, de cet idéal vers qui s'élève son âme : LE DROIT. Et dans les lignes qu'il écrit, il s'efforce de résumer les aspirations universelles des nations passées et d'exposer

leur fraternité dans cette religion des hommes : LE JUSTE.

Le crépuscule envahit la chambre; abandonnant la page commencée, Jean va s'accouder à l'appui d'une des fenêtres. Derrière le vitrage maillé de plomb, le soleil s'endort dans une apothéose de vapeurs sanglantes ; ses derniers rayons sèment largement des ors rouges sur la monotonie grise des toits, et hautain sur sa flèche de pierre, Saint-Michel flambe dans le ciel. Devant cette gloire de feu, Jean de Raleghem se sent grandir : il sera digne des anciens, ces magistrats, ces légistes intègres qui furent ses aïeux.

Tout petit déjà, il l'a entendu, ce mot : *les aïeux*. La mère était morte jeune, laissant son enfant écrasé sous la majesté de l'hôtel familial. Il y avait grandi tristement, sans un rire, sans une joie, sans jeunesse : hors du siècle, plongé dans l'étude des ans passés.

A de rares intervalles il voyait son père, le conseiller à la Cour Suprême ; celui-ci le prenait dans ses bras inhabiles aux étreintes, le baisait au front avec un « bonjour, mon fils » affectueux sans tendresse, puis s'enfermait dans sa bibliothèque, abandonnant Jean à son précepteur. Aussi avait-il un respect timide pour cet austère magistrat; il craignait presque l'attouchement rugueux de cette face rasée qu'il n'avait jamais vu sourire.

Après la leçon de chaque jour, son précepteur,

un vieillard qui avait élevé son père, l'emmenait dans des promenades à travers Bruxelles, pour lui montrer les vestiges d'autrefois. C'étaient des visites aux musées, aux églises, à l'Hôtel-de-Ville, partout où quelque reste des grandeurs de sa race avait résisté au temps.

Et il lui disait l'histoire de la vieille cité.

— .....Jadis, mon enfant, Bruxelles appartenait à sept lignages, sept castes de nobles; les Raleghem étaient du *'S Leuws Geslachte*: le Lignage du Lion.

.....Il le conduisait à Sainte-Gudule devant le grand vitrail offert à la collégiale par les sept *Gentes*. Et indiquant du doigt un écu, il disait d'une voix lente :

— Voilà les armes des *'S Leuws*, là, au bas; voyez : ils portaient de gueules au lion rampant d'argent, palé et lampassé d'azur.

Et quand l'enfant, muet dans la majesté du temple, avait longtemps fixé la large baie lumineuse, il sortait, gardant à travers un papillotement confus de couleurs, un grand respect pour ceux qui avaient fait des choses qu'on lui disait si nobles.

Puis ils allaient au musée, et lui montrant une toile d'un vieux maître, un portrait vigoureusement modelé avec des chairs solides trouées d'un regard qui semblait scruter l'âme de ceux qui le fixaient, le savant lui disait :

— Celui-ci, c'est Thierry de Raleghem, qui fut nommé cinq fois premier bourgmestre par le magistrat de la ville; il fit un commentaire sur la *Keure* que vous verrez plus tard.

Lorsque l'élève eut dix-huit ans, ils commencèrent l'étude du Droit, une étude approfondie, minutieuse, que lui seul pouvait donner. C'étaient des exposés nets, précis, entrecoupés par instants de causeries, d'anecdotes qui rappelaient la science, la droiture des ancêtres, de critiques qui flagellaient les mesquineries du temps.

Ainsi, le récepteur s'efforçait de façonner cette âme à l'image des hautes figures des grands siècles. Et pareil à ce Romain qui entoura sa matrône enceinte des chefs-d'œuvre de l'art grec pour que son sein, déshabitué des laideurs coutumières, enfantât une progéniture empreinte d'une beauté sculpturale, il laissa ignorer à son élève les faiblesses des siens, en remplissant sa pensée de leur écrasante perfection.

Aussi le vieillard ne disait point tout ce que ses longues recherches lui avaient dévoilé : un secret terrible, une plaie qui depuis des siècles ressaignait par intervalles, une hérédité fatale qui l'effrayait.

En fouillant dans les vieilles chroniques, il apprit que dans cette famille de magistrats aux mœurs si pures, surgissaient tout à coup des êtres déséquilibrés, des mâles brûlés par des amours affolantes,

des êtres flambant des passions qui avaient couvé durant des générations. Livrés corps et âme à leurs désirs, ceux-là ne connaissaient aucun frein. Ainsi, Walter de Raleghem enleva la femme du doyen des orfèvres et durant deux ans la tint cachée dans une chambre de son hôtel ; son petit fils Henry tua en combat singulier deux de ses cousins qui lui disputaient une femme aimée. Un autre était mort dans les spasmes d'une folie furieuse, pour n'avoir pu obtenir la main d'une duchesse; et bien d'autres encore avaient forfait.

Inexorable comme une lèpre assoupie mais incurable, toujours ce mal était revenu.

Il était cependant une de ces hideurs que le maître ne cachait point, à cause de la rigidité catonienne qu'y montra un Raleghem.

L'histoire était peinte en un grand triptique de Roger van der Weyde. Le gothique y avait rendu la légende, et l'avait résumée au bas en quelques lignes saisissantes dans leur brièveté lapidaire :

« Le sire Hugues de Raleghem du lignaige du Lion, estant au lit malade, frappa de sa propre dague, son propre neveu qui avoit violé une fille. »

Le maître revenait souvent à cette légende; c'était la gloire de la race, cet inflexible justicier. Et pour que l'élève l'eût toujours sous les yeux, pour qu'il vit à chaque heure de sa vie comment les Raleghem comprenaient l'honneur, il avait fait

pendre le tableau au mur de la salle gitée de chêne où s'écoulaient leurs jours studieux.

C'était une vaste chambre dont les deux larges fenêtres à croisillons de pierre s'ouvraient sur Bruxelles, déroulé au loin jusqu'aux hauteurs d'Anderlecht. Elle était tendue de tapisseries d'Audenaerde aux tons éteints par la patine de trois siècles. A chaque angle des encoignures de noyer, quelque œuvre de maitrise d'un sculpteur du seizième siècle : à travers leurs vitres bosselées, on entrevoyait des coupes fouillées par le burin des orfèvres de Bruges, des ivoires de Louvain, des verres sveltes et versicolores rapportés jadis de Venise par les membres de la grande gilde des drapiers, une corne de buffle cerclée d'argent dans laquelle buvaient les membres du Serment des Arbalétiers aux jours de réunions.

Au fond de la place, la lourde cheminée renaissance flamande en pierre bleue de Hainaut carrait ses formes massives. Devant le contre-cœur du foyer en briques sigillées aux armes de Raleghem, des chenets qu'on disait forgés par Metsys tordaient leurs volutes tourmentées. Auprès d'eux, s'élevant dans l'ombre du manteau, une paire d'andiers soutenaient des torchères de fer battu. Tout dans cette salle était solide, sévère, et des cuirs, des vieux chênes s'exhalait comme un vigoureux parfum de droiture.

C'est là qu'avait grandi Jean de Raleghem et

maintenant que le maître était mort confiant dans l'œuvre accomplie, l'élève travaillait seul, stimulé par les souvenirs endormis autour de lui dans le silence du steen.

(*A suivre*). MAURICE FRISON.

A HAPPY CHRISTMAS

à John Track.

Ce soir là, vingt-quatre décembre, veillée de Noël, mistress Dora Stephenson, maîtresse de piano, sortait, tout alerte, de son petit appartement de la rue des Drapiers, à Bruxelles, en remplissant du frou-frou tapageur de son waterproof l'escalier de la maison. En bas, les gens se demandaient pourquoi mistress Dora était si joyeuse, elle qui, de coutume, partait sans bruit, trottant menu. Ah! voilà : depuis une longue semaine, mistress Dora s'inquiète : y aura-t-il un vrai Noël, avec de la bonne neige? Et la neige s'est mise à choir, dès l'après midi, moutonnant dans le ciel sourd, en gais flocons épais, rieurs; de la belle neige, toute de houppes de cygnes et de papillons froissés.

Donc, mistress Dora s'en allait, sa figure fanée bien éjouie, la tête encapuchonnée d'une capeline imperméable, et les pieds confortablement dans des socques de caoutchouc. Sous ses pas sautillants de petite maigre, la neige se froissait avec un joli friselis de soies égratignées; aux boulevards, sur le sol éclatant, les réverbères étaient plus lumineux que d'habitude, et,

comme le vent soufflait du Sud, elle regarda avec un sourire les arbres baroques, s'alignant en interminables files, très noirs à sa gauche, et à sa droite, tout blancs.

Avec de minutieuses précautions, elle enfila les Quatre-Bras, mais au débouché sur la place, le Palais de Justice lui donna une peur. Car, derrière le rideau de flocons tombants, le monument formidable semblait se mouvoir dans le vent, vers l'énorme gouffre qui bée sur la ville, au dessus de laquelle plânaient les vagues lueurs du fond, luttant contre l'entassement continu des nappes de neige...

Dora frissonna; en hâte elle s'en fut, droit devant elle par la rue de la Régence, qui enfonçait dans la perspective courbe, les lignes noires de ses tramways.

Au Petit-Sablon, une admiration l'arrêta; les arbres du square étaient chargés de moire éclatante, les statuettes, sur leur socles ourlés, s'habillaient d'hermines royales, et les grilles innombrables, ajourées, tordues fantasquement, leurs arabesques folles épaissement ouatées, formaient un cadre merveilleux à ce rare jardin, tel qu'en un précieux conte de fées, en font les bons orfèvres, joailliers de nacre et d'ivoire, qui savent le secret des blancheurs cristallines du ciel. Tendus sur ce rêve lilial, les fils du téléphone, poudrés à frimas, rappelaient ces ténus rubans de la vierge, diamantés aux premiers givres d'automne de grésil scintillant.

Mistress Stephenson, ravie, pensait à ces joliesses, en remontant d'un pas discret la rue de la Régence; au bout, une saillie la fit rire; son contentement venait

de lui souffler cette idée folle, que la neige avait mis à Godefroid de Bouillon, caracolant là-haut, une chemise de nuit et un bonnet de coton. Et sur cette drôlerie, elle pénétra dans sa taverne accoutumée.

Il y avait beaucoup de dîneurs, ce soir-là ; mais par bonheur, sa table habituelle restait inoccupée ; une joie la saisit, quand elle put s'asseoir, dans son coin de dilection, comme aux autres jours de l'année. En confiant son waterproof au garçon, elle regardait avec satisfaction ces choses familières : les murs aux décorations figées, où des élans sautent de glacier en glacier, franchissant depuis toujours les mêmes précipices; sous des cadres, les portraits coloriés des chevaux vainqueurs du Derby; aussi, sur fond noir, en lettres d'argent, les annonces des victuailles : « Bass y Cº. « Imperial Stout. Rumstek. Oxtaïl-Soup » ; la voûte arrondie en plafond de navire, brune de la patine des fumées ; le comptoir avec son étincellement de pintes d'étain, ses pompes luisantes, ses bouteilles d'ale et de gin aux lueurs de pétrole, derrière lesquelles se tient, sérieuse, miss Nelly; tout au fond, l'étal gigantesque exhibant des rangées de Jambons d'York, gras et jaunes — et c'est la renommée de la taverne « York-House » que cette luisante apothéose de lards entassés, épandant un arôme poivré, haut prisé des gourmets.

En attendant son repas, mistress Dora s'étonne : le monsieur qui depuis toujours dîne en face d'elle, à l'autre rangée des tables, n'est pas encore arrivé. Elle feuillette curieusement le Christmas-Number du « Graphic »; il est merveilleux, cette année; les

gravures enluminées la prennent d'un intérêt palpitant; mais petit à petit, son front se rembrunit; en voyant ces scènes d'intérieur suaves, naïves un peu, les danses des babys autour du plum-pudding de Noël, les bûches flamboyantes dans l'âtre hospitalier du « home » et les jeunes gens furtifs qui embrassent les misses rougissantes, malicieusement attardées sous le « mistletoe », elle songe à sa pauvre vie solitaire, maintenant qu'elle a quarante ans bien sonnés; et son cœur se gonfle doucement, au souvenir du seul rayon de soleil qui éclaira sa jeunesse :... un cousin, officier aux Horses Guards... une passionnette de seize ans... un baiser sur le cou, le soir du départ pour les Indes,... et puis : rien! Chaque Noël revenu la trouve plus esseulée, dans la gaieté sonore de la taverne banale, et chaque année elle pense, vaguement, n'osant plus l'espérer, au bonheur des Noëls en famille, qu'elle ne connaîtra pas...

— « Hoh! c'été mal, thrès mal, John! »

Et Mr James Davis, le professeur d'anglais, dont la langue ne s'est jamais pliée aux barbaries de l'idiôme franc, morigène vertement le garçon débordé par les clients, qui a laissé sa place à un intrus.

— « C'été mal, yes, thrès mal! »

C'est l'habituel vis-à-vis de mistress Dora; par dessus les dîneurs, ils se saluent, chaque soir; mais mistress, fort sur son quant-à-soi, et Mr James Davis, d'une timidité d'homme long et blond, ne se sont jamais adressé la parole. Pourtant, aujourd'hui, la table de mistress est la seule qui reste libre; avec un effort, James Davis s'approche et hasarde sa requête.

Mistress Dora sourit; cela tombe à merveille; elle n'a pas commencé encore.

Et les deux seuls dînent ensemble, émus par cette dérogation aux coutumes prises, délicieusement troublés par ce tête à tête inattendu, s'accablant avec des mines précieuses, de prévenances et de sollicitudes.

Le repas leur sembla le meilleur du monde et, à la fin, fidèles aux traditions, ils flambèrent, de commun accord, un petit pudding.

Après quoi, tout ébaubi lui-même de sa hardiesse, Mister Davis osa proposer à Dora de l'accompagner et, un moment après, mistress Stephenson fut bien plus ahurie encore, en constatant qu'elle ne lui avait pas refusé cette faveur.

Ensemble, bras dessus bras dessous, ils s'en furent à l'Eden, un théâtre « very nice and delicious » affirmait mistress, par ouï dire ; et M. Davis opinait prudemment du bonnet, n'ayant jamais osé y pénétrer.

Ils furent éblouis par la splendeur orientale du lieu, et s'attendrirent tout à fait, quand deux anglais, barbouillés de noir, vinrent danser des gigues désordonnées et pincer du ben-joë, tandis qu'une blonde miss, en cheveux courts et grands yeux bleus, chantait des airs américains. Dirai-je la joie, déguisée sous un air de reproche, qui envahit mistress Dora, lorsque Mr James, la ramenant jusqu'à son seuil, l'embrassa sur la joue en lui souhaitant un heureux Noël? — Dirai-je aussi les folles idées qui sarabandaient sous le crâne de Mister James, tout ragaillardi par cet exploit, et secoué d'une furieuse envie de danser, pataugeant à l'aventure dans la neige riante.

Or, l'an d'après, dans une rue bien calme du haut Ixelles, Mr J. Davis, les jambes sous la table brillante et le dos au feu crépitant, contemple son intérieur soigneux et rangé. Son sourire béat s'arrête sur sa chère femme, et, tandis qu'une bonne pimpante vient déposer entre les petits vieux qui s'aiment le gateau de Noël, James, attendri, se lève. et embrasse de tout son cœur Dora Davis, en souhaitant :

« A merry christmas, my dear mistress. »

JEAN D'AVRIL.

BAS-RELIEF GOTHIQUE

PERVERSITÉ

Debout sur le rebord étroit de la cymaise
Où rampent les démons de pierre adolescents,
Avec des airs subtils et des airs indécents
La Dame resplendit, provocante et mauvaise.

Derrière Elle, pour cadre, un vitrail met la braise
De ses trèfles et de ses lys éblouissants.
Un rayon d'or atteint ses cheveux flavescents,
Fait rougeoyer la chair de sa gorge, et la baise.

A ses pieds, très bas, sur des tréteaux pavoisés
D'ornements fastueux et d'emblêmes lubriques,
Abétis par le spasme et comme hypnotisés,

Se tordent les Lascifs et les Fous hystériques.
Mais Elle, les bras nus et les seins découverts,
Les damne en souriant de son regard pervers.

CANDEUR

Des fleurs dans ses cheveux, des fleurs à son corsage,
Dans les atours naïfs de ses simplicités,
La Vierge des Candeurs, la Vierge des Piétés
Unit ses bras en croix et s'agenouille. — Oh! Sage,

Oh! Pure, où vont tes yeux perdus en fixités:
Vers quel Pays lointain et vers quel Paysage?
Quel Rêve fait ton cœur? Quel Espoir, quel Présage
Lis-tu par l'Au-delà des mondes habités?...

Elle prie... et son cœur, comme un nid plein de chants
Demande le pardon pour l'Ame des méchants.
Elle prie... et tandis que monte sa prière

Dans le calme alangui de l'enceinte et du soir,
Les anges animés sous leurs habits de pierre
Sur son front prosterné balancent l'encensoir.

RAOUL RUSSEL.

St-Aygour-Octobre 85.

DUCASSE

Couvert un instant par les huit coups secs du timbre de la vieille horloge, le tic-tac somnolent du balancier reprit. Le père Buchaux leva la tête.

— Huit heures!...

Essuyant à son tablier crasseux les mains humides du lavage des verres, il quitta le comptoir, traînant ses savates.

— Holà! cria-t-il au bas de l'escalier, holà, la Belle! a-t-on l'envie de fainéanter jusqu'à midi? Allons, debout: il est temps !

Et sans entendre la plainte gutturale qui lui parvint, étouffée, d'en haut, il se remit à son baquet clapotant, rinçant les lourdes chopes, les retournant sur l'égouttoir, entrechoquées dans un tintement clair.

— Eh, eh! bonne journée hier. Encore deux pareilles et la ducasse sera complète. Nous pourrons nous reposer toute la semaine.

Et après un sourire de satisfaction qui lui balafra les joues, le père Buchaux se versa une grande goutte de péket qu'il avala d'un trait, en clignottant des paupières.

— Et puis on s'amuse... Tiens, la Belle? on s'est décidée à se lever, à la fin? Qu'as-tu donc fait pour être là, baillant à te démonter la machoire? Pas tant de grimaces, hein! A la besogne; voilà bientôt neuf heures.

La Belle, prise par le froid au sortir de la tiédeur alanguissante du lit, grelottait sous son grossier châle rouge de laine tricotée. Marchant sur ses bas, qui laissaient sur le sol les empreintes moites de ses pieds, elle alla, en toussant, tirer ses sabots de dessous le comptoir.

Phina n'avait rien qui pût justifier le nom que lui donnait, par dérision, son père: une petite frimousse chiffonnée, qu'avivaient deux yeux gris, demi fermés, brillant faux sous des touffes de cheveux roux, la peau pâle, tachée aux pommettes d'une rougeur maladive.

Agée de seize ans à peine, elle avait déjà dans son corps une allure de femme: petite et maigre en ses vêtements trop larges, elle marchait avec un déhanchement, les jambes écartées comme si elles dussent se camper pour supporter une incessante fatigue.

Sans attendre une nouvelle apostrophe, l'enfant se mit à la besogne. Dégourdie par les premiers

efforts, elle eut bientôt rassemblé tables et chaises dans un coin: à pleins seaux elle inonda la salle, retroussant entre ses jambes sa jupe trop longue et pliée en deux, la tête aux genoux, elle traîna son torchon, glissant à reculons ses sabots en cadence. Puis elle s'en fut hâtivement dévorer sa miche dans la cuisine à côté, pendant que les dalles séchaient. Et, la bouche encore pleine, elle revint mettre tout en place.

Jusqu'au soir, elle peina, nettoyant les lampes, préparant les feux, frottant le piano de location qui dormait au fond de l'estaminet, à côté d'une estrade improvisée pour la ducasse, rangeant les verres aux étagères, remplaçant les bouteilles de liqueur vidées la veille.

A tout instant, elle s'interrompait pour servir les clients. Ils venaient du champ de foire, les mains dans les poches, la pipe au coin de la bouche, crachant sur les pierres sèches et luisantes des flaques grasses qu'il fallait nettoyer après leur départ.

A chaque entrée, par la porte béante, arrivait une bouffée de bruits discords : orgues ronflants des tourniquets, cloches des montreurs de phénomènes, pétarades de trompettes et joyeuses mousquetades de flingots....

Alors, la pauvre sentait son cœur gros et restait un instant immobile, les bras découragés; puis, d'un mouvement vif essuyant avec sa manche la

sueur qui lui perlait au front, elle reprenait son travail, avec des regards inquiets sur la vieille horloge qui, monotone et sans repos, tictaquait à la muraille.

Le soir, le cabaret fut bondé : tout luisait sous la clarté des lampes appendues au plafond bas :

Le père Buchaux trônait, la main droite sur la pompe à bière, reflété dans la glace, en face, avec toute son imposance; chaque fois qu'il servait un verre, c'était avec un sonore « voilà m'sieu, » qui dominait.

Beaucoup de clients : toutes les tables étaient occupées : on avait même été forcé d'en placer une supplémentaire sur l'estrade.

Ils étouffaient, serrés les uns contre les autres, suffoqués par la fumée épaisse des pipes et l'écœurante odeur de l'alcool et de la bière.

Au milieu du vacarme des discussions, des coups de poings sur les tables, le piano, de temps à autre plaquait une ritournelle fausse. Un « amateur », la casquette sur l'oreille, les lèvres pincées par un sourire façonné, débitait quelques couplets, puis dégringolait de la « scène » pour venir se mêler aux conversations, tandis que le piano, après un dernier grincement d'acier, se taisait.

Buchaux annonça l'entrée de Phina la Belle.

Pendant que s'élevait un murmure de satisfaction, il vint à l'escalier.

— Eh bien, là haut ! Es-tu prête? Ces messieurs attendent....

Phina ne répondit pas.

— Es-tu sourde? cria-t-il plus fort.

Furieux, il enjamba les marches deux à deux jusqu'à la mansarde.

Phina, vêtue d'une robe claire rajustée à sa taille, dormait, étendue sur une chaise, la tête appuyée sur le bord de son lit défait : Buchaux la secoua :

—Allons, descends, fainéante... Il faut que les clients s'amusent... et les affaires?..

La Belle le suivit, encore tout engourdie. Elle s'était faite belle : avait orné ses cheveux d'un large ruban bleu, formant un nœud sur le dessus de la tête, tranchant sur le roux. Du linge rembourrait son corset trop large à la poitrine, accentuant son apparence de femme faite : sa robe relevée d'un côté laissait voir son bas blanc flottant sur un mollet trop maigre. Au côté, un éventail de papier pendait.

De joyeux lazzis l'accueillirent : on avait ri la veille et chacun était revenu plein d'intentions.

L'enfant à son entrée fut prise d'une quinte de toux, en respirant le brouillard qui emplissait la salle. Elle surmonta la fatigue qui faisait vaciller ses jambes endormies, monta sur l'estrade avec un effort et chanta.

Sa voix rauque, et faible à la fois, faisait rire; on s'amusait de son impuissance. Avec des gestes

lents, elle avait commencé un air fade et banal, braillé cent fois au coin des rues.

Et quand détaillant le dernier vers du refrain :

Mon pauvre cœur, il ne faut plus aimer.

elle voulut, pour la finale, donner plus d'ampleur et de sentiment, la voix cassa dans sa gorge et elle toussa.

Ce fut alors un rire général, des trépignements, des cris : Bravo ! encore ! encore !

Elle eut voulu éclater en sanglots, s'enfuir, mais sous le regard froid de Buchaux qui, de loin la clouait, elle n'osa.

Elle dut descendre, faire la quête, tendant la main à ces gens qui la pinçaient au passage en se tordant, et un à un reprendre tous les couplets de la vieille romance.

. . . . . .

Bien avant dans la nuit, la fillette put rentrer dans sa chambre humide sous le toit.

Enfouie, sous sa couverture trop mince, tout habillée encore, elle grelottait de fièvre et de fatigue, tandis que Buchaux, s'attardant à pinter avec les derniers clients, répétait en bas, d'une langue épaisse de boissons :

— On s'est bien amusé, ce soir...

HENRI STRANARD.

Où il est parlé de la feste de Noël et aussi d'aultres chouses.

A messire Léon Dardenne ceste fantaisie est dédiée pour son esbaudissement.

L'YSTOIRE que vecy se passa, dist on, au temps où le paouvre roy Charles le sixiesme, atteint du terrificque mal de folie, s'escrimoit en proësses avecque les ymaiges des tres illustres empereurs Charles, Alexandre, David et César.

En cestuy temps demouroit à Paris, emmy ruelle écartée où plus de brins d'herbe montroient la teste en ung jour que de passants en une année complete, ung vieil et meschant homme, tortu, cagot et borné, qui voulentiers eust cru que vessies feussent lanternes si l'y avoit authorisé nostre tres saincte mère l'Ecclise chrestiane.

Prières begayoit, chapelets esgrenoit tout le jour, dont tres marrye et deconfite estoit sa jeune espousée, qui eust grandement préféré pour soupirer, je vous en asseure, d'aultres linceulx que ceux de la saincte table.

Or ne vous faut poinct celer que le Bonhomme Hazard avoit placé devant leur hostel ung tres gentil et gracieulx orphebvre, lequel avoit entr'aperçu le joly visaige de sa voisine et depuis lors bruloit plus qu'on ne sauroit dire d'exhausser dextrement le chief de messire son mary.

Mays tant soigneusement veilloit le susdict mary que peines et ruses avoient esté vaines.

Oyez doncques ce qu'il advint.

Lorsque joyeulx tintements se décrochèrent des clochers à la veille de Noël, prouffictant de cecy que les confrères de la Passion bailloient représentacion du pieulx mystère de Saincte-Pélasgie, nostre barbon qui dézirait l'aller ouyr, lairra sa femme seule en l'hostel.

— Priez, m'amye, lui dist il, et comptez force patenostres à ceste fin que Noël nous soict propice.

Lors la paouvrette, resignée en son meshaing, s'estoit mis à la fenestre tristement, et regardoit les gais floccons de neige qui commencoient à voltiger, comme essaim de blancs parpaillons, quand soubdainement se dressa à la vue d'icelle une teste bizarre, de cornes surmontée, semblant yssir de terre, qu'elle print sans aulcun doubte pour celle de messer Satanas.

Mays à peine eust elle le temps de s'esbahyr. Prestement le deable enjamba la fenestre et s'en vint cheoir à ses genoulx.

— Rasseurez vostre esperit, mignonne, dist-il de

sa plus dolce voix. Poinct ne suis je envoyé de l'Enfer maulgré qu'on m'en ait baillé la livrée.

Et il adjouxta mieulx tendrement encores :

— Recognoissez vous poinct vostre voisin Jehan, qui s'est de vous enamouré aux pechers fleuris sans oncques vous l'avoir pu dire?

— Vère, fist elle, ne me confierez vous poinct pourquoy je vous treuve ainsy basté ?

— Dea, mignonne, pour ce que je debvais jouer monseigneur le deable dans le mystère de Saincte Pelasgie !

Par ma foy, il treuva moult de courtoisie en icelle ; si se prinrent ils à deviser amoureusement ensemble et préludèrent par caresses et baisers au gentil jeu que vous scavez bien.

Pour abreger, tant et si bien parachevèrent les chouses que la petite en cuyda de plaisyr trespasser.

Mays creez qu'ils feurent bien estommis et folfrés quand soubdain le mary heurta l'huys.

— Ouvrez, m'amye, cria-t-il en grand ire, ve cy que le vent enlève mon couvre-chief !

Et, plus pasle encores qu'ung floccon de neige, tandiz qu'elle alloit desclore l'huys, estant en grand effroy où elle pourroit musser son compaignon de douleur, le confrère Jehan se bouta darrière la husche.

— Sans doubte, fist en entrant le soupessonneux mary, vous avez beaucoup dist de patenostres et recité d'oraisons, car je vous voys bien esmoyée

ce jourd'hui. Le deable me saulte au corps si je scais ce que vous feistes en mon absence!

— Ah! mon amy, ne parlez poinct du deable, il vous pourroit ouyr!

Et dadvantaige morte que vifve, la paouvrette servit le soupper au barbon, son époux, mays ne mangea guères, je vous jure. Et lentement, lentement s'égrenèrent les heures à son gré et à celuy du paouvre deable, darrière la husche mussé.

— Pleust à Dieu que je feusse hors d'ici, pensoit il, plutost que de veoir ce vieil cinge conter fleurette à ma mignotte amye!

En la parfin, après maintes oraisons, le vieil cagot bouta ses bottes dans l'âtre, pource qu'il estoit coutumier de le faire lors de la feste de Noël, et se mist au lit où il ne tarda aulcunement à s'endormir.

Adoncques sire Jehan yssit de sa cachette et veant l'huys verrouillé solidement, se dut enfuyr par la cheminée. Cuydez que ce feust non sans peine et soulaigement.

Ains le matin quand joyeulsement tintèrent les cloches dessus les toits frangés de neige, nostre mary s'en feust à ses souliers dans l'âtre.

Mays pensez combien feust marry en y treuvant deux longues cornes aurées, comme celles de messer Satanas.

— Parbleu, m'amye, s'écria-t-il en branlant du chief, que veut dire cecy?

— Ah! mon chier epoux, ne vous boutez pas en ire, je vous prie ; que diriez vous si vous aviez ces cornes sur la teste aussy bien que vous les avez aux piedz !

LUC MALPER.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

CHARLES GOETHALS.

Tout le monde de l'art a connu Charles Goethals, ce jeune homme modeste et d'allure distinguée, emportant partout avec lui, en prisme délicieux, le rêve attendri de ses aspirations artistiques. Peintre d'abord par son métier de prédilection, poëte par le cœur, très passionné pour les lectures d'élite et auditeur enthousiaste des concerts fameux, l'artiste défunt constituait une personnalité faite de toutes les supériorités de l'esprit et de toutes les délicatesses du sentiment. Son commerce était une fortune pour ses amis intimes et la perte qu'ils font est inappréciable. Pendant la longue maladie qui tuait insensiblement l'homme, l'artiste fut toujours attentif aux moindres manifestations extérieures, et il ne douta pas un seul instant qu'il ne reprendrait un jour les pinceaux, pour soulager encore sa conscience de peintre avide de produire. Alors qu'il était affaibli au point de ne plus pouvoir exécuter un mouvement sans souffrir beaucoup, nous avons entendu Goethals dépêcher un des siens à l'ouverture d'un salon dont il voulait avoir la primeur!... Mort pour l'art, — on sait

que c'est en peignant au bord de la mer qu'il contracta son mal — ces préoccupations constantes devaient toujours lui voiler sa triste situation. Les circonstances semblaient vouloir atténuer la traîtrise de leur fatalité! Le compagnon dévoué nous est enlevé; le souvenir nous le rappelera souvent et la prochaine exposition des *XX* réunira en un pieux faisceau les œuvres de Charles Goethals.

Le public s'est surtout intéressé au peintre après le premier salon des *XX*. Il exposa alors plusieurs toiles inspirées de la « vie pauvre » à Bruges. *Le Maître des pauvres*, *le Viatique*, *la Dentellière*, dans une harmonie de couleur tendrement assourdie, murmuraient avec une poignante vérité les douleurs acceptées sans cris ni larmes. Cette année même, Goethals peinait encore; quoique très affaibli déjà, il travailla beaucoup à l'époque de la dernière exposition des *XX* et eut la joie de pouvoir y produire un œuvre nouvelle, intitulée : *La fin d'une journée!* L'impression que nous firent ce tableau et son titre ne s'effacera jamais de notre mémoire. Il semblait une plainte et un défi!...

Depuis, nous avons souvent pensé au pauvre artiste achevant péniblement sa longue journée d'ennui dans l'espace restreint d'une chambre de malade. Lorsque nous le visitions, nous prenions à plaisir de le faire vagabonder en esprit au beau pays du soleil d'où il était revenu, chaque fois plus désireux d'y retourner encore... Alors, ensemble nous feuilletions les cartons de croquis et d'aquarelles si délicates qu'il avait rapportés d'Italie. Il s'attardait longuement aux souvenirs de Capri et de Naples, et nous nous rappelons même

que, quelques jours avant sa mort, il nous chantonna, tout transporté d'un bonheur lointain hélas! les bribes d'un air populaire napolitain; Pauvre ami! A l'affection qu'il avait vouée aux races méridionales, se joignait sa reconnaissance pour le climat qui l'avait une première fois rétabli d'une violente atteinte. Là-bas, derrière le rideau de brouillard, à l'abri des rafales, il savait qu'il aurait conservé la vie et la joie!...

La joie pour Charles Goethals était le bonheur qu'il éprouvait en travaillant; le vaillant artiste a mené de front deux tâches différentes, et a accablé de rudes labeurs les courtes années de son existence. Envoyé par le Gouvernement belge en Italie et en France pour étudier la peinture décorative et les moyens d'enseigner les principes de cet art difficile, on sait comment il s'acquitta de sa mission. Les nombreux relevés et copies de fragments décoratifs, les études savantes et succintes qu'il fit des chefs-d'œuvres du genre, la belle lettre adressée par son professeur M. Galand, de Paris, à l'Inspecteur général des Beaux-Arts, prouvent que le ministère n'aurait pas pu placer plus intelligemment sa confiance. Tout désigné par le résultat de ses recherches à la première chaire de l'école des arts décoratifs qu'on se proposait alors d'établir à Bruxelles, Goethals est donc mort sans avoir pu mettre à profit ses connaissances durement acquises! Alors que nos dispositions artistiques naturelles nous éloignent presque logiquement de ce qu'on est convenu d'appeler : le sens décoratif, nous possédions en Belgique un artiste capable d'animer de fresques les murs de nos palais, de peindre les plafonds de nos théâtres, de décorer

enfin grandement nos monuments. Cette faculté dont le domaine d'application est très étendu était inhérente au tempéramment de Charles Goethals, et n'a jamais lassé son énergie. Toutes ces espérances et ces — désirs — se sont éteints en lui! Et alternant avec ces travaux spéciaux, il peignait en intimiste des tableaux de mœurs italiennes, des portraits et des paysages délicieux. Rentré en Belgique, il brossa avec fièvre les nombreuses toiles que lui inspirèrent la misère des petites villes de Flandre. Etrange sympathie que celle de cet artiste encore tout illuminé du spectacle grandiose et luxueux de l'Italie, pour le noir et ce qui pleure dans l'ombre — et qui est bien faite pour accorder à Charles Goethals l'extrême sensibilité qui faisait la base de son art. Plusieurs de ses œuvres sont à peine « peintes »; la pensée de leur auteur semble presqu'avoir suffi pour en faire chose d'art précieuse. D'autres, au contraire, constituent de solides morceaux de peinture, mais toujours la grandeur de sentiment qui a présidé à leur enfantement frappe autant que les qualités d'exécution. Des unes aux autres, l'esprit passe avec le plus grand intérêt, et il ne compare jamais ces différentes productions pour donner sa préférence, parce que tout ce que Goethals a peint palpite d'une réelle émotion.

L'œuvre et la vie de cet artiste convaincu de son apostolat sont d'un bel exemple pour la jeune école. Puisse-t-il l'encourager à terminer ce qu'elles laissent inachevé. La modestie de Charles Goethals était si grande qu'il se serait considéré comme payé de tous ses efforts personnels, s'il avait pu prévoir qu'il pourrait en être ainsi!.....

JACQUES CHAMPAL

LIVRES NOUVEAUX

LA NUIT, premières poésies, par RODOLPHE DARZENS. — Vol. papier vergé, tirage à petit nombre. C. Lebas, éd. Paris.

De la foule des poètes qui encombrent le jeune Parnasse français de leur médiocrité navrante, celui-ci sort, et on le compte parmi les meilleurs des arrivants. Certes, un reproche est à lui faire, dès l'abord : son manque considérable encore de personnalité; mais il serait ridicule d'exiger tout d'un début. Et le jour où, profitant des trésors artistiques amassés, sans subir pour cela la directe influence des maîtres, M. Darzens sera seul le conducteur de sa pensée, des œuvres sont à attendre de lui.

Comme « métier », M. Darzens est des plus habiles. Son vers est éclatant, sonore, harmonieux, prestigieusement musical et d'une science merveilleuse. C'est un orfèvre rare, trop précieux peut-être, poussant à l'extrême le raffinement de la forme et la délicatesse de sensation. Son livre chante la Femme, non dans la gloire charnelle de l'amour viril, mais dans la subtilité exquise de

la féminité. Hanté par Baudelaire, et sous la pression qu'exerce sur son art Catulle Mendès, son maître, il traduit, en une langue savante et fouillée, les acuités perverses d'un énervé. Et son vers berceur endort l'oreille charmée, plongeant le cerveau dans cette torpeur grisante qu'exhale l'odeur de la femme moderne.

Malheureusement, ces suggestions fascinantes n'émanent pas suffisamment de l'art du poête, et le rappel des prédécesseurs s'y fait sentir trop souvent. Néanmoins, LA NUIT contient plus d'une pièce directement née de l'auteur, d'une valeur réelle, et d'un présage heureux pour l'époque prochaine où son originalité se dégagera.

M. Darzens a compté parmi les collaborateurs de *la Basoche* naissante; sans aucun doute, nos lecteurs liront avec intérêt cette rapide silhouette que Robert Caze traça de notre ami, à présent secrétaire de la *Jeune France*, et qui eut l'honneur insigne d'être au nombre des neuf poètes veillant, en garde d'honneur, Victor Hugo sous l'Arc de Triomphe :

« Vous rencontrerez un peu partout sur le boulevard, dans » les rédactions, à la salle d'armes, dans les baraques de » lutteurs, au cirque, chez les bouquinistes, un très long, très » maigre jeune homme, qui vous dira le bruit du jour, vous » lira les derniers beaux vers d'un ami, vous enseignera une » parade ou une riposte, vous présentera à Arpin neveu ou » à miss Fanny, l'écuyère, vous dénichera à des prix déri- » soires une édition introuvable ; ce gaillard-là a vingt ans, » un volume de vers sur la conscience, et même un secré- » tariat de rédaction qui l'occupe. C'est un parisien de » Moscou. Il se nomme Rodolphe Darzens. Il sait Baudelaire » et Hugo par cœur... »

EVR.

TOQUES ET ROBES par ARTHUR JAMES. — Toques et Robes a la sévère richesse d'un vieux livre de droit. A palper ses épais feuillets de Hollande et sa couverture parcheminée, à voir la firme de son éditeur et son grand texte elzévirien, on croit tenir en main quelque antique manuel de Jurisprudence.

Son contenu nous est une heureuse surprise en ces pages d'aspect austère, M. James nous a dépeint la vie intime du Palais. On sent que l'auteur est « une jeune robe; » il n'a point encore usé, en même temps que les lustrines de sa toge, les sensivités de son tempéremment d'artiste au contact desséchant des dossiers. Rien du chicanous dans ces études; ce sont les observations émues d'un poête qui pénètre l'âme de choses inertes pour ceux qui vivent dans leur continuel voisinage.

Ecoutez-le parler des anciens, des chevronnés du Barreau!

« Dans les couloirs, sous les gigantesques voûtes, au pied » des colonnes dorées par le soleil, on les rencontre parfois, » drapés dans leur vieille robe — la robe de combat de jadis!

» Ils regardent passer la foule des jeunes recrues, » bruyantes et pleines de zèle, et dans leurs yeux semble » briller comme une flamme de regrets.

» Maintenant, des fenêtres de la bibliothèque, ils s'en vont » contempler le panorama superbe qui se déroule là-bas; » mais leurs yeux s'arrêtent avec complaisance sur un petit » carré qu'on distingue à grand'peine, perdu dans cet océan » de clochers et de toitures rouges.

» C'est le vieux Palais. »

Quelle sereine intimité dans ces lignes!

La « Huitième chambre, » une esquisse de la buvette

du palais, trahit une humour discrète et goguenarde à la fois. Avec le « Divorce high life » nous tombons en pleine fashion; ce coin soulevé de la vie mondaine, d'une réalité triste sous ses dehors sautillants, dénote une pénétrante observation. Plus loin l'auteur touche aux tragiques noirceurs de la cour d'assises, mais il le fait en écrivain répugnant aux côtés sombres des choses. Et cependant, quelle âpre satire déguisée sous sa physionomie de juré. Voyez ce bourgeois imbécile, ce ventru à la morale aussi étriquée que la cervelle : c'est lui qui acquittera un assassin ou prononcera sur le mérite d'une œuvre littéraire et enverra moisir en prison, avec les escarpes et les bandits, un écrivain.

« Sur le seuil de l'arrière-boutique, il vient de paraître.

. . . . . .

» — Et cela durera plusieurs jours, Monsieur? demande » un client.

» — Plusieurs jours, oui. Un infanticide, deux incendies, » un vol avec escalade.... Vous savez, cette affaire qui a fait » tant de bruit. L'*Etoile Belge* a fait de longs articles là » dessus. Et le marchand s'étend avec complaisance sur les » détails qu'il a lus « dans la feuille. »

» Au fond, il a peine à contenir sa fierté de bourgeois. Sa » vanité l'étouffe. Il jugera. De sa voix dépendra le sort de » plusieurs criminels.

» — Il est temps que je parte, il est temps. Et tout en » disant cela, il ne bouge pas, traine dans son magasin, » refait le nœud de sa cravate; il veut que tous, passants et » clients, admirent son imposante personne »

Par ci par là, nous avons regretté de trouver dans le volume des pages un peu inégales « Messieurs les gardien » par exemple, mais cette impression défavo-

rable est rapidement effacée par l'ensemble excellent.

Le volume est orné d'une série de petits dessins bien croqués et d'une bonne photogravure du jeune maître ès-art illustratif Amédée Lynen.

Et notre conclusion sera celle de l'auteur :

« Plaise au Tribunal,

» Condamner tous les hommes grincheux du monde » Judiciaire et même les autres, à prendre communication » des pièces du dossier : TOQUES et ROBES;

» Excuser les fautes de l'auteur;

» Dire en tous cas qu'il n'y a pas lieu de prononcer contre » lui un châtiment trop terrible;

» Déclarer le jugement exécutoire nonobstant appel et » sans cautions. »

KOB.

LE ROITELET, la dernière œuvre de CÉLESTIN DEMBLON, (Giraud, éd. Paris,) témoigne de grands efforts, et prouve combien le talent de l'écrivain liégeois s'est développé, depuis la publication de ses « *Contes mélancoliques.* » La phrase exprimant avec un religieux amour l'intime des pensées, est plus soignée, plus écrite. La façon de voir de l'artiste, sa vision est plus caractérisée. Il ne comprend guère la vie extérieure; tout le drame, pour lui, se passe dans le cerveau. Observation intéressante à faire : Si Demblon parvient à dominer la forme, à traduire une psychologie originale, il ne paraît pas encore maître de sa wallonnie, le sujet de ses œuvres. L'évolution est logique. Il aime encore avec trop de fougue pour pouvoir exprimer tout son amour, ou du moins il n'a

pas encore concentré sa volonté pour dompter sa passion, qui jamais peut-être ne s'affaiblira. Mais n'est-ce pas la peur de souffrir qui lui fait remettre à plus tard cette douloureuse expérience? Une phrase du *Roitelet* caractérise la nouvelle, et prédit l'œuvre prochaine de l'écrivain d'âme. « Comment tout glorifier en quelques pages et qu'oser parmi ces merveilles choisir! Mille poèmes me sollicitent, inépuisable chacun, et que voudrait épuiser ma tendresse. » Dans *le Roitelet*, il a jeté toutes ces merveilles avec des cris d'admiration et d'un touchant désespoir. Il parle des magnificences de son pays, de ses souvenirs d'enfance, de ses impressions d'aujourd'hui, des légendes wallonnes, il parle de toutes choses qui lui rendent si chers sa Gervagne et son Condroz, et ses villages : Siral, la Neuville, les Awirs, Chokier. Mais bientôt, il saura choisir parmi ces merveilles, et produira une œuvre forte, où viendront résonner ses admirations, ses souffrances, ainsi qu'en un coquillage se concentrent les voix de la mer. Et comme le coquillage frémit toujours, cette œuvre restera vibrante des vibrations de son âme. Pour nous, *le Roitelet* est donc un morceau d'art; « ce qu'on appelle en critique » un résultat, puisqu'il nous fait pressentir une œuvre forte.

H. CH.

LA CHAIR, par OSCAR MÉTÉNIER, un vol. Kystemaekers, éd.

Cy un naturaliste; non pas un de ces innombrables et piteux anneaux sous-coccygiens de la vulgaire, de la plate « queue naturaliste », mais bien

un jeune dont la personnalité s'accuse dès la première œuvre, qui voit les choses avec une perspicacité directe, et non à travers les procédés qui aujourd'hui, dans certaine école, ont remplacé le « tempérament ». Par *la Chair*, M. Méténier révèle une belle habileté d'écrivain, en même temps qu'un sentiment très profond de l'émotion dramatique ; telle de ses nouvelles, *En Famille*, est sous ce dernier rapport un véritable chef-d'œuvre. *La Chair*, qui donne son nom au volume, est une étude très fouillée de rut chez un jeune homme de dix-neuf ans, le vicomte de Vitresac, jeté vierge et neuf dans la vie du Quartier Latin ; parmi toute la nouvelle, rôde avec une intensité obsédante, cette capiteuse et rousse « *odor di femina* » qui poursuit le vicomte et provoque sa chûte finale. Un puissant intérêt s'attache à cette *Chair*, qui frémit toute entière d'une belle vie, ardente et vigoureuse. — Les esquisses parisiennes : *Petites Vieilles* et *Petits Vieux*, sont de très délicats et subtils croquis, à la mine de plomb (*Fleur de Moka*), à l'eau-forte (*Tante Aurore*), au fusain (*le Père Thomas*), avec, pour finir, une jolie miniature : *Monsieur Calvierre*.

Par les Études d'Argot, nous entrons dans la partie la plus audacieuse et la plus originale du livre ; l'auteur, avec une hardiesse, pénètre dans les milieux les plus honteux et les plus nauséabonds, y campe ses personnages dans leur atmosphère habituelle, et leur fait parler leur si pittoresque idiôme. Ces études sincères sont d'un réalisme et d'une vigueur effroyables ; *La Casserole*, *Marius Dauriat*, *En famille*, empoignent avec apreté. A citer surtout, dans la dernière de ces

nouvelles, la narration en un argot bref, haché, rapide, d'une exécution capitale, — une merveille d'évocation descriptive.

Nous regrettons fort de devoir signaler, à côté de ces beaux morceaux d'art, des pièces absolument quelconques, telles que *la Perle de Chateauvieux* ou *l'Accident Chabert*, qui, à notre avis, déparent le volume par lequel M. Méténier vient de prendre, et de peu humble façon, sa place au monde des lettres.

EVR.

LA BELGIQUE par CAM. LEMONNIER.— M. Camille Lemonnier a terminé, le mois dernier, dans *le Tour du Monde*, la description de la province de Liége. Cette nouvelle partie du grand travail sur la Belgique ne le cède en rien à ses devancières. La ville de Liége surtout, avec sa physionomie propre, ses quais bruyants, ses quartiers populaires, a été saisie avec une vérité merveilleuse par l'écrivain. Le Val St-Lambert, Seraing, La Batte, les industries verviétoises, et, dans une note autre : l'Ourthe, les Fagnes, la Baraque Michel, ont fourni à l'auteur des occasions de développer en pleine liberté son prestigieux talent de styliste. De beaux dessins de Constantin Meunier, Mellery, Verdeyn, Heins, etc., illustrent dignement le texte de l'écrivain national.

EVR.

LES LÉPILLIER, par JEAN LORRAIN; 1 vol. Giraud, éd.

Le très rare et très précieux poète de *la Forêt bleue*, *le Sang des Dieux*, *Modernités*, *Viviane*, nous donne

aujourd'hui son premier volume de prose : *les Lépillier*. Il y encadre, dans des peintures de la vie provinciale qui produisent des sensations d'énervement exaspéré, tant l'impression en est réellement rendue, l'histoire d'une vieille fille, enrichie vers la fin de sa vie par un héritage inattendu. Cloîtrée dans le domaine dont la voici chatelaîne, Mlle de Cormon, dédaignée et honnie par la société de la ville, passe ses jours dans la monotonie pesante de l'isolement. Une famille de gens louches, les Lépillier, parvient à circonvenir la vieille demoiselle, éloigne sans retour ses dernières relations, et, tous liens brisés, la tient sous le séquestre de sa constante vigilance : il faut que la fortune de Cormon revienne aux Lépillier. La pauvre vieille s'est d'abord laissé attendrir par la petite Lépillier, et ce premier sentiment de femme éveillé en a fait naître un autre : le regret des années perdues et des amours inconnues. Le Lépillier devient son amant. Dès lors, commence pour Mlle de Cormon une existence horrible de basse et ignoble débauche, traversée parfois de réveils, et de tentatives de révolte tôt étouffées par la perverse surveillance des Lépillier. Et enfin, le testament signé, la vieille fille succombe, disparaissant d'une mort sinistrement équivoque.

Cette histoire sombrement tragique est narrée par l'auteur en une riche langue de lettré; peut-être certains épisodes du livre frisent-ils le hors d'œuvre, mais ces tares légères, bien excusables en un début aussi victorieux — sont imputables au manque d'expérience de l'homme de métier, et largement rachetées par les exubérantes qualités de l'écrivain. Nous voulons

signaler, entr'autres tableaux d'une singulière valeur, celui qui dépeint Mlle de Cormon encanaillée avec ses domestiques, dans la grande salle du château, en une nauséeuse orgie — et surtout, le rêve effrayamment fantastique et funèbre de l'abbé Blin, décrit en des pages qui ne le cèdent guère aux plus belles du Comte de l'Isle-Adam.

Après ce roman d'un si noir réalisme, M. Jean Lorrain a placé quelques nouvelles, délicieuses fantaisies, d'une aimable joliesse : *Madame Herbaud*, *Dans un boudoir*, *Installations*. « Dans un Boudoir » surtout exale un charme pénétrant; les descriptions y sont faites amoureusement, avec une piété d'antiquaire érudit, et au long du recueillement suave de l'histoire, court une émotion discrète et communicative. C'est d'un poête prenant sa revanche.

EVR.

Pour paraître prochainement, du même auteur : *Très-Russe*, et un volume de poésies : *les Griseries*.

SUR LE VIF, *vers impressionnistes* par JEAN AJALBERT. Un beau vol. Tresse et Stock, éd., Paris.

En ces temps de modernité, modernisme, modernistes, modernisants et modernisards surtout, où les écrivains qui pompeusement s'affublent de ce titre, pullulent autant et plus que cancrelas sous un four, nous ne cèlerons pas notre satisfaction grande, de voir se manifester parmi les Jeunes, un poète indiscutablement et richement doué de ce sens des choses modernes ; non pas un retapeur de vieilleries, désempoussièrant du bric à brac du passé des lieux communs rabâchés cent fois,

pour les entortiller dans l'oripeau séduisant de la tournure nouvellle,— se croyant neuf parce qu'il dit : horizontale au lieu de courtisane et, pour un chariot : camion, — mais bien un traducteur de sensations particulières, originales et personnelles, un impressionniste, enfin.

Nous ne saurions mieux définir le talent du jeune poète, qu'en citant cet émotionnant passage de la simple, grande et loyale préface que Robert Caze a mise au livre de son ami :

« Un soir, nous causions ; vous levâtes tout à coup les » yeux vers un cadre de bois laqué, qui contient un mélan- » colique et doux pastel signé J.F.Raffaëlli.Un terrain vague » de banlieue, sali par une herbe galeuse et rare ; des arbres » poitrinaires au premier plan,et dans le fond,des maisons à » six étages avec des coins de puisards noirs entrevus : tout » l'envahissement de la maladive civilisation dans la malade » campagne suburbaine.

« — Ce sont ces choses qu'il faudrait mettre en poésie, » me dîtes vous.

« Et vous les y avez mises,avec votre obstination de mon- » tagnard auvergnat qui n'économise pas les belles rimes...»

C'est bien là,en effet,la caractéristique de M. Ajalbert : « Il écrit comme les peintres modernes peignent ; il tient d'eux le sens de la couleur et de l'arrangement.» Ce qui le séduit particulièrement, sont les sites lépreux de banlieue, les paysages gris et moroses, mélancoliques ainsi que les Coppée faubouriens non pas, souffreteux plutôt, blêmes et ternis *sous l'envahissement de la maladive civilisation,*comme dit avec si rare exactitude le préfacier.

Singulièrement obsédant est un art pareil. « Sonnet nuptial », qui ouvre le volume, pèse sur la pensée, de

toute la lourdeur bête des vies monotonement bourgeoises et terre-à-terre. « Les Cheminées, Chiens Errants, Ciel gris » sont à citer encore, comme renfermant de suggestifs tableaux. Connaît-on beaucoup de poèmes où l'impression soit traduite avec une intensité plus âpre que dans cette merveilleuse Pointe Sêche :

» Dans l'uniformité des teintes des cieux bas
Couleur de suie, où court l'humide vent d'automne,
Sur la route où l'on voit quelques traces de pas,
Les arbres défeuillés, en file monotone
Se dressent, un à un, espacés au compas.

Dans un terrain mal clos moisissent des barriques,
Des flaques d'eau, luisant sur le sol défoncé...
Une fabrique avec sa cheminée en briques...
Un peu d'herbe galeuse au revers d'un fossé...
Des chiffres noirs sur les bornes kilométriques...

Les fils du télégraphe, à travers l'air épais,
Découpent, deux par deux, des tranches parallèles
Jusqu'au poteau prochain, endormi dans la paix
Qui tombe des cieux gris sur les peupliers grêles
Droits au bord du trottoir, comme des parapets.

Interminablement, sous les cieux lymphatiques,
S'allonge la grand'route entre les champs déserts,
Balayée à présent par les vents hérétiques
Qui troublent le pieux silence — dans les airs —
Des arbres balançant leurs branches lymphatiques.

Par son évocation fanée, chancreuse pour ainsi dire, « Genevilliers » encore, doit être regardé comme une des pièces capitales de ce beau livre, si puissamment titré par ce vocable mordant à même la vie : *Sur le Vif*.

C'est un vibrant début que celui de M. Jean-Ajalbert;

rares sont ceux qui, dès l'abord, ont pu, ainsi que lui, affirmer leur existence, leur liberté, leur indépendance hautaine et complète vis-à-vis du déjà fait. Aussi, gardons-nous de la lecture de son livre, malgré les pièces médiocres auxquelles nous nous sommes heurté, une confiance sereine dans l'avenir du jeune artiste, dont le premier acte littéraire est une pétition de personnalité aussi franche et aussi fière.

EVR.

L'abondance des matières nous force à remettre au n° prochain le compte rendu de :

Les Concubins, par Camille .Lemonnier, 1 beau volume illustré par F. Fau. Monnier, éd. Paris.

Le Psautier de l'Amie, très artistique livret de vers archaïquement habillés, par Alcan, à Paris, pour l'auteur Rodolphe Darzens.

Les Flambaisons, par L. Dughet.

Lysiane de Lysias, par Max Waller, un superbe volume broché en parchemin, chez Callewaert.

La Complainte de N. D. la Lune, par J. Laforgue, chez Vanier.

Au commencement de Février, paraîtra chez Léon Vanier, le sympathique éditeur des Modernes, « TRAITÉ DU VERBE », par RENÉ GHIL ; ce sont, introduits par une préface de Stéphane Mallarmé, les articles remaniés, complets et invariables, que l'auteur de la *Légende d'Ames et de Sangs* a publiés l'an dernier dans *la Basoche*.

Chez le même éditeur, vers le 15 février, M. Ed. Dujardin, directeur de *la Revue Wagnérienne*, donnera « LES HANTISES », recueil de 13 contes, nouvelles, études et poèmes en prose.

Chronique de l'Art et du Livre

A LIÉGE. — L'an dernier, des artistes de talent et de conviction, MM. Jadoul et César Thompson, à la tête desquels s'était placée une dame de haute intelligence et de rare distinction, Madame la Comtessé de Mercy-Argenteau, organisèrent à Liége des concerts de musique russe. Exécuter pour la première fois, en Belgique, les œuvres si profondément originales de la Jeune Ecole russe, était remplir une réelle mission; mais s'adresser au public liégeois, qui n'a guère d'éducation musicale, était une entreprise hardie. Ces artistes eurent donc le double mérite — d'innover, ce qui est très souvent dangereux — et d'innover à Liége, dans un milieu mesquinement hostile aux expressions artistiques nouvelles. Cette fois, par exception, le public semble avoir compris les qualités étonnantes des productions si modernes des compositeurs russes. Et cette année, il se donnera encore des concerts à Liége. Le prochain aura lieu le 8 janvier, à la salle de la Société d'Emulation.

En voici le programme :

Introduction. 1er acte d'*Angelo*. — C. Cui.

Cavatine du *Prince Igar*. — A. Borodine.

Dans les steppes de l'Asie Centrale. poème symphonique. — Borodine.

Antar, symphonie orientale en 4 parties. — N. Rimsky-Korsakoff.

Cui et Borodine assisteront, paraît-il, à cette audition.

Et le 11 janvier, on représentera, pour la première fois, au théâtre de Liége, « *Le Prisonnier du Caucause* », drame lyrique en 3 actes, de César Cui. L'auteur dirigera lui-même l'orchestre.

Il faut donc croire que la tentative artistique de Mme la Comtesse de Mercy-Argenteau et de MM. Jadoul et Thompson, a pleinement réussi. Mais n'eut-elle pas eu tout ce succès, que leurs efforts méritaient nos éloges les plus vifs et les plus sincères.

Nous parlerons dans notre prochain numéro du concert de Liége et de l'interprétation du *Prisonnier du Caucase.*

Il est très sérieusement question, à Bruxelles, de donner aussi des auditions de musique russe aux Concerts Populaires.

***

Les Etudiants Liégeois publieront, dans le courant de janvier, à l'instar de leurs frères de Gand, un almanach de leur Université, pour lequel ils se sont assuré la collaboration des principaux écrivains belges; il n'est pas douteux qu'avec de pareils éléments, ils n'arrivent à un superbe résultat. Le comité de rédaction, présidé par M. G. Rahlenbeck, est composé de MM. Jottrand, Mahaim, Mockel et Van Halmé.

***

M. Kistemaekers, l'éditeur des Naturalistes, vient d'être à deux reprises cité devant la Cour d'Assises du Brabant et..... acquitté. On se demande encore comment ces bons jurés, d'ordinaire retraités de l'Etat, de la cassonade et des mercerie, ont pu avoir autant de bon sens. Nous étions habitués à les considérer en gens qui prennent le Bottin pour une œuvre littéraire; il va falloir en rabattre. Même, nous devons

les remercier pour la publicité acharnée qu'ils donnent à de beaux livres; si cela continue, l'école naturaliste brûlera aux jurys un cierge de longueur telle que les chandelles romaines ne seront à côté de lui que des allumettes-bougies.

∴

A Paris, ces ridicules, grotesques et odieuses manœuvres ont eu un résultat terrible : Desprez, l'auteur de *Autour d'un Clocher*, est mort à la suite des souffrances endurées pendant son incarcération. Emile Zola, dans un article d'un retentissement énorme, a longuement parlé du beau talent du jeune romancier, de ses tortures en prison et a craché à la face des cuistres qui l'ont condamné cette injure cent fois méritée : VOUS ÊTES DES MISÉRABLES !

∴

ÉTAT-CIVIL. — Naissances : *La Nation*, journal quotidien, donnant dans ses colonnes une large place aux chroniques d'Art et d'Actualité. Sous l'habile direction de son rédacteur en chef, M. Lucien Solvay, *La Nation* compte au premier rang dans la presse quotidienne.

Le Programme, supplément littéraire hebdomadaire du *Programme*, journal théâtral; a recueilli la collaboration de *L'Essai littéraire*. Dirigé avec tact et à propos par MM. Emile Royer et Em. Vauthier. Donne dans chacun de ses numéros de très belles photographies d'artistes de nos théâtres.

La Soirée, journal théâtral illustré. Rédacteur en chef : Marcel Urbain. Paraît deux fois par semaine. Texte très littéraire et dessins fort appréciés du public.

Le Globe illustré, qui remplacera auprès des gens de goût l'*Illustration Européenne*.

Décès : *Le National Belge*, journal quotidien.

Le Journal des Gens de Lettres Belges, Dr Emile Valentin, directeur.

La Revue Contemporaine (de Bruxelles), directeurs : Paul Fontanar et J. Darvil.

∴

Paraîtront prochainement :

La Vie et la Mort, poésies, Jean Rameau.

Paris en travail, Léon Cladel.

Au Port, Félix Fénéon.

Hors du Siècle, poésies d'Albert Giraud. Lemerre.

Les Moines, poésies par Emile Verhaeren. Lemerre.

La Jeunesse blanche, de Georges Rodenbach.

De Georges Eekhoud : *Les Milices de St-François*, une seconde édition de *Kees Doorik*, augmenté de plusieurs chapitres et enrichi d'un dessin de Xavier Mellery, et un volume : *Les Nouvelles Kermesses*.

Départ pour la Vie, Maurice Barrès.

∴

Le n° d'hiver de l'*Indépendance Belge* a paru en une magnifique livraison, toute venue de France. Nous n'y trouvons de Belge que M. Gustave Frédérix, qui, révérence parler, est belge comme un escargot est de Bourgogne ou un chapon du Mans. Pas un article d'un écrivain national, pas un dessin d'un artiste du terroir. Pourquoi l'*Indépendance* BELGE, s'il vous plait?

∴

La Société Nouvelle publie dans son dernier n° un superbe article de M. Léon Cladel, signé :

LÉON CLADEL

Au château de Famelette, en Hesbaye,
sur les collines de la Meuse, le 13 *Octobre* 1885...

On tourne la page pour lire la suite, et l'on constate avec stupeur qu'il n'y a plus rien. Où sont restées les indications atmosphériques et la hauteur au-dessus du niveau de la mer?

La Suisse Romande, une revue de jeunes qui publia naguères de superbes vers de Jean Lorrain, imprime avec un sérieux digne d'une sénilité parfaite les désopilantes appréciations artistisques que nous détachons d'un tas de belles choses de la même force :

« ..... toute révolution doit viser un vice social, artistique, » littéraire, prétendre à renverser pour reconstruire, à changer pour améliorer..... Sinon, si elle abaisse le niveau de » l'art, de la littérature, de la morale, si elle dit Chapelain au » lieu d'Homère, Parny au lieu de Virgile, si elle remplace » Dante par Marini, Rossini par Wagner et Delacroix par » Courbet, la révolution devient aberration, vandalisme, » crime. Fausser le gout artistique d'un peuple n'est pas une » peccadille vénielle. Corrompre l'idéal littéraire d'une nation » ne fait pas encourir une petite responsabilité. Nous entre- » voyons dans l'avenir des siècles un suprême tribunal » esthétique, où Courbet et Manet auront à répondre de » leurs attentats à la peinture, Zola et Richepin des violences » exercées sur les lettres, Wagner et Massenet des voies de » fait commise sur la musique. »

Nos vives condoléances à la *Suisse Romande.*

∴

Un très intéressant procès s'est déroulé pendant décembre devant la chambre correctionnelle, à propos d'un coup de pied décoché, d'intention, par M. Waller sur le fessier d'un M. Wauwermans. Le battu, pas content, réclamait trois mille francs de dommages-intérêts, etc., etc. Me Georges Rodenbach, dans une spirituelle plaidoirie, dédaigneuse, mordante et acérée à la fois, rossa d'importance la partie demanderesse, qui s'en retourna, remportant une belle veste dont les pans devront lui suffire à cacher les ecchymoses que la semelle de M. Waller a pu faire à son coccyx moral.

Il résulte de cela que, par décision judiciaire, les *cancres*, *ratés de lettres* et *abcès froids* sont bannis du monde littéraire. Nous ne demandions rien d'autre

∴

L'ALMANACH DE L'UNIVERSITÉ DE GAND paraîtra vers la mi-janvier. Ce sera comme l'an dernier un recueil d'œuvres littéraires dues à la collaboration d'étudiants belges et étrangers. Le volume renfermera les portraits, en photogravure Evely, de MM. Carlier et Wagner.

Le luxe et la distinction que les étudiants gantois ont apportés dans la publication de leur précédent annuaire nous sont un sûr garant du succès de cette nouvelle publication.

1 vol. in-12 sur vélin teinté, 2 fr., s'ad : *17, Marché au Beurre, à Gand*, à M. Poirier, Secrétaire du Comité.

∴

La liste des collaborateurs de notre sœur aînée, *la Jeune Belgique*, vient de s'augmenter de deux nouveaux poètes : André Fontainas et Frantz Van Peteghem, auteur de : *Vers flamands en Français* (?)

∴

Les Lèvres Roses, poésie par Alexandre Tanchard. — Sous ce joli titre, dans le coquet format elzévirien, M. Alexandre Tanchard publie, chez l'éditeur Giraud, un recueil de vers pleins de fougue, de jeunesse, de fraîcheur et de sentiment. La note amoureuse y sonne la chanson des vingt ans avec tant de franchise, que l'on ne songe pas à reprocher au poète ses inconstances à l'égard des charmantes pécheresses qu'il adore.

∴

Sous ce titre : *L'Esprit allemand*, M. Pierre Peugeot, professeur de français en Russie, publie chez Giraud, un

livre très intéressant où le caractère allemand est étudié dans plus de 1,200 proverbes traduits en français et se rapportant aux conditions, aux vertus, aux vices, à la patrie, à l'amour, aux étrangers, etc., etc. C'est une étude très originale et intéressante.

∴

L'exécution de *Mors et Vita*. de Charles Gounod, aura lieu le 30 janvier, au Palais des Beaux-Arts. Solistes : Elly Warnots, Heuschling et Mme Schmitzler.

∴

La Revue Indépendante, subitement disparue, a été heureusement remplacée par la REVUE MODERNISTE. Comme son ainée, celle-ci montre en toutes occasions une belle liberté d'allures, une intransigeante passion pour les choses de l'art, une violente et âpre haine pour les castrats du monde des lettres. Dans le nº 9 nous recommandons aux féaux du franc parler le « *Au royaume des ombres* », de *Jacques le Mélancolique*, où l'on démonte de maitresse façon la pompe à eau littéraire dénommée : Claretie Jules.

∴

La Revue Contemporaine. Sommaire du nº de décembre : La nouvelle politique Anglo-Française. *La Philosophie de M. Renan*, par Th. de Wysewa, *Le docteur Petrus*, nouvelle, par Pierre Cœur. *L'Echo et Nocturne*, par André Lemoyne. *Le Rouge Gorge*, légende bretonne, par Georges Nardin, *Notes d'Esthétique*, par Charles Viguier. *Le diable Helkésipode* conte, Ed. Dujardin. La Birmanie. Chroniques; Livres, Théâtres, Musique, Bibliographie.

Prix du nº : 2 fr., à Bruxelles, chez Rozez.

∴

L'interdiction, par la censure française, de *Germinal*, le drame tiré par M. W. Busnach, de l'admirable roman

d'Emile Zola, a donné lieu dans la presse à de nombreux articles pour et contre la censure. Il est assez intéressant de constater que les principaux auteurs dramatiques de l'époque, Augier, Dumas, Sardou, Dennery, Meilhac, Halévy, Pailleron et Cie, consultés, se sont tous prononcés *contre* la suppression de la censure. Les piètres motifs invoqués pour le maintien de ce contrôle, vexant et humiliant au premier chef, se résument en celui-ci, — une question de boutique, en somme — « si la censure était supprimée, les directeurs de théâtres devraient monter sous leur seule responsabilité les œuvres qu'ils entendraient représenter. Et qu'arriverait-il alors? La réponse est facile à faire en prenant l'exemple même de *Germinal :* Après la première soirée, le ministre eût évidemment supprimé la pièce, et le directeur eût fait en pure perte de gros frais de costume et de mise en scène, que la censure lui a évités. »

Mais un moyen beaucoup plus simple encore, serait de supprimer, en ce cas, l'intervention du ministre, et d'accorder, en matière d'art dramatique, la liberté sans restriction que réclament, comme un droit, les œuvres de la pensée.

* * *

Ont paru récemment :

Paul Bourget. *Nouveaux essais de Psychologie contemporaine* (Alexandre Dumas, fils; — Leconte de Lisle; — les De Goncourt; — Tourgueneff; — Amiel). Chez Lemerre.

Gustave Flaubert. *Par les Champs et par les Grèves* (Voyage en Bretagne). Ce volume contient en outre la *Lettre au conseil municipal de Rouen* et des fragments d'œuvres de jeunesse. (Charpentier, éd.)

Avis très important

Les frais d'encaissement de quittances à l'étranger étant considérables, nous prions nos lecteurs du dehors de faire parvenir le plus tôt possible leur mandat postal à l'administration. Nous nous verrrons forcés de cesser l'envoi des numéros à ceux de nos abonnés qui ne seraient pas en règle le 1er Février prochain.

LA BASOCHE reste absolument indépendante de toute coterie littéraire ou artistique. — Elle ouvre ses colonnes aux Jeunes. — Leurs envois seront examinés par un Comité littéraire et insérés, s'il y a lieu.

Nous rendrons compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront aux bureaux de la Revue.

La reproduction des articles de *LA BASOCHE* est autorisée, sous condition d'indiquer leur provenance et d'avertir la Direction.

La Direction annonce aux Collaborateurs et Correspondants de *LA BASOCHE* qu'afin de régulariser l'apparition des livraisons, elle a fixé au 22 du mois la date extrême de la réception des articles. Passé ce délai, les copies seront réservées au numéro du mois suivant. Et, afin que nul n'en ignore, cette mesure absolument générale sera observée avec la plus farouche exactitude.

Nous prions instamment les personnes qui ne désirent pas s'abonner de renvoyer aux bureaux de la Revue le présent numéro

---

ERRATA de la présente livraison : page 1, *splendide* au lieu *spendide*; page 3, *splendeurs* au lieu de *spendeurs*; page 4, *suintements* au lieu de *suitement*; page 17, *précepteur* au lieu de *réceptcur*.

Quelques collections de *La Basoche*, année 1885, sont en vente au prix de cinq francs.

N° 13 (tome II, n° 1) CINQUANTE CENTIMES 1er Janvier

LA BASOCHE

REVUE MENSUELLE DE LITTERATURE ET D'ART

SOMMAIRE :

I. *Proses Lyriques* . . . . . ARNOLD GOFFIN
II. *Noël Livide* . . . . . EVREHAILLES
III. *Vers*. . . . . ALBERT MENNEL
IV. *Fin de Race* (Nouvelle) . . . . . MAURICE FRISON
V. *A Happy Christmas* (Conte). . . . . JEAN D'AVRIL
VI. *Bas-Relief Gothique* (Sonnets) . . . . . RAOUL RUSSEL
VII. *Ducasse*. . . . . HENRI STRANARD
VIII. *Où il est parlé de la Veste de Noël et aussi d'aultres chouses* LUC MALPER
IX. *Chronique Artistique* : Charles Goethaels . . . . JACQUES CHAMPAL
X. *Livres Nouveaux* . . . . . X.
XI. *Chronique de l'Art et du Livre.*

BRUXELLES
J.-B. MOENS, ÉDITEUR
7, GALERIE BORTIER, 7

LA BASOCHE

Février 1886

des Presses de J.-B. Moens, Bruxelles.

BASOCHE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant chaque mois en livraisons de 64 pages au moins

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : 5 francs par an. — Union Postale : 6,50 francs.

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste

DIRECTION DE LA REVUE :

Galerie Bortier, 7, à Bruxelles

Adresser tout ce qui concerne l'Administration :

29, rue du Trône, Bruxelles

LA BASOCHE reste absolument indépendante de toute coterie littéraire ou artistique.

La politique est rigoureusement exclue de ses colonnes.

Chaque collaborateur accepte l'entière responsabilité de ses articles.

Nous rendrons compte de tout ouvrage dont DEUX exemplaires parviendront aux bureaux de la Revue.

Paraîtront dans les prochains numéros des articles inédits de MM. Camille Lemonnier, Joris Karl Huysmans, Léon Cladel; *La Chambre obscure*, par Hector Chainaye, *Devant la Mer*, par Célestin Demblon; une étude sur Paul Bourget, par Gust. Andel; *Essai biographique* sur Pierre Charles Baudelaire, par Arnold Goffin, *Salambô*, par Ernest Mahaim, *La Forge*, par Evrehailles, *Le Missel*, poésies, par Jules Frédéric, etc., etc. Des vers de MM. Jean Ajalbert; Ephraïm Mikhaël, Albert Mennel, Jean Lorrain, Stuart Merril, Jules Frédéric, Paul Montane, Aug. Vierset, Pierre Quillard, Rod. Darzens.

Il est tiré de la *Basoche* une édition de luxe, à douze exemplaires numérotés, sur grand papier de Hollande. Chaque livraison est enrichie d'une eau forte tirée à douze épreuves, et la collection porte le nom du souscripteur. Prix de l'abonnement : 15 fr. par an.

(*N. B.* Il reste encore *une* collection disponible).

Voir au dos de la livraison le sommaire de ce n°.

MAISON LOUIS

PLACE SAINT-JEAN, BRUXELLES

CONFECTIONS POUR HOMMES

Maison réputée pour sa *coupe élégante*, et ses beaux assortiments.

Cachet des grands marchands-tailleurs, mais à **moitié prix.**

Costumes sur mesure depuis	. .	fr.	**45**
Pardessus id.	. .	»	**28**
Pantalons id.	. .	»	**12**

LA TAVERNE GOLDSCHMIDT

est l'établissement où l'on

PEUT MANGER LE MIEUX ET LE MOINS CHER DE BRUXELLES

SPÉCIALITÉ DE PLATS DU JOUR

Vivement recommandé aux gourmets et aux amateurs de vieux vins.

Salons au premier, les plus beaux de la capitale

A LA GROSSE TOUR

Restaurant

1, RUE DU GRAND-CERF, 1

(*coin de la rue aux Laines*)

SE RECOMMANDE POUR LES DÉJEUNERS DE 11 A 2 H.

Viandes froides 1re qualité

LA MAISON SE CHARGE DES

Dîners et Soupers de Sociétés, Prix Modérés

Nous recommandons à nos lecteurs la

TAVERNE SAINT-JEAN

Restaurant Metzger et Cavenaile

DINERS ET DÉJEUNERS A LA CARTE

SPÉCIALITÉ DE PLATS DU JOUR DEPUIS 0.75 CENT.

Grandes et petites salles pour Banquets et Dîners de Sociétés

MAZAGRAN EXTRA

BOCK NATIONAL

72, boulevard Anspach — 1, Place de la Bourse

3, Rue Henri Maus

C. 10 — Gr[illegible] Café Jean, Bruxelles. — 10 C.

CHAPELLERIE ANGLAISE

FERDINAND BORNÉ

6, rue d'Arenberg, 6 (en face de l'Alcazar)

SEULE MAISON

vendant la véritable casquette universitaire

Chapeaux soie extra	Fr.	16
» feutre, depuis	»	8
» mécaniques, depuis	»	15

GRAND CHOIX

de Paletots imperméables, Cannes et Parapluies anglais

Photographie NESTLER

86, Marché aux Herbes, 86

(près des Galeries St-Hubert)

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE

ET COMMERCIALE

PROCÉDÉ AU CHARBON, POSE INSTANTANÉE

Reproductions, Groupes.

FIN DE RACE

II

Dans ses rapports avec son père, Jean gardait toujours la froideur de l'enfant habitué à vénérer les siens avec un recueillement qui bannissait toute familiarité affectueuse.

Une paix sereine les enveloppait, quand brutalement une femme se jeta au travers de leur vie.

Le conseiller de Raleghem l'avait rencontrée au sortir du Palais. Sa démarche altière, son profil noble l'avaient remué dans sa native admiration pour tout ce qui renferme en soi une distinction inaccoutumée.

Il emporta dans l'austérité de sa bibliothèque quelque chose de cette vision entrevue, un souvenir du balancement rhythmé de sa démarche, une chaleur de la caresse de son œil.

Longtemps ainsi cette pensée le poursuivit. A l'heure où, fatigué par l'étude d'un dossier obscur, le menton dans la main, l'œil mort, il fixait un

point vague, intangible, il la voyait belle, imposante et désirable à la fois.

Au début, ce n'étaient que de courtes distractions aisément secouées, mais peu à peu, il se complut en de longues songeries.

Il était arrivé à l'âge où les passions ont une tenacité calme que rien n'ébranle. Inhabituée aux affections, son âme lentement fut envahie par cet amour têtu, aux appétences irraisonnées.

La femme qui avait allumé cet homme austère, effacé chez lui tout souci de la dignité de son sacerdoce, était une actrice célèbre. M. de Raleghem eût pour elle des souplesses de vieux beau plié aux galanteries de coulisses. Ses bouquets, ses cadeaux la poursuivaient au théâtre, dans sa loge, chez elle. En présence de cette attaque vulgaire, faite tout au plus pour séduire une cabotine de bas étage, l'artiste altière s'insurgea.

Il la voulait pourtant, c'était sa pensée, fixe, obsédante, et ne pouvant autrement la vaincre, il lui offrit de l'épouser. Devant l'auréole d'un vieux nom, elle oublia que l'homme qui l'aimait était presque un vieillard, pour ne voir en lui que le gentilhomme qui donnerait à sa vie l'opulence solide d'une antique famille ; elle accepta.

Lorsque Jean apprit le mariage de son père il fut frappé d'un coup de masse. Sa pensée hésitante, ainsi qu'en un cauchemar, se refusait à croire.

Mais la réalité s'imposait, le forçait à embrasser

l'effondrement des illusions longtemps chéries. Avec des rages, il songeait aux grandeurs abolies, à l'austérité d'une lignée salie à jamais par la faute d'un seul.

L'impure allait s'asseoir au foyer, en bannir les gloires ancestrales; il devait fuir.

Et, abandonnant l'antique steen des Raleghem, il vécut seul, cherchant l'oubli dans son étude noble.

III

Deux ans passèrent.

Un soir, Jean fut appelé auprès de son père malade. Madame de Raleghem l'attendait. Elle lui apparut grande, serrée en une robe d'un gris moëlleux; gris aussi, son œil avait l'éclat discret d'une perle fine, et avec sa chevelure d'un blond cendré, elle formait une harmonie grise dans une note reposante. Le visage d'une carnation mate, aux transparences carminées, était exquisement pur dans ses formes délicates. La distinction aristocratique dont était empreinte toute sa personne, surprit étrangement le jeune homme.

Le conseiller de Raleghem mourut. A genoux au chevet, ils pleurèrent, et cette douleur commune mit entre eux une sorte de confraternité dans la peine.

Durant les jours sombres qui précèdent les funé-

railles, dans le demi jour morne des appartements fermés, une intimité s'établit entre eux et Jean la trouva si digne dans sa tristesse de veuve regrettant l'époux respecté, qu'il sentit s'évanouir sa morgue.

Pour obéir à une dernière volonté de son père il ne quitta plus l'hôtel. Il se tenait tout le jour dans la vieille salle d'étude, ne sortant qu'aux heures de repas. Alors seulement il rencontrait sa belle-mère. Pendant ces entrevues, il ne cessait de lui montrer une déférence un peu froide.

A la longue cependant leurs entretiens perdirent de leur sécheresse. Elle l'amenait inconsciemment à parler d'art. Alors elle montrait toute son impressionnabilité de sensitive : elle avait en musique, en peinture, des émotions intenses, et la vue d'une toile sincère, l'audition d'une œuvre originale lui donnaient des enthousiasmes ardents qu'elle s'efforçait de communiquer à Jean.

IV

Paisibles ainsi, les jours monotonement coulèrent et toute trace de ressentiment disparut chez le jeune homme.

Un soir d'été, au sortir du dîner, Madame de Raleghem s'assit devant un merveilleux clavecin, oublié depuis des années dans un coin du salon. Séduite par la naïveté de quelques morceaux du

XVIII^e siècle trouvés dans la bibliothèque, elle s'efforçait de les exécuter sur le vieil instrument.

Jean s'était approché d'elle : par la fenêtre largement ouverte, l'haleine chaude du soir envahissait la place, entraînant les senteurs lourdes d'un acacia blanc. Derrière les hauts murs, couverts de lierre, on entendait le grouillement sourd, les bruits vagues de la ville que dominait l'égrènement argentin d'un jet d'eau craché par un sphinx de pierre, au bas du perron.

Debout auprès du clavecin, bercé par le mouvement plaintif de cette musique délicieusement vieillote, Jean suivait d'un œil machinal l'infatigable agilité de ce filet d'eau.

Une gêne indicible le gagnait, c'était comme un besoin qu'il ne pouvait analyser, un sentiment qui lui causait un malaise, une impression vague de désir indéfini.

Détournant la tête, il regarda longtemps madame de Raleghem, admirant cette silhouette fine enveloppée de molles clartés vespérales et son tourment prit une acuitié douloureuse.

Elle avançait la main pour tourner le feuillet, il voulut la prévenir, leurs doigts se touchèrent ; ce fut une secousse en eux, leurs regards se rencontrèrent, se fuyant aussitôt, comme honteux d'une faute. En cet instant il eut la révélation foudroyante de la femme, la terrible, l'adorable, la maîtresse funeste des destinées, il se sentit étreint

par elle; une terreur le prit, il quitta le salon brusquement.

Et dans la salle d'étude, devant les portraits endormis dans l'or des grands cadres, il dit, parlant de cette chose qu'il n'osait nommer, et que pourtant il sentait irrésistiblement attachée à lui : « Non, cela ne sera pas, je le jure! »

De ce jour sa vie fut tordue par des désirs fous; c'était la hantise qu'avait subie le vieux conseiller, mais plus âpre, chez ce jeune homme à la droiture fanatique.

Le père avait cédé sans honte, lentement, comme convaincu de l'inutilité de la résistance; Jean, héroïque, voulut vaincre.

Il songeait au vieux Hugues, il se sentait la volonté rigide de l'ancien au cœur droit.

Il eut pour elle un mépris dur; prétextant des études accaparantes, il refusait de la voir, mangeait seul frugalement auprès de ses livres, travaillait sans répit de longues heures. Mais son calme d'autrefois l'avait abandonné, son œuvre devenait saccadée, heurtée. Quelque chose des tourments de son âme s'y montrait. Il était parvenu à chasser loin de lui le souvenir de la femme crainte, mais une peur indécise le poursuivait. Parfois il croyait entendre un frôlement d'étoffe, il se retournait épouvanté, embrassait d'un œil effaré la froideur de la grande chambre, écoutait le battement lent de la vieille horloge à cadran d'argent, puis reprenait son étude avec rage.

Et ce fut ainsi durant des mois, sans que la paix se fit en lui.

Certains jours, un désir opiniâtre de la voir le prenait; alors il descendait, la cherchait dans l'hôtel; puis quand un instant il avait savouré la joie honteuse de la caresser de son regard, il se dérobait, couvant des colères sourdes contre cette inexorable dominatrice de sa pensée.

V

Dans le foyer vaste, un amoncellement de bûches flambait, répandant dans la salle une chaleur lourde; de temps en temps un craquement de boiserie troublait le silence, une torpeur enveloppait les choses. Il sentait en lui comme un affaissement de sa force, un épuisement de lutteur qui livre un terrible combat depuis des heures et se sent faiblir.

Il voulut sortir, aller respirer un air qui ne fut point imprégné d'elle, voir des choses qui ne l'obligeraient point à songer à elle, reprendre l'entièreté de sa volonté pour se dominer lui-même, pour ramener sa pensée aux travaux désertés. Comme il passait près d'une porte, une toux légère lui annonça que quelqu'un était là; poussé par une force secrète qui commandait à ses muscles sans que sa raison s'y opposât, il entra. Il eut un mouvement de recul en voyant M^me^ de Raleghem; assise

sur un fauteuil bas auprès d'une fenêtre qui l'inondait d'un flot de jour ; elle lisait. En le voyant elle déposa son livre, et, anonchalie, le genou enserré dans ses mains étendues, la tête un peu renversée, le regardait s'approcher.

Il était debout devant elle, leurs yeux se miraient fixes, pénétrants, incendiés de reflets mouillés. Ébloui, il ne la voyait plus ; mangée par la lumière, elle apparaissait comme une tache aveuglante d'où son regard jaillissait avec des éclats d'escarboucles. Immobile, fasciné comme un oiseau qui sent planer sur lui le vol fatal d'un épervier, il se laissait aller à l'entraînement surhumain qui le poussait vers elle. Il sentit deux mains pareilles à des serres poigner ses épaules, un œil ardent brûler son âme, un frôlement de chair toucher sa joue, et il tomba dans ses bras.

L'hérédité, la bête mauvaise mâtée par une marmoréenne volonté, revivait ; âpre, horrible, elle l'avait ressaisi.

Quand il s'arracha, des flux de sang, comme une marée de feu, battaient ses tempes, brûlaient ses muscles, coulaient furieux dans ses veines, enveloppant son corps dans un réseau de métal ardent.

Il fuyait, courant par les grands corridors sombres.

Et c'étaient dans les coins des remuements d'ombres, des êtres qui surgissaient pour maudire, et la vie gagnant tout, les tentures, les

marbres, les bois, les pierres, l'âme du vieil hôtel se soulevait, et des voix tonnantes clamaient : « inceste! parjure! » et il fuyait, appelant sur lui l'écroulement des voûtes.

Au seuil de la salle de travail, il s'arrêta, rejetant la lourde portière. Puis hagard, les yeux crachant des éclairs roux, il marcha au grand triptyque, comme pour y trouver le châtiment cherché.

Tenaillé par des affres, il eut devant la haute figure du vieux Hugues, un dernier geste d'horreur, et, comme si quelque chose se fut brisé en lui, il s'abattit, stridant une plainte, bavant des salives sanglantes.

MAURICE FRISON.

Bruxelles. Décembre 1885.

GRISERIES

LES BOULINGRINS.

Pour Madame Julia Daudet.

Dans la ronce et dans l'herbe humide
De l'ancien parc à l'abandon
Songe, étrange cariatide,
Un morne et lèpreux Cupidon.

Soulevant entre ses mains vides
Un vieux cadran solaire absent,
Dieu du passé, ses vœux avides
Implorent en vain le présent.

Le cadran, qu'effleuraient les heures,
Dans la folle avoine est tombé
Et, pareil aux vieilles demeures,
Un lierre aux yeux l'a dérobé.

Avec un bruit d'eau monotone,
Là bas, au fond des boulingrins,
Une fine averse d'automne
Mouille et détrempe les terrains.

Resté, lui, fidèle à sa pose,
L'Eros, ailé comme jadis,
Dans un geste d'apothéose
Tend vers le ciel deux bras verdis.

Au loin l'interminable allée,
Mourante au bord d'un saut de loups,
Encadre, morne et désolée,
Une plaine où pomment des choux,

Et sur son socle, qui s'écaille,
Le dieu mythologique et fier,
— Des siècles juste représaille —
A ce plant de choux pour enfer.

Avec un bruit d'eau monotone,
Là bas, au fond des boulingrins,
Une fine averse d'automne
Mouille et détrempe les terrains.

FANERIE

Pour Sarah

Des vieilles étoffes fanées
Je suis le maladif amant.
J'en veux dire l'enchantement
Et les nuances surannées;

Leurs tons discrets et douloureux
De vivantes choses anciennes
Et les langueurs patriciennes
Des vieux orfrois cadavéreux.

Mon âme, qui s'avive et souffre
Adore les sourires las
Et fatigués des satins soufre,
Rayés de rose et de lilas;

Et c'est une aventure exquise
De retrouver dans un reflet
Tout un bleu passé de marquise
Fleurant la jonquille et l'œillet.

Les vieux lampas aux tons d'agate,
Lustrés sous l'ongle aigu du temps,
Ont la hautaine et délicate
Tristesse des lointains printemps;

Les frais printemps de la jeunesse,
Avrils emportés sans retours
Et dont les lys de soie épaisse
S'effeuillent dans les gros de Tours.

Mais pour chanter la griserie
Errante en ces luxes défunts,
Volupté savante et meurtrie
De vieux baisers, d'anciens parfums,

Il faudrait sous mes doigts dociles,
Les cordes d'un basson d'amour
Au long manche de bois des Iles
Peint de légères Pompadour:

Et dans l'ombre aimable et dévote
D'un boudoir obscur et fardé,
Sur des airs dansants de gavotte,
Moi-même, en habit démodé,

Des vieilles étoffes fanées
J'évoquerai l'esprit charmant
Et le rêveur enchantement
Des nuances, ces raffinées !

COIN DE PARC

Pour Madame Charles Hayem.

C'est, rongé de lierre et de ronces
Et d'eau dormante environné,
Là bas, dans l'île des quinconces,
Un petit Temple abandonné ;

Un petit temple de Cythère
Où, déguisée en pélerin,
Jadis Aminthe avec mystère
Venait marivauder un brin,

Et sous le camail à coquille
Belle à miracle et faite au tour,
Rythmait en domino jonquille
Des révérences à l'Amour,.....

Et sous le ciel mélancolique
Et bas, traversé de vents froids,
Voilà qu'en la crypte idyllique
S'entassent les feuilles des bois.

Il bruine, et sous les cassures
Des grands nuages amaigris
Le marbre, veiné de fissures,
A des pâleurs de vert-de-gris ;

Et les soirs, à l'heure où le dôme,
Orné d'attributs Pompadour,
Apparaît, comme un blanc fantôme
Sur ses colonnettes à jour !

De l'oseraie humide et brune
Glissant jusqu'au parvis muet,
Les bleus rayons du clair de lune
Seuls y dansent le menuet.

C'est, rongé de lierre et de ronces
Et d'eau dormante environné,
Là bas, dans l'île des quinconces,
Un petit temple abandonné.

JEAN LORRAIN.

Décembre 85.

VISIONS

A Ch. — H. de T.

« Over the Mountains
Of the Moon,
Down the Valley of the Shadow,
Ride, boldly ride, »
The shade replied, —
« If you seek for Eldorado! »
(E. A. Poe.)

I.

Bien longtemps, — trop longtemps, j'avais enduré le joug pesant et dur de ces gens-là, lorsque je me décidai à fuir leur maison. En un jour d'énergie, je transportai mon léger bagage dans une chambre louée très loin, aux confins des faubourgs. Je me rappelle encore l'impression désespérée du premier soir : N'ayant pu obtenir de lumière, monté sur une chaise, par la lucarne, je regardai le paysage environnant... Un site horrible, morose, sans grâce, empuanti par les exhalaisons des fabriques qui haussaient leurs murs d'un blanc sale, lamentablement sinistres, de tous côtés. Novembre finissait; les nuages couraient bas, uniformément livides, d'un gris poussiéreux et triste — et absorbaient les fumées jaunâtres

vômies, sans relâche, par les cheminées des manufactures.

Certes, je ne regrettai rien; une joie d'être seul — libre! — me possédait même, mais l'enfant, altéré d'amitié, de caresses et de douces paroles, qui existe en moi, pleura, sans écouter les sages avis de ma raison.

Une pluie fine tombait, maintenant, et l'indicible mélancolie de la banlieue s'accrût encore; tout s'embruma derrière le liquide rideau de l'averse... Le désir impérieux me saisit, de dévaler parmi ces rues et ces campagnes lugubres; il me semble que *là*, mieux que dans l'esseulement, je trouverais le décor convenable à ma rancœur...

Vaguement, d'un pas machinal et mou, je déambulai, m'inquiétant peu du retour; les derniers bâtiments disparurent. — la terre nue; avec de ci de là un bouquet d'arbustes desséchés et ruisselants, s'étendait — illimitée..

Sans chapeau, légèrement vêtu, laissant de mes souliers à chaque mare de boue, trébuchant, je cheminai... Combien de temps j'allai ainsi, point ne saurais-je le dire; je me souviens pourtant m'être assis sur une borne... puis, plus rien; la nuit vint, — mon esprit aussi s'enténébra alors, sans doute : l'obscurité m'a toujours épeuré!

Au matin, des rouliers me réveillèrent, étendu dans un champ fraichement labouré. J'avais froid. Mes réponses incohérentes leur firent supposer que j'étais ivre, car ils s'éloignèrent en riant.

Je me relevai lourdement et me remis en route. Quelles réflexions me suscita ma situation? Souvent je

me le suis demandé, depuis ; la mémoire de ce moment a disparu.

Ma mansarde rejointe — par où et comment ? — je me couchai, trop faible pour ôter mes habits qui m'enveloppaient ainsi qu'un suaire glacé. Alternativement, j'étouffais et je grelottais ; d'abord comme de fines piqûres d'aiguille me lancinèrent le corps ; — peu à peu elles pénétrèrent plus fort, — puis fort, fort... Enfin, ce furent des coups de poignard, un long et perfide poignard dentelé ; — la douleur n'interrompit plus, bientôt. Dans ma tête tournait le bruit cadencé d'un train en marche ; la sueur me découlait de toutes parts ; j'avais si froid... Je m'imaginais être emporté en un tourbillon insensé ; un galop sur un cheval furieux, à la crête d'un précipice, avec l'imminence de la chute broyante... Tout cessa d'un coup. Un sommeil haletant et fièvreux me terrassa...

Et depuis, je ne me suis point réveillé ; la conscience des choses et des gens m'a été retirée pendant ces heures... C'est, je crois, — oui, ce jour-là, même, que commença mon existence actuelle — bien difficile à définir. Cet unique vocable en pourrait donner une approximative idée : Somnanbule !

Je voyage dans un rêve ; les hommes m'apparaissent comme des objets inanimés et toujours un étonnement me prend, lorsque je les vois s'agiter ou parler. Une création à moi seul peuple mon esprit ; c'est avec elle que je vis, que je pleure et que je ris et hors de ce monde, tout m'est illusions et vaines chimères.

Aucune souffrance ne m'affecta ; indifférent, bien des mois je suis resté couché ; des femmes et des méde-

cins tournaient autour de mon lit, me soulevaient, me palpaient, me faisaient avaler des boissons amères, sans que je m'en préoccupasse : je me laissais manier comme la matière inerte... On me croit fou ! oh ! la réconfortante, la douce folie qui éloigne de moi mes bourreaux !

Je contemple les mouvants tableaux, séraphiques ou horribles qui surgissent à mes yeux et, qu'ils ne voient pas, EUX !

J'ai essayé de les traduire en mots, pour en garder le souvenir vivace, mais mes recurrences, cruellement infidèles, ne m'ont permis de recueillir que quelques unes de ces *Visions*.

II.

. . . . . .

. . Soudain, je fus élevé au sommet d'une haute montagne. A mes pieds, s'étendait un champ immense, ondulant, d'où montait une clameur confuse... A le considérer plus attentivement, je découvris que les blés de ce singulier champ étaient des hommes, — de contrées et de conditions différentes ; ils riaient et chantaient et pleuraient tous à la fois...

Cependant, un ouvrier pauvrement habillé, courbé et tordu, les fauchait sans relâche et méthodiquement : ils tombaient, par rangées, les uns sur les autres, et ceux-là mêmes pour lesquels le moment fatal imminait, semblaient ignorer l'approche du sinistre moissonneur. Ils ne le voyaient pas et la faux revenait déjà sur eux dans son mouvement fatidique, — qu'ils riaient encore !

L'astre rougeoyant s'effondra à l'Occident; les buées crépusculaires noyèrent dans l'ombre le contour de la planète. — Le laborieux paysan, se redressant un instant, s'essuya le front du revers de la main et jetant un regard vide et morne vers le Ciel, parut consulter un Dieu inconnu... Mais, aucune réponse ne fut donnée, sans doute, à sa question muette, car — reprenant son outil — il continua, impassible, sa tâche interrompue...

La silhouette de la MORT s'effaça, graduellement, dans la pénombre... Le bruissement de la foule, au milieu du calme nocturne, s'éleva, puis gronda formidablement... Un vent frais et humide rafraîchit mon angoisse; je perçus des chocs brisés, un remous gigantesque...

La lumière reparut, — une aurore terne, douloureuse... La plaine, à présent, était complètement submergée, mais, au lieu de descendre de l'horizon, les eaux giroyaient doucement et offraient une surface unie et lisse comme de la glace, avec des reflets d'acier. Un entonnoir se creusait, non loin de la côte. — Le mouvement s'accélérait peu à peu. — Après une contemplation prolongée, mon attention fut attirée par une infinité d'épaves et de débris flottants...Rempli d'une horreur paralysante, je vis, subitement, s'élever avec des gestes de marionnette, un gros cadavre gonflé, bouffi et verdâtre qui me cria : — « C'est moi qui suis l'Honneur ! » — La violence du courant l'entraîna et sa voix fut couverte par les cris du vent. — Et sans cesse, — sans cesse, comme une procession dégoûtante, des spectres défilèrent devant moi et sur un ton perçant

et railleur, ils me lançaient : — « C'est moi qui suis la Chasteté!... » — « C'est moi qui suis la Justice!... » — et la force croissante de la giration les emportait vers le gouffre...

Longtemps, je restai dans la tempête, dans l'orage, affrontant tout pour voir, pour voir encore! Enfin, une plus hideuse dépouille, couverte d'ulcères et suppurant des humeurs immondes, qui salissaient les flots autour d'elle, surgit du tombeau mouvant et agitant ses bras décharnés, clama dans un rire sarcastique et brisé : — « C'est moi... c'est moi qui suis l'Amour!... » — et elle disparut... A ce spectacle, je m'évanouis.

Bientôt, je repris mes sens, un frisson de froid pénétrant tout mon être... Et, regardant autour de moi, je vis avec stupeur que les eaux étaient montées; je gravis le rocher et m'installai au faîte, hâtivement, — mais, à mon inexprimable terreur, la sinistre marée me suivit jusqu'à ce dernier refuge... Le Ciel semblait s'abaisser et le cercle de l'horizon se retrécissait, visiblement... Une lamentation désespérée passa comme un souffle formidable; la masse liquide s'arrêta, puis reprit sa course éperdue... Alors, je me laissai glisser et la ronde m'enleva...

Et une voix surnaturelle prononça, solennellement : — « Néant! Néant! le vieux Dieu est vaincu!... »

Tout sombra dans le noir impénétrable et je me sentis emporté, toujours — toujours plus vite...

III

... J'entendis cette parole :

— « Il est perdu! » — et soulevant avec difficulté

mes paupières, je vis un homme grave, étranger, et une femme dont les traits me remémorèrent faiblement quelqu'un qu'en d'autres temps — bien des ans, certes — je devais avoir connu. Et cet homme reprit : — « C'est une question d'heures, il agonise ! »

Je criai : — « Oui, le vieux Dieu est mort !... »

A ces mots, la femme pleura et murmura sur un diapason bas et voilé : — « Oh ! la raison a déjà disparu... »

IV

. . . . . .

Du brouillard passa de nouveau et je me mis à penser à une eau-forte de Félicien Rops, que je n'ai jamais vue, mais qui me fut décrite par un de mes amis, — pendant ma vie terrestre, — et intitulée : *Le mauvais Semeur*.

Sur Paris endormi, la silhouette convulsée du diabolique Semeur se dresse ; — il plonge la main dans son van et d'un geste sardoniquement bénisseur éparpille les germes de l'ivraie, dans la cité géante...

A mes yeux, immédiatement, ce tableau s'évapora ; le jour se leva, la ville m'apparut... Et toute la verdure des boulevards, des squares, des bois et des parcs se composait de plantes suintantes, aux formes obscènes, à l'haleine fétide, exhalant une repoussante odeur de charogne. Elles naissaient, grandissaient, fructifiaient en quelques minutes...

Et, se promenant paisiblement, les Parisiens et les Parisiennes semblaient savourer un plaisir extrême à s'asseoir sous l'ombrage empoisonné de ces arbres et

même, ils en portaient des branches à leurs boutonnières et à leurs corsages. Les femmes, en passant, nonchalamment arrachaient les fruits pourris qui pendaient à portée de la main et y mordaient avec un goût évident...

La funeste végétation gagnait du terrain ; des bouches d'égoûts, d'entre les pavés, des fenêtres sortaient, se tordaient, rampaient des lianes épaisses et gluantes... Comme une marée vénéneuse, elles s'étendirent, montèrent aux étages, s'étalèrent sur les toits, ensevelissant les maisons, les monuments, les églises sous une couche de leurs sinistres fleurs... Une buée flottait au-dessus d'elles et les oiseaux qui volaient dans cette atmosphère, sentaient s'alourdir leurs ailes et tombaient bientôt, mourants...

Et portant mes regards au loin, je vis, accourant de tous les points cardinaux, d'innombrables foules, qui pélerinaient vers la Sodome maudite pour goûter, elles aussi, du FRUIT DE L'ARBRE DE LA SCIENCE...

Des bruits de fête, — une musique infernale et priapique, des cris, des spasmes ; un fracas d'orgie, où se mêlaient des plaintes, des râles, des sanglots et de féroces hurlements de joie, montait vers le ciel, ainsi qu'un encens ironique...

Le soir funeste était arrivé ; la masse confuse de la Capitale s'illumina ; la flore impure qui la couvrait, jetait de longues traînées phosphorescentes... De légères lueurs coururent de proche en proche, des flammes pétillèrent, grandirent et peu après, l'incendie se propageant, l'antique pécheresse Lutèce ne fut plus qu'un brasier énorme... Une colonne de tourbillon-

nantes fumées envahit l'horizon et me cacha tout spectacle...

. . . . . .

Je regardai, longuement, dans les ténèbres lourdes, cherchant à sonder leurs mystères, aspirant à la lumière qui existait *au-delà*, à la resplendissante, printanière et rejouissante lumière...

La brume s'éclaircit, cependant; la nuit s'appâlit; — un voile laiteux emprisonnait les choses... Comme un rideau de gaze, il s'enleva peu à peu et découvrit une vallée circulaire, cloturée étroitement par les montagnes. Le centre de ce cirque naturel était vide, mais les collines qui en formaient les gradins se couronnaient d'une multitude compacte et incessamment renouvelée; il y avait là des hommes des races les plus diverses; — des spectateurs nouveaux en remplaçaient continuellement d'autres qui, lassés, sans doute, partaient pour voir *autre chose*... Tous les regards convergeaient, obstinément, vers l'arène; de temps à autre une partie de ce peuple lançait un « *Ah* » collectif, paraissant annoncer le commencement de la fête. L'attention redoublait, alors — mais rien ne se montrait.

D'interminables heures, j'attendis vainement. Intrigué, enfin, je me penchai vers mon voisin, un vieillard, et lui demandai :

— Dites-moi donc quelle représentation va vous être donnée et pourquoi elle tarde tant?

Ebauchant un signe, comme pour m'ordonner de parler moins haut, il me répondit doucement :

— » Jeune homme, — la légende nous enseigne

qu'en ce lieu et à une époque indéterminée, doivent se passer de grandes — et saintes choses...

Et depuis des milliers d'années les générations se succèdent et attendent ce spectacle nonpareil. Les ancêtres, le moment venu, s'éloignent, heureux et sans impatience ni colère, car — ils ont la Foi et croient fermement que leurs enfants verront le mystère qu'il leur a été refusé de contempler...

Mais, ajouta-t-il tristement, — mais, ainsi que vous pouvez en juger, jusqu'ici — ils ont toujours été déçus !... »

Septembre 85.

ARNOLD GOFFIN.

CANTIQUE

A Hector Chainaye

J'ai fait de mon amour comme une solitude
où plus rien qui leur soit étranger, ne distrait
l'humble admiration et le culte secret
qui me sont devenus une douce habitude.

Cantique de prière et d'adoration, —
mon amour vous implore et vous chante un hommage
pour vos rares beautés, ô vous, de qui l'image
m'a laissé pour toujours cette âpre passion.

Car vous êtes vraiment la femme entre les femmes!
la lampe de mon cœur, ce ténébreux réduit;
Et les regards pensifs de vos yeux pleins de nuit,
m'évoquent les clartés et les ombres des âmes.

La courbe de vos chairs, vos gestes gracieux,
me disent la mesure élégiaque et grave
des rythmes oubliés, et la marche suave
des parfums, qui s'ent vont, en été, vers les cieux.

Votre voix, — où j'entends les musiques bénies
que ce monde nerveux peut encore écouter, —
m'ont laissé deviner ce que l'on doit goûter
en entendant au ciel les saintes harmonies.

Et puisque les parfums les plus fins, les plus chers,
que se brûle en un jour l'Afrique parfumée,
ne valent pas, pour moi, l'odeur que j'ai humée,
et que laissent dans l'air la rondeur de vos chairs ;

et puisque la splendeur très douce de l'étoile
et l'éclat bienfaisant des beaux soleils d'été
me sont moins précieux que la chère clarté
qu'épandent vos regards et qu'une larme voile,

Soyez l'odeur qui traînera
sur le chemin où passera
la douleur de mon existence,
et qui, m'embaumant pour toujours
d'inassouvissables amours,
me sauvera de l'inconstance !

Soyez le rythme que tout bas
mon cœur silencieux et las
entendra résonner sans trêve,
et qui, par son enchantement
le conduira très doucement
au pays adoré du rêve !

Soyez la musique pour moi,
éveillant un nouvel émoi
dans mon cœur calme et sans envie ;
soyez l'étoile de mes nuits,
et le soleil pour mes ennuis,
soyez ma lumière et ma vie !

ALBERT MENNEL.

L'ŒIL

Dans un rêve qui aurait dû me prendre la vie, je vis un œil, —

qui était l'Oeil.

Oeil — Fleur éclose du cerveau —
Fleur sans être fleur —
Fleur des fleurs — *fleuris dans la paix de ma chair.*

Oeil — Encensoir des regards parfumés —
Parfum sans être parfum —
Parfum des parfums — *subtilise mon atmosphère astrale.*

Oeil — Arc-en-ciel des couleurs —
Couleur sans être couleur —
Couleur des couleurs — *emparadise mes visions.*

Oeil — Diamant prismatique des passions —
Diamant sans être diamant —
Diamant des diamants — *irise-moi de tes feux sataniques.*

Oeil — Soleil des chairs —
Flamme sans être flamme —
Flamme des flammes — *embrase-moi.*

Oeil — Orgue mystique —
Musique sans être musique —
Musique des musiques — *magnifie la lutte éternelle.*

Oeil — Mariage de la chair et de l'esprit —
Chair spirituelle, Esprit charnel —
Chair et Esprit le plus charnels et spirituels — *bénis l'union de mon corps et de mon âme.*

Oeil — Bouche des fronts plus pure que la bouche — *baise-moi.*

— Duvet plus velouté que le duvet des joues — *endors-moi dans l'oubli des brutalités du monde.*

— Chevelure des regards plus vaporeuse que la chevelure — *enveloppe-moi de tes brumes rêveuses.*

— Enlacement plus irrésistible que l'enlacement des bras — *enlace-moi dans l'inconscience des douleurs.*

— Voix plus chantante que la voix — *étouffe de tes harmonies divines les bruits de la terre.*

— Oreille plus percevante que l'oreille — *écoute mes religieuses supplications au milieu des blasphèmes.*

— Sens triomphateur des autres sens — *asservis-moi.*

Oeil — Initiation des nouveaux-nés — *dis-moi leur étonnement douloureux.*

— Langage des amants — *dis-moi leur passion faite de l'ignorance d'eux-mêmes.*

— Adieu suprême des mourants — *dis-moi le bonheur d'arriver au port.*

— Initial et final de la vie — *dis-moi ton secret.*

— Créateur sans sexe — *dis-moi la sublimité des créations spirituelles.*

Oeil — Calice des pleurs — *reçois mes pleurs*

— Cassolette des joies — *brûle mes joies.*

— Clairière des sombres pensées — *éclaire la nuit de mon cerveau.*

— Cygne blanc du lac noir des spleens — *viens me consoler des longs ennuis mortels.*

— Goutte de rosée céleste — *apaise ma soif.*

Oeil — Clef des âmes — *donne-moi la force de les pénétrer.*

— Inquisiteur des pervers — *donne-moi le courage de les juger.*

— Bouclier des innocents — *donne moi l'héroïsme de les protéger.*

— Protestation des martyrs — *donne-moi la mission de les venger.*

— Joyau des vierges — *purifie-moi.*

— Joyau inviolé des prostituées — *rends-moi charitable.*

Oeil — Courage du lion — Hypocrisie du serpent — Traîtrise du tigre — Lâcheté du loup — Hystérie du bouc —

Oeil — Aigle, vampire et colombe —
— Espace, lumière, aile et vent —
— Organe le plus et le moins bestial —
— Organe le plus humain et le plus divin — *reflète toutes les bestialités de mon être, tous les sentiments de mon âme, et sois mon seul juge.*
Oeil — Organe céleste des évocations, des exorcismes, et des contemplations — *hypnotise-moi.*
— Temple des magies —
— Sanctuaire des rêves —
— Autel de la foi —
— Dôme des enthousiasmes —
— Epée des forts —
— Sceptre des lucides —
— Refuge des refuges —
— Abîmes des abîmes —
— Révélation des révélations —
— Énigme des énigmes —
— Triangle des secrets éternels —
— Agasa, fluide vital, souffle du Tout —
— Ahancara, lumière interne, don des Pitris —
Oeil — Oeil des yeux — *hypnotise-moi.*

hypnotise-moi.

HECTOR CHAINAYE.

LES CONCUBINS

Livre pétri, gorgé d'exubérances, aux pulpes crevantes sous la tumultueuse poussée des sèves, entre les feuillets duquel on hume, comme sous des aisselles, l'âcre parfum des sueurs et des fatigues ; juteux, charnu, soulevé de bouillons comme ces fumiers palpitants superbement à point dont les exhalaisons lourdes et rousses enivrent; voilà *les Concubins.*

A la lecture de ces puissantes nouvelles campagnardes, on ne peut se défendre d'une impression d'exagération, devant la boursouflure énorme sous laquelle les êtres et les choses, dans les situations tout ordinaires, acquièrent un gonflement épique. Mais, si nous tenons compte de la date du livre — Avril-Mai 1885 — alors que Lemonnier terminait *Happe-Chair ;* si nous voulons rappeler cet amour du grandiloque que l'écrivain s'avoue volontiers, nous pourrons conclure sans trop de témérité que l'auteur, en des heures de délassement, reportait sur ses voisins de village des prunelles encore

dilatées par des tableaux cyclopéens de *Happe-Chair ;* c'est à de pareilles distractions d'un labeur énorme que nous devons *les Concubins*, *la Glèbe*, et *les Pidoux et les Colasse*.

La première de ces nouvelles nous dépeint une insatiable taure, aux flancs fouaillés par la boulimie des assauts charnels. Après avoir aveuli son premier mâle, délabré par une copulation sans répit ni cesse, elle s'accouple à un robuste charpentier, qui satisfait infatigablement son avide désir de maternité. Et les concubins vivent ensemble, ayant relégué le mari, devenu idiot à la suite d'une chûte, dans un coin de fournil.

Suit la *Glèbe*, incontestablement la meilleure : un couple de brutes, s'échinant jusqu'à crevaison sur une terre farouchement hostile et brehaigne, s'y traînent en un végètement de travaux forcenés. Une saison, enfin, est favorable et le clos, dès lors, leur rend au centuple des moissons savoureuses. Après *le Pèlerinage*, que nous regrettons de trouver en ce recueil, vient *les Pidoux et les Colasse*, narration d'une de ces haines féroces de paysans, née d'une emprise de quelques pieds de champ, d'un arbre poussé sur une terre mitoyenne, d'une « servitude de passage » ou de la jouissance d'un puits.

Si nous nous reportons, à présent, aux *Contes* que l'auteur publiait jadis, nous demeurons surpris de la variété d'aspects sous lesquels il a su nous

présenter les coins de nature où l'attirent surtout ses dilections et son tempérament. Et nous nous rappelons ces paroles, que, sans crainte d'une défaillance de sa volonté ou de sa force, il nous disait un jour: « Le véritable artiste doit pouvoir pénétrer la nature dans toutes ses manifestations, et la traduire en des formes toujours changeantes, comme celles qu'elle revêt elle-même.

En ce temps, surtout, il ne peut s'enfermer en une forme unique ; l'effroyable nécessité de dépasser les devanciers par la subtilité, sinon par le génie, le condamne au labeur-protée de varier de forme, selon le mode d'expression, et d'atmosphère intellectuelle selon le genre d'observation. Imposer sa forme au sujet. dût celui-ci y craquer comme en un brodequin de torture, — telle était la loi des romantiques; mais nous devons être moins despotiques et plus respectueux : c'est le sujet même qui doit nous souffler et l'idée, et le mot pour la réaliser. »

Ainsi s'explique la diversité des sujets entrepris par l'écrivain : *Les Charniers*, *le Mâle* et *le Mort*, *Thérèse Monique*, *Contes flamands*, *l'Hystérique*, *Happe-Chair*, le volume de nouvelles spiritualistes qui paraîtra cette année chez Lemerre, et un roman bourgeois, une observation bruxelloise, « cruelle étude de femme » qu'il tient à présent sur le métier. Ainsi s'explique encore, pour *les Concubins*, la forme spéciale dans laquelle l'œuvre est grassement coulée.

La phrase large, développée, puissante d'allure et riche de mots peintres, couvre d'une pourpre les sujets traités. Et chaque fois, un final bref, coupé net, ajoute à la force d'évocation : tous les rustres dépeints au cours du livre, sont campés avec des hardiesses et des brutalités vivantes ; nous prisons surtout, dans *la Glèbe,* la figure du vieux Caco, une des plus vécues et des mieux réussies.

Le volume est édité par Monnier avec luxe et goût et les illustrations de F. Fau, à part la page de *la Glèbe*, ne déparent pas, chose plus rare qu'on ne pense, l'œuvre de Camille Lemonnier.

Celui-ci termine en ce moment *la Belgique* et, outre le volume pour Lemerre, qui contiendra *Morteroche*, a écrit, en décembre, un livre de contes gais pour les enfants. *Happe-Chair*, dont l'écrivain corrige les dernières feuilles, doit paraître incessamment.

EVREHAILLES

L'ESSOR.

CHRONIQUE ARTISTIQUE.

On n'a pas cassé de carreaux à la dixième de l'Essor; l'ensemble du salon est médiocre.

Quelques fervents seulement s'imposent à notre indulgence, et parmi eux, le plus symphatique est le religieux De Groux. *Le pélérinage de Saint-Colomban* chante, dans sa décoloration de fresque, des choses bien artistiques. Tout n'est pas parfait dans cette petite esquisse, mais il y a là une aspiration vers un idéal clairement entrevu. Qu'importe la nature des préoccupations en art, fausses ou vraies? quand on en a réellement, on devient Puvis de Chavannes ou Manet. Plus l'obsession est grande, d'autant meilleure sera la toile. Manet, qui ne se contentait plus de la notation exacte des tons, rêvait au mouvement en peinture. L'extravagant a régéneré l'art de son pays!

De Groux semble, à son insu, s'inspirer de certains primitifs italiens. Ces grands volontaires sont d'un bel exemple; espérons que le jeune peintre ne faillira pas aux engagements qu'il prend en entrant dans cette voie: on annonce que De Groux dessine un grand carton

représentant une procession à Machelen; ce travail affirmera peut-être complètement sa personnalité.

Georges Lemmen, après avoir beaucoup intrigué par le plus ou moins d'imitation qu'il apportait dans ses petits portraits, tranche aujourd'hui avec son passé artistique. Ses études de « lumière » brutales et outrées intéressent comme tous les premiers pas. Léon Frédéric ne nous dit pas grand chose, malgré la dimension et la quantité de ses œuvres; il lui manque « l'objectif » auquel nous faisions allusion plus haut. Tout lui paraît indifférent ou de même importance; son exécution s'en ressent aussi, et elle nous laisse froid.

Le dessinateur Amédée Lynen est un illustrateur qui connaît son affaire, chose très rare en notre pays de coloristes ; mais nous croyons qu'indépendamment de ses qualités pratiques, il pourrait être plus réellement artiste. Un sculpteur français, en nous parlant un jour d'un talent analogue disait : « C'est bien, mais il manque dans cela « du Dieu. »

L'envoi de M. Demol retient d'avantage, parce qu'il y a là un travail intérieur, un malaise même, si l'on veut, qui prouve des intentions. La charpente de toutes ses études est voulue, et malgré son côté désagréable, leur couleur semble vraie.

L'artiste impose déjà sa fiction.

Marcette, Omer Dierickx, Lacroix et Delsaux, dont les tableaux et dessins ont moindre importance artistique, méritent cependant pour des qualités diverses une mention spéciale. Parmi les recrues assez nombreuses cette année, nous signalons M. Wolles qui peint déjà la nature en délicat épris de son métier. Ses

automnes sont très-fins et plus d'un artiste « sérieux » voudrait trouver aussi facilement des harmonies de couleur aussi saines, malgré leur fluidité.

La neige de Mme Lacroix donne également de bonnes promesses.

La sculpture, représentée par MM. Dillens, Braeke et Gaspar compte peu de morceaux à l'Essor. La figure funéraire de Julien Dillens, d'un jet remarquable, réclame son exécution en marbre pour expliquer le lymphatisme de ses surfaces actuelles. Les superbes esquisses pour la *Maison du Roi* ont étonné les personnes qui ne savaient pas encore Dillens un grand décorateur par tempérament.

Le buste de Braeke est assez insignifiant; celui de Gaspar a plus de caractère, mais il devrait être beaucoup plus travaillé.

JACQUES CHAMPAL.

LUTÈCE

CHRONIQUE PARISIENNE

Chaque été, quelque chroniqueur se hasarde à découvrir qu'il n'y a pas seulement des *arrivés* dans la *littérature*, et laisse tomber de sa plume le nom d'un inconnu. Aux dernières chaleurs, a transpiré la nouvelle qu'il existait une école de « décadents. » Et tout le monde de s'écrier : « Qu'est-ce que les décadents? Où ça se vend-il? » Il parait même qu'un soir de gaité, le duc de Morny demandait, chez Bignon, qu'on lui servît un décadent au cresson. La foule délirait; les reporters, dans leurs pérégrinations à travers les brasseries de Montmartre et du Quartier Latin, découvrirent deux ou trois poètes flegmatiques, qui se laissèrent affubler du nom de décadents. On prépara des décadents à toutes les sauces, et les journaux se prirent à dauber sur le compte de *Lutèce, organe de la jeune littérature.*

Or ni M. Bourde, ni M. Champsaur ne pouvaient parler des jeunes en connaissance de cause. La « nouvelle littérature » semble être aussi peu familière à M. Bourde qu'a M. Edmond Lepelletier, qui nous accuse de faire des vers faux! Quand à M. Félicien Champsaur, il est plus particulièrement incompétent.

Vers ou prose, il n'a guère « *fait* » que les vers ou la prose des autres; il n'a pas oublié que notre ami R. Darzens, dans un article de la Jeune-France *Un valet de lettres*, le qualifia de ramasseur de bouts de cigares; cependant l'insulteur à gages du supplément du *Figaro*, émergeant de la boue dans laquelle il est enlizé, vida son hebdomadaire potée d'ordures sur les « Décadenticulets »; ramassant les plus ineptes racontars sur leur vie privée, il vint reprocher à l'un sa difformité physique, à l'autre ses amitiés, à d'autres leurs amours.

Seul, Robert Caze eut le courage de défendre les jeunes, d'affirmer qu'ils étaient de fort honnêtes gens, bien élevés pour la plupart et très innocents des vices qu'on leur reprochait. L'auteur de l'*Elève Gendrevin* et de *Grand'Mère* fut audacieux jusqu'à reconnaître du talent à quelques-uns et à imprimer leurs vers dans le *Voltaire*.

Ces messieurs de la rive droite durent être quelque peu embarrassés pour édifier les deux colonnes et quelques lignes dont se compose « l'article. » Ils ignoraient nombre de « plaquettes de vers » parues ça et là; et ne fréquentaient pas certainement chez Trézenik et Rall. Car, *Lutèce* est peu aimé, et cela se conçoit. *Lutèce* est un périodique coup de pied au cul des chroniqueurs ignares, des reporters imbéciles. On n'y respecte pas les maitres; et lorsque *Zola* et *Cladel* publient l'*Œuvre* et *Mi Diable* avec l'admirative approbation de la presse, *Lutèce* pousse le cri d'alarme: « *Zola se meurt, Cladel est mort.* » Non-seulement les étrangers, mais les amis de Lutèce sont houspillés, et

de quelle sorte! Il faut lire les *Têtes de Pipes* et le *Venin* de *Mostrailles* (Léo Trézenik et Georges Rall). Les Têtes de Pipes forment 21 médaillons, peu flattés, de *Lutétiens*, à qui, du moins, l'on ne pourra pas reprocher d'avoir été une association d'admiration mutuelle. Dans le *Venin* sont consignées toutes les *gaffes* de grands « confrères »; ce sera un curieux document de la décadence du journalisme en 1885, et le nom de *décadent* convenait là, plus qu'appliqué aux chercheurs d'une formule d'art nouvelle. Léo Trézenik et Georges Rall ont inventé de se blaguer eux mêmes, et Léo Trézenik fait paraître les *Proses décadentes*. Voila quatre ans que dure la lutte, incessante, acharnée. Lutèce publie successivement les vers de Jean Rameau, G. d'Esparbès, Edmond Haraucourt, Fernand Icres, Henri Beauclair (Adoré Floupette) Emile Goudeau, Georges Sorin, Vignier, L. Tailhade, Jean Moréas, Robert Caze, Paul Verlaine, enfin, qui est peut-être le plus curieux poète de ce temps. Et les chroniques alternées de Trézenik et de Rall, si finement verveuses et gouailleuses, les plus amusantes parodies, succèdent aux pièces sérieuses. Après les *Parfums* de R. Caze, à 100 francs l'exemplaire, les *Fromages* de Léo Trézenik. Le lecteur déconcerté se perd à travers la fantaisie de ce journal d'une mise en page changeante, dont les plus assidus collaborateurs disparaissent tout-à-coup dans les tourmentes de la vie; et *Lutèce* où, simultanément ne collaborent guère que cinq ou six « jeunes » semble être rédigé par cinquante individus, tant il y a de talent, d'esprit, de fumisterie, de mauvaise foi amusante dans ses quatre pages!

Jamais journal n'a soulevé de pareilles tempêtes, n'a amassé tant de colères contre lui. Cependant ses pires ennemis sont ses plus fidèles lecteurs.

Les collaborateurs vont cueillir la « feuille » au sortir des presses, le vendredi soir. On rencontre à l'imprimerie Verlaine, Moréas, Caze, de Régnier, Grenet Dancourt, G. Lorin, J. Vidal, P. Adam, R. Darzens, E. Mikaël, Reynaud, Griffin, Norès, Cohl, Henri Mangis, le critique théâtral... et les heures passent à médire des absents, — tout le monde debout, nul ne remarquant qu'il n'y a que deux chaises dans la salle de rédaction. Imprimerie, direction, rédaction, c'est tout un. Léo Trézenik et Georges Rall sont imprimeurs, là-bas, près de la Halle aux Vins ; et c'est avec la blouse de typos qu'ils reçurent un jour Jean Lorrain, luisant, pourri de chic, et s'obstinant à demander : — le directeur ? Grâce à cette imprimerie, ils se sont assuré une suprême indépendance : les directeurs de *Lutèce* sont maîtres chez eux ; ils rédigent, ils impriment comme tel est leur bon plaisir ; souvent excessifs, souvent injustes, mais par amour de l'art. A présent, malgré les rancunes et les jalousies, les grands journaux se résignent à parler de *Lutèce*, et voilà que, n'ayant rien demandé et ne devant rien à personne, par eux-mêmes, les lutétiens forcent la réclame et les éditeurs. Il faudra compter avec eux.

D'autre part, les lutétiens se rencontrent le samedi au café de l'*École de Médecine*, facilement reconnaissables à ce signe, qu'ils ne jouent pas — et qu'ils se sont sévèrement interdit d'introduire des femmes dans le groupe. Ce n'est pas la bruyante bohême romantique :

les plus jeunes même tiennent à se faire couper les cheveux ; seuls, d'Esparbès et Darzens dont les crinières nous signalaient aux bourgeois, sont punis par où ils ont péché : soldats d'une république barbare, ils ont à présent la tête rasée !

C'est là, que se préparent les abominables *fumisteries,* qui ont fait traiter *Lutèce* de « journal cynique » ; c'est là qu'un soir, après des pourparlers nombreux, Mariottes d'Autun, un poète de la« Fosse-aux-Ours » vint déclamer quelques centaines d'alexandrins inouïs, sans qu'un seul lutétien trahît son envie de rire, devant cette réjouissante exhibition. La « fumisterie » a été poussée au point de fonder un dîner des « têtes de pipes », c'est-à-dire de tous les éreintés de *Lutèce.* Une partie seulement, mais la meilleure, a répondu à l'invitation; c'est le dîner le plus réussi que je sache, et l'on y mange de bon appétit ; chaque dîneur, outre sa mâchoire, a bien quelques dents contre ses voisins.

Le temps et la place me manquaient également pour parler de *Lutèce* comme il fallait. Mais ces simples notes ont le mérite d'être vraies, et cela n'est peut-être pas à dédaigner, après les dix articles de la grande presse, actes d'accusations ignobles suivis de jugements par trop téméraires.

JEAN AJALBERT.

MUSIQUE

LES TEMPLIERS.

Première représentation; musique de *H. Litolff*. Théâtre de la Monnaie; 25 janvier 1886.

Après toute cette série de lamentables reprises dont l'interprétation seule pouvait offrir quelque intérêt, on nous devait bien une vraie première, une œuvre vierge, qui sût ranimer les polémiques salutaires étouffées sous les cendres des dernières exhumations. Les *Templiers* ont, enfin, remplacé sur l'affiche *Lucie de Lamermoor* et les opéras verdâtres, et le public bruxellois a pu juger cette primeur si longtemps attendue. Disons tout d'abord que la reconnaissance de ce bon public, ravi d'entendre une œuvre nouvelle, s'est manifestée, au cours de la première soirée, par des ovations enthousiastes; le succès des *Templiers* a été complet.

Ce jugement sera-t-il confirmé par la critique rebelle à l'engouement et soucieuse des seuls progrès de l'art? Nous ne le croyons pas. Les *Templiers* sont l'œuvre d'un musicien de très grand talent, resté le partisan de cette doctrine réactionnaire dont Meyerbeer est le

champion le plus fameux. Nous dirons qu'ils sont moins une nouveauté qu'une résurrection, sans qu'il faille pour cela crier au décalque ou au plagiat. H. Litolff n'a pas la puissance de Meyerbeer : il possède en revanche plus de grâce et de poésie sincère ; mais il est manifestement de la même école. Toute la partie solide des *Templiers* est bâtie des mêmes matériaux que les partitions meyerbeeristes et avec une identique structure. C'est, dans le récitatif comme dans le dialogue, la même phrase si banale et si connue qu'on la fredonne d'avance en lisant le livret ; c'est surtout la même recherche des effets, qui nous vaut, pour une ou deux pages vraiment larges et inspirées, les boursouflures, les invraisenblances, tout le charlatanisme des opéras vieux-jeu. Seules, les parties épisodiques et certaines phrases des romances d'amour sont conçues dans un style plus frais et plus poétique ; c'est ce qu'il y a de meilleur dans cette partition si touffue.

Et maintenant que nous avons critiqué l'œuvre, nous pouvons sans nous contredire saluer l'honnêteté du vieux compositeur qui, fidèle à des préjugés — les convictions de toute sa vie — est venu loyalement soumettre son œuvre à la critique contemporaine, sans rien retrancher de ses idées et surtout sans rien emprunter aux procédés d'une école rivale. Et l'on a vu les admirateurs les plus fervents de Richard Wagner applaudir avec les autres en cette belle soirée qui a vengé un homme de talent, une saine conscience d'artiste, des indifférences et des injustices anciennes. Ce qui n'empêchera pas, du reste, qu'on ne flétrisse comme devant l'intolérance des wagnériens farouches, lorsqu'interrogés sur la valeur

des *Templiers* ils combattront des procédés qui sont la négation de toutes leurs préférences et de leur foi.

On a trop unanimement déploré dans l'œuvre des librettistes, les erreurs historiques et les naïvetés poétiques qui l'émaillent, pour que nous nous y arrêtions. Reconnaissons cependant que la donnée générale des *Templiers* est intéressante et digne de séduire un compositeur.

L'interprétation masculine des *Templiers* est tout à fait supérieure : MM. Engel, Bérardi, Dubulle, Renaud ont chanté et joué leurs rôles comme les plus confiants pouvaient l'espérer, et n'ont pas peu contribué au succès de la pièce : par contre, Mme Montalba n'est pas bonne dans le rôle d'Isabelle. Il nous coûte de renier nos premières illusions, mais, nous l'avouons, nous ne pouvons nous faire à cette voix fatigante, toujours inquiète et jamais reposée, qui tient l'auditeur dans une énervante anxiété.

Le ballet est fort joliment réglé; les chœurs marchent bien, l'orchestre est parfait comme toujours et la mise en scène est étonnante de richesse et de goût.

MARIUS REMY.

MORS ET VITA.

Encore un chant du cygne : celui de Charles Gounod.

Le compositeur, tombé dans un mysticisme exagéré, n'y a pas trouvé l'inspiration qu'il espérait pour écrire une œuvre religieuse d'aussi longue haleine que *Mors et Vita*.

Rédemption, donnée précédemment, était beaucoup

plus remarquable, car l'auteur pouvait y trouver des scènes convenables à son tempérament essentiellement vivant. Aussi longtemps que Gounod s'est borné à chanter l'amour et la vie, il a produit des œuvres de réel mérite, et dont quelques unes resteront. N'ayant pas la puissance de conception qu'exige l'art religieux, il la remplace par le bruit et par des enharmonies bizarres qui sont désagréables bien plus qu'empoignantes. Gounod n'est puissant que lorsqu'il confine son inspiration dans l'harmonie pure et l'accord parfait. *Mors et Vita* contient des passages de haut intérêt, mais ceux dont j'indique plus haut le caractère, produisent certainement le plus d'impression. Les pages qui disent la mort et le néant sont ternes, on y sent l'effort, le traînement que s'impose le musicien pour ne pas entonner tout à l'instant le Hosannah de délivrance. En somme, si la grande trilogie sacrée de Gounod est appelée à figurer honorablement parmi ses œuvres, les plus estimées de celles-ci seront toujours, malgré les regrets exprimés par l'auteur à leur sujet — Faust et Mireille — et quelques autres opéras peut-être. « Ceci est mon dernier péché, disait Gounod à la répétition générale, en s'adressant aux exécutants; tâchez de me le faire pardonner. » La société de Musique, qui a interprété l'œuvre de façon parfaite, a exaucé cette prière. Mais si le succès de *Mors et Vita* a prouvé à l'auteur qu'il était pardonné, puisse son intelligence artistique lui faire comprendre tout le danger d'une récidive.

M. H.

Les journaux nous apprennent que le compositeur Erasme Raway vient d'achever une grande symphonie. Nous nous rappelons le succès tout artistique remporté par sa dernière œuvre: *les Adieux*, il y a deux ans. M. Raway est, sans contredit, un musicien de la plus haute valeur, et des premiers du pays. Aussi, espérons-nous, avec tous les partisans de la jeune école, entendre cet hiver à Bruxelles la symphonie annoncée.

CONCERTS RUSSES

Le 8 janvier, la Société d'Emulation de Liége donnait une audition de musique russe; — le dimanche suivant, le Concert Populaire de Bruxelles était presque exclusivement consacré à l'audition d'œuvres russes, — et quelques jours après, au théâtre royal de Liége, avait lieu la 1re représentation du « *Prisonnier du Caucase* » opéra de César Cui : ces trois solennités musicales en l'honneur de la nouvelle Ecole Russe, avaient attiré grand monde, les critiques des principaux journaux, les artistes, les littérateurs, les gens de goût. Les compositeurs Borodine et Cui, héros de ces fêtes artistiques, y assistaient, auprès de la Comtesse de Mercy-Argenteau, leur initiatrice. L'interprétation de l'orchestre de Bruxelles, sous la magistrale direction de M. J. Dupont, a été merveilleuse, et les acteurs du théâtre de Liége n'ont pas été inférieurs à leur tâche. L'an dernier, les premiers concerts russes furent organisés à Liége sous la vaillante direction de M. Jadoul, concerts très intéressants, et dont les programmes étaient certes des mieux composés.

Le plus original, le plus puissant des trois musiciens est bien *Borodine*. Incontestablement, il nous a semblé le plus inattendu ou le moins « déjà vu », le plus national. Son inspiration est profonde, et dans toutes ses productions, il y a de la fluidité, de l'espace, un magnétisme tout moderne, une poésie étrange.

Rimski-Korsakoff a moindre valeur. Sa qualité dominante est le pittoresque de l'orchestration, le dessin de la composition. Mais la pensée interne n'anime pas toujours l'œuvre, comme chez Borodine. Les développements du sujet ne paraissent pas logiques, suivent la fantaisie des trouvailles. Son art vit d'une vie toute extérieure, curieuse, intéressante, qui flatte par ses richesses, mais n'émeut guère.

Cui est le moins remarquable des trois. — Ses compositions sont belles, adroites, ingénieuses si l'on veut, mais peu originales. La musique de cet auteur est cosmopolite, non russe. Les « Suites-Miniatures » exécutées à Bruxelles, nous ont confirmé dans notre opinion sur cet art presque superficiel. Et *Le Prisonnier du Caucase* nous a paru un opéra long sans raison d'être long, lourd et sans souffle. C'est dit on, le moins fort des opéras de Cui. Le directeur du théâtre de Liége l'aurait fait exécuter de préférence aux autres, pour ménager une transition aux auditeurs; en voulant être habile, on a été peu politique. Il fallait au contraire étonner, brusquer par l'œuvre la plus originale; l'auteur d'abord n'aurait pas été sacrifié, et les auditeurs, sans nul doute, auraient été plus satisfaits.

H. Ch.

LIVRES NOUVEAUX

LYSIANE DE LYSIAS, par MAX WALLER. Chez Callewaert, Bruxelles. Un beau volume sur vélin, broché en parchemin.

Des deux nouvelles qui composent ce livre, nous préférons de beaucoup *Greta Friedmann*, non pas que les types en soient bien neufs : Une Gretchen, un Faust — moderne, qui fréquente *la Royale* et *l'Eden* — et un vieux savant allemand; mais à cause de sa fraîcheur et de sa vivacité. *Greta* possède de réelles qualités de douceur et d'émotion, un charme non sans mélancolie, et une véritable richesse descriptive; le dialogue y est alerte et pimpant, et, n'en déplaise à l'auteur, nous prisons plus haut le style de Greta que celui de *Lysiane de Lysias*.

Cette dernière œuvre a été, visiblement, écrite sous l'impression encore subsistante de la lecture du *Vice Suprême;* l'auteur est hanté par la vision de Léonora d'Este, tandis qu'il peint sa Lysiane. Comme en un cauchemar, nous apparaît cette hautaine et inquiétante comtesse, videuse de corps et de cœurs. Nous croyons ce roman élaboré en une période de transition; ainsi d'ailleurs nous le présente M. Max Waller en sa préface.

Nous parlions tantôt du style de Lysiane; ceci nous

remet en mémoire une fort plaisante épître, que M. Waller écrivit à *l'Estacade*, l'été dernier; il y avouait rieusement, qu'à propos de *La Vie Bête*, l'éditeur Brancart s'était fourré le... nom dans l'œil.

« Je relus ma première phrase : « Ce jour-là il avait fait » brûlant; un soleil torride avait grillé l'herbe et des » trombes de poussière avaient..... » trois *avait* en deux » lignes; un style d'auvergnat; je trouvais ça très bien. »

Nous allons peut être stupéfier puissamment M. Waller, mais qu'il nous permette de le lui dire: « il continue à trouver ça très bien. » Nous citons :

» Et maintenant *que* le terme *était* venu *que* Lysiane, avec » la surprenante clairvoyance de la femme *avait* clos sa » robe comme on ferme une prison, avant la *venue* du » Dégoût suprême, il *venait*... » (Page 6.)

Encore, page 12 :

« Le cercle se composait de tous gens du high-life » bruxellois, panaché de rastaquouères, les uns affinés » superficiellement par la *vie de salon dans les ambassades*..... » Cuaras *était* arrivé à Bruxelles, fourni d'argent, QU'un » ami malin l'aidait à dépenser. Clergery *était* au demeurant, » le *seul* être officiellement taré du groupe, où il n'*était* » qu'à force de courbettes et de petits services QUI » L'AVAIENT rendu indispensable..... de Leuze, un comte » romain, et le duc Grégory de Perriane, *étaient* les *seuls* » Belges du cercle, QUI ne comptait d'assidus QUE les » sept jeunes gens QUE nous trouvons réunis. D'Astor » *avait* émigré après la Commune et Pablo de Drasz » attendait, pour retourner en Roumanie, d'*avoir* son grade » d'officier...

Encore, page 24 :

« On nous met dans la main et dans la tête des *chosettes*

» intitulées A REBOURS ou *autre chose,* vite! vous criez : » Nous décadons..... mais je ne décade pas, moi... je fais » bras de fer pour *l'un* et mon devoir pour *l'autre...* Quand » vous venez me parler d'un *tas* d'inventions byzantines ou » *autres,* j'ai envie de vous dire : allez vous laver ! Cela » n'empêchera pas un *tas* de bonshommes comme moi d'en » faire d'*autres...* »

Notre bonne foi nous interdit d'employer, en parlant de ces citations, le cliché de rigueur : « pris au hasard », mais il n'en reste pas moins vrai que la discipline de l'écrivain est relâchée dans *Lysiane,* et nous pourrions signaler plus d'un passage encore, valant ceux donnés plus haut.

Certes, nous mériterions d'être appelé pédant ergoteur, en relevant pareilles tares dans une œuvre de longue haleine ; mais tel n'est pas le cas, et nos remarques sont d'autant plus justifiées, que jamais, jusqu'ici, M. Waller n'avait prêté le flanc à ce genre de critique.

L'aristocratisme du roman nous paraît parfois douteux: que dire, par exemple, de ce dialogue entre le duc et la duchesse de Perriane :

— Je vous écoute, madame, prononça-t-il.

— Voici, mon cher maître.,. VOUS ÊTES LIBRE DE CHERCHER DEHORS CE QUE VOUS NE TROUVEZ PLUS DEDANS ;... vous êtes donc bien libre et Dieu me garde d'invoquer un titre d'épouse, qui n'est ratifié par aucune loi sérieuse, pour vous rendre la vie désagréable par *des récriminations dignes des gens de peu...*

Est-ce ainsi que M. Waller nous revèlera la race, nous fera découvrir « la grâce moderne mêlée à la beauté simple des vieilles souches nobles? »

D'un autre côté, nous trouvons une rare élégance et une richesse du meilleur goût, dans le détail des accessoires du roman; sur lequel la plus juste appréciation a été portée par M. Waller lui-même, en sa préface à Joséphin Péladan, où il avoue :

« *Lysiane de Lysias* a été écrite dans cette période critique » du style où, partant de la note sincère, mais telle qu'elle » et maladroite, l'écrivain fait un effort pour raffiner son art » et le mener, peu à peu, vers la forme définitive de l'œuvre.

« Cette œuvre n'est ni celle-ci, ni la précédente, et je sens » très bien combien il y a dans tout ce volume ce que nous » nommons des trous. »

Il n'y a rien à ajouter ni retrancher à cela.

Le charmant, très fin et très fantasque diseur de Contes y annonce l'intention de remplacer son pourpoint chatoyant par une cuirasse lourde. Ira-t-elle aussi bien à sa taille?

Nous le souhaitons de tout cœur, car curieux et rare serait le livre vif, pétulant, paradoxal, capricieux et triste tout à la fois, que nous donnerait M. Waller, affranchissant sa personnalité, et dégagé comme il l'est de toute entrave d'écoles.

EVR.

Pour paraître prochainement, du même auteur : *La flûte à Siebel* et *Nouvelles comme ça*.

L'IMITATION DE NOTRE-DAME LA LUNE selon JULES LAFORGUE. Léon Vanier, éd.

Combien de discrets, las des pompes du soleil et lui reprochant — bien injustement, car le sait-il? — le tumulte courtisan et affairé des capitales, ont, en leur intimité,

construit des sentiments les plus sidéraux et les plus admiratifs, extasiés et blancs, une chapelle à la Lune où ils mirent leurs prose, vers, peinture, en ex-voto.

Du temps préhistorique, ou très empiriquement, une traînée de blanc frisée à ses limites, on parcourait le corps d'Endymion, des poètes ont dit ses charmes. Evoquons le plus musical des poèmes en prose de Baudelaire et ces pages de Salammbô.

M. Jules Laforgue vient d'apporter sa contribution à ce culte nocturne. Ce n'est ni Sélèné, ni Tanit, ni Celle qui dit : « Tu subiras éternellement l'influence de mon baiser. Tu seras belle à ma manière », mais une Lune jolie et qui le sait, aux contingences philosophiques. Elle s'avance dans une nuit pleine de silencieuse infinité claire; pas le moindre écho des gens de la terre. C'est la

« Dame très lasse
» De nos terrasses. »

On éprouve une déception de n'y pouvoir aller; au moins si on la connaissait mieux, documentairement! et M. Laforgue nous dit son climat, sa faune, sa flore. C'est dans un permanent automne, de la nacre, ivoire, porcelaine, mercure en geysers, craie, et des nécropoles, des cratères éteints, des cataractes l'air en zinc et des dolmens par caravanes, des cygnes, des paons blancs, des sphinx, des rennes aux andouillers de cristal, des ours blancs

« graves comme des Mages, vont déambulant
« les bras en croix vers les miels du divin silence »

et des fleurs fixes, mandragores à visage, des palmiers de corail ivoirin, des lys marmoréens, etc...

Et cette Lune a sur terre ses succédanés, elle en a entre lune et terre, des Pierrots sceptiques, corrects, frugaux, doux et dandys; ils disent des choses mi-tristes, mi-creuses, sont toujours spirituels et particuliers; nous renvoyons les curieux du vers et les épris de la Lune à la plaquette finement ouvrée; ils y trouveront les litanies aux Premiers Quartiers, les linges, les stérilités

« des félines Ophélies
« Orphelines en folies. »

Nul doute que ces vers délicats n'eussent touché le très pur poète et roi des Noctambules, Gérard de Nerval.

S. S.

LES FLAMBAISONS, par Lucien Dhuguet. — Paris, Giraud, éd.

Et d'abord, pourquoi cela s'appelle-t-il *les Flambaisons*? Est-ce pour qu'on jette le livre au feu après — ou avant — l'avoir lu? L'auteur, malheureusement, n'a pas consacré le moindre bout de préface à expliquer son titre.

Toujours est-il que *les Flambaisons*, puisque flambaisons il y a, sont une série de petites poésies très insignifiantes, sans la moindre inspiration, le plus petit souffle; c'est laborieusement fabriqué, à grand renfort de chevilles, et les sacrifices forcés faits à la rime amènent des choses étonnantes, souvent incompréhensibles.

Livre très nul, en somme, mais amusant pour ceux qui aiment à rire. Je cite :

« A la vieille horloge du temps,
» *L'airain*, d'une voix *argentine*,
» Sonnera vos dix-huit printemps.

Voici le temps, possesseur d'une vieille horloge dont l'airain sonne les printemps des demoiselles, d'une voix argentine! Un amateur de curiosités, le Temps!

N'allez pas croire que l'auteur s'imagine écrire des choses transcendantes; il confesse avec une modestie merveilleuse qu'il n'atteint pas le talent de Dorat :

« Encor si j'avais la plume
» Leste et fine de Dorat?
» Je songe *avec amertume*
» *Que son goût me manquera.*

Ce pauvre monsieur Dhuguet! Qu'il jette loin de lui ce calice d'amertume. Dorat, malgré tout son goût, n'aurait jamais trouvé ceci :

« Mais ce que je ne puis rendre,
» C'est la voix au timbre d'or,
» Le regard malin et tendre,
» VRAI SOLEIL DE MESSIDOR.

!!!!

Et puis, il a des titres exquis, M. Dhuguet; deux surtout exhalent une saveur..... : *Feuillets intimes Buen-retiro.*

Enfoncé, Dorat!

B. O. V.

ORAISON FUNÈBRE *du docteur Adrien Péladan fils, par* JOSÉPHIN PÉLADAN.

Poète, orientaliste, archéologue, médecin et MAGE, — ne prédit-il pas la guerre et la Commune, et en 1879, au témoignage irrécusable de son frère, n'augura-t-il

point les circonstances de sa propre mort? — cet omniscient, enfin, qui fût Adrien Péladan, succombait récemment « *empoisonné par un médicament étranger* », avant la réalisation de l'œuvre grandiose dès longtemps projetée : sa *Philosophie des Sciences*.

Après avoir, homme, combattu la maladie qui le terrassait; catholique, les pharisiens de son parti; savant, la science athée et matérialiste, il se retira de la vie militante.

Un épisode est à retenir dans cet apostolat douloureux; un enseignement est à retirer de cette monstrueuse ignominie dont se rendirent coupables les étudiants sectaires et intolérants de Montpellier. Ecoutez :

« Insoucieux de la rancune athée, Adrien Péladan vint à » Montpellier passer les derniers examens et la thèse. » On l'avait d'abord refusé à une autre faculté pour une » composition écrite sur la graine et quand il alla demander » la raison du refus à son examinateur, il reçut cette réponse » mémorable : « C'était trop fort pour un élève, j'ai cru que » vous aviez copié! » Aux épreuves orales de Montpellier, de » semblables défaites ne valaient plus; ce savant catholique » allait prendre le bonnet, malgré sa foi; mais les étudiants » sans Dieu se coalisèrent en un dessin si noir que je ne » saurais indiquer le semblable dans l'histoire; et quand » Adrien Péladan fils parut dans la salle d'examen, une » clameur s'éleva qui ne cessa plus; ils étaient quatre cents » hurleurs; les professeurs déjà arrivés s'épeurèrent et » fuirent, les autres épouvantés ne se montrèrent pas, et du » doyen au dernier des étudiants il n'y eût à cette heure là que » des lâches dans cette célèbre faculté; que l'opprobre de » cette barbarie reste à jamais sur Montpellier! L'infortuné » médecin catholique eût une décomposition du sang et » manqua de périr. »

A la suite de ce guet-apens infâme, Adrien Péladan renonça... « *Et verbum caro factum est*, et cette intelligence s'est faite charité. » Médecin des pauvres, il donnait la plupart du temps la consultation, le remède et une aumône »; les Nîmois, ses concitoyens, reconnaissants, l'appelèrent *sorcier !*

Sur cette tombe, prématurément creusée, Joséphin Péladan a prononcé une oraison funèbre qui dépasse en grandeur celles de Bossuet lui-même. L'évêque de Meaux célébrait la vie de princes qu'il n'aimait peut-être guère; l'auteur du *Vice Suprême* pleure la mort d'un frère.

Il le grandit, l'exalte, le magnifie, en écrase ses chétifs et ignorants auditeurs. Puis, soudainement humble, prosterné, il dit une invocation sublime, d'une extraordinaire beauté mystique, où s'exalte sa croyance enflammée, et dont, par respect, nous nous refusons de citer une ligne ici. Le frère outragé, meurtri, accablé sous le poids des douleurs, l'écrivain hautain, abdiquant ses justes rancunes, humiliant ses orgueils, s'agenouille et le front incliné vers la terre, — prie.

A. G.

LA-I-TOU ! — L'Editeur Henry Kistemaekers vient de faire paraître en un mignon livriculet *La-ï-tou*, par Edmond Lepelletier. Ce volume est le premier d'une série de six, d'exigu format, qui paraîtront sous le titre de « *Édition privée.* » Le prochain sera *Kees Doorik*, de Georges Eekhoud.

La-ï-tou, étrange petite étude psychique, n'est pas né d'aujourd'hui. Jadis, une feuille parisienne peu connue,

depuis longtemps défunte, le publia non sans succès. C'est le mérite de M. Kistemaekers d'avoir su goûter l'exquisité d'une œuvrette naïvement émue, peu prétentieuse, et qu'il eût été cruel d'enterrer à tout jamais.

EN PRÉPARATION.

Ceux de Demain, études sur les écrivains de la jeune génération, par Oscar Méténier (Giraud, éd.).

Outre Rhin, roman de jeunesse, illustré par Caran d'Ache, par Oscar Méténier (Marpon et Flammarion, éd.).

La Bohême Bourgeoise, par Oscar Méténier, paraîtra le 1er octobre prochain, chez Henry Kistemaekers.

*
* *

Le 15 mars, notre collaborateur Paul Berlier fera paraître sous son pseudonyme : *Sapho*, un volume de vers, SCHERZANDO, RIMES FOLLES, tiré à deux cent vingt-trois exemplaires, dont deux cents sur papier vergé, vingt sur papier de Hollande et trois sur grand papier du Japon ; ces exemplaires, paraphés et numérotés, ne seront pas mis dans le commerce. Le volume est enrichi d'une superbe eau-forte de Léon Dardenne.

*
* *

Depuis quelques jours, l'éditeur Kistemaekers a mis en vente *la Teigne*, le roman si longtemps attendu de Luc. Descaves. Par la suite, viendront *Virus d'Amour*, d'Ad. Tabarant, et *Caresses Perdues* d'Henri Nizet, un roman parisien que l'auteur des *Béotiens* étudie en ce moment sur place.

Pour prendre date et titre, signalons encore, d'Ad. Tabarant, deux œuvres sur le métier : *Vécu*, nouvelles parisiennes, et *Zola et sa queue*, essai de critique littéraire basée sur un nouveau système d'observation.

Chronique de l'Art et du Livre

Ce no de *la Basoche* contient une eau-forte de Jan Toorop. A la veille de l'ouverture du salon des XX, nos abonnés nous saurons gré de leur offrir une œuvre du jeune maître, un des plus solides et sincères talents du groupe impressionniste.

∴

J.-K. HUYSMANS travaille en ce moment à un nouveau roman, dont l'apparition est impatiemment attendue par les admirateurs de ce nerveux artiste. Impatience justifiée, d'ailleurs, — car, après *A Rebours*, ce livre quintessencié, ne pourrait-on appliquer à son auteur le verdict porté sur Baudelaire par Barbey d'Aurevilly, au sujet des *Fleurs du Mal* : — « Il est tenu de se taire maintenant, car il a dit les « mots suprêmes sur le mal de la Vie, — ou de parler un « autre langage. »

∴

La Jeune Belgique a donné il y a quelques jours, par l'organe de M. Henri Maubel, la troisième de ses conférences sur elle même, depuis l'hiver; on nous assure que ce n'est pas la dernière. Nous n'y trouvons rien à redire, certes; plus on secouera le public, mieux cela vaudra — à la conférence dont nous parlons, il y avait quarante-deux personnes, dont six Jeunes Belgique et un buste de Sa Majesté le Roi — mais comment diable nos copains font-ils leur compte, en cette boîte

à domino qu'est notre bonne ville de Bruxelles, pour se pousser ainsi les uns les autres sans finir par se bousculer?

∴

Notre collaborateur Achille Chainaye, le statuaire des XX, publie en ce moment dans *la Réforme*, une série d'articles à révélation sur les artistes de l'Ecole de sculpture flamande. D'après lui, les flamands du bronze et du marbre auraient eu une très forte école de sculpture dont on se doutait très peu, nos peintres ayant toujours absorbé à eux seuls l'attention.

M. Chainaye prépare un long travail sur le sujet, et il y a lieu de s'en féliciter, car peu nous semblent plus autorisés que lui à commenter la véritable valeur de nos productions nationales en statuaire.

∴

En mars prochain, aura lieu, sous le haut patronage de Jean Portaels et Jean Rousseau, l'ouverture de l'exposition Agneessens, que nous avons réclamée l'an dernier.

Le comité, composé du docteur Lequime, l'amateur bien connu, de MM. Van der Stappen, Blanc-Garin, Hennebicq et Solvay, réunit en ce moment un choix d'œuvres du grand artiste. Il a obtenu la libre disposition du palais des Beaux Arts pour ouvrir cette exposition. Nous espérons bien que le ministère des Beaux Arts ne laissera pas s'échapper l'occasion d'acheter quelques-unes des œuvres du maître peintre; il comblera ainsi une lacune regrettable du Musée de Bruxelles.

∴

La littérature est dans le marasme. — Ce mois ci, *la Jeune Belgique* n'a eu à relater ni le moindre procès, ni le duel le plus insignifiant; pas même une effleurante chiquenaude! Les évènements ne voudraient-ils plus servir nos impétueux amis? — Contraignez les donc à rester à votre dévotion,

maladroits ! Que de gens vous bousculent en rue ? Etripez-les ! ce sont des ennemis du jeune mouvement ! Que de réverbères, que de bornes-postales vous forcent à des détours ? Renversez les, ce sont des succursales de l'*Office de Publicité*. On est J. B. ou on ne l'est pas, que diable ! Puis, égorgez un dindon, trempez votre numéro dans le rouge, et hurlez aux vents : NUMERO DE COMBAT !

***

Jef Lambeaux et Courtens. — La galerie du Cercle Artistique chôme plus depuis près de deux mois. Les expositions s'y succèdent presque sans interruption. La plus intéressante d'entre toutes fut récemment celle du statuaire Lambeaux et du paysagiste Courtens.

Le sculpteur a obtenu un très grand succès avec son groupe *La folle Chanson*, bien éclairé cette fois, et *le Coureur* de la fontaine d'Anvers, modelé jadis pendant le séjour de l'artiste à Florence. Plusieurs bustes et une petite fontaine en bronze, composée de cygnes gracieux et d'une sorte de Léda adorable, complétaient l'ensemble de Jef Lambeaux. Le plus remarquable de ces morceaux était sans conteste le marbre de *la Rieuse*. Ce buste palpitant de vie étonnait par la simplicité des moyens d'exécution.

Frans Courtens a retiré moins de profit artistique de la confrontation de ses œuvres entre elles. Après les avoir passées toutes en revue, il nous a semblé que le talent du jeune peintre était fait plutôt de « fabrication » que d'émotions réelles et diverses.

Tant pis, c'est encore une illusion perdue...

J. C.

***

Nos artistes méconnus. — Le 17 janvier, au cimetière de Schaerbeek, où repose le peintre Louis Dubois, M. Camille Lemonnier a prononcé, à l'inauguration du médaillon du

sculpteur Van der Stappen, un discours vibrant d'émotion et de superbe indignation. Un grand nombre de peintres et de sculpteurs, le Cercle des XX, la plupart des rédacteurs de *l'Art Moderne*, de *la Jeune Belgique* et de *la Basoche* s'étaient fait un pieux devoir d'assister à cette cérémonie d'hommage et de réparation.

∴

La *Question Wagner* a remplacé la *Question du Gaz* et la *Question de la Crémation*.

« Paris est Mont, il est Tour, il est Phare... » Il effare surtout par les scènes qui s'y passent actuellement, à propos de LOHENGRIN. Urbs, Αστυ, la Ville par excellence, le grand centre des commis voyageurs, des maquignons et des auvergnats, ne veut pas permettre à M. Carvalho de monter LOHENGRIN. A défaut de M. Deroulède, trop occupé par la présidence d'honneur des gymnasiarques et des orphéonistes de France, une deroulède femelle, bas-bleu déteint qui préside aux destinées de la Nouvelle Revue, se fait la Don Quichotesse des stupides hostilités patriotardes contre l'art de Wagner.

Heureusement pour l'honneur du génie français, la minorité, c'est-à-dire, les artistes et les gens d'âme, protestent avec énergie.

∴

A la Bibliothèque Royale, on refuse de parti pris une foule de livres; la demande d'un Zola, par exemple, hérissonne les étonnants employés. Dernièrement, M. Waller ayant réclamé les *Contes de la Reine de Navarre*, un des singuliers conservateurs qui trottinent entre les bancs de la salle de lecture, refusa net de satisfaire notre imberbe confrère. « Vous voulez lire des contes, mon jeune ami? lisez ceux de Schmidt! » — « J'en fais, Monsieur, par deux t, a soupiré Waller, et triste, il s'en est allé, par l'allée, tristement s'en est allé.

Il nous a été donné de voir, il y a quelques jours, l'exposition de M. Middeleer, élève de Frantz Meerts. M. Middeleer suit les traditions des gothiques, serre la forme de près, et cherche à la comprendre jusque dans ses moindres détails. Son exposition nous montre les études qu'il a faites en Italie, où il a accompagné F. Meerts. Très intéressantes et pittoresques, elles lui seront de précieux documents pour les œuvres qu'il a entreprises.

∴

La presse a ronflé, le mois dernier, ses laudations les plus superlatives, à propos du Théâtre de la Bourse, la nouvelle salle de spectacle ouverte à Bruxelles. On a parlé d'art décoratif, de Mille et une Nuits, de splendeurs orientales, de salles célèbres dégottées à jamais.

L'art décoratif n'a rien à voir en cette affaire, et la réputation des salles célèbres peut être sans inquiétude : Le théâtre de la Bourse est bourgeois, criard, d'un luxe lupanaresque ; sa décoration de bazar n'est qu'une camelotte de papier mâché, de carton-pâte et de plâtras. Un mauvais goût atroce a décoré les colonnes et plaqué des macarons partout, tendu les velums sans un pli gracieux, réalisé une salle archi-vulgaire, où l'escalier seul met une note inattendue On objectera qu'une décoration artistique eût coûté fort cher; soit, mais alors, qu'on laisse l'art de côté, et qu'on ne le fasse pas monter tapageusement sur cette galère.

JANVIER-GUIGNOL

Janvier, de la neige aux manchettes,
— Pour singer monsieur de Buffon, —
A servi chaud sur leurs brochettes
Les vers du Sahara-bouffon.
« Jean n'est pas mort parmi les Maures. »
Clame Caliban-Bergerat,
Et les critiques matamores
Gueusent à qui l'hébergera.

La Mer *fera bien des banquises*
Au boréal faubourg! gare au
Pudique effroi de tes marquises,
Petit polisson : Figaro !
Conserve un sarment de réclame
Pour chauffer Daudet-Tartarin ;
Le pauvre a du sorbet dans l'âme
Comme le Mont Blanc, son parrain.

Oh froides, froides, combien froides
Sont les choses de ce temps-ci !
Naquet, danseur de cordes roides,
Sur son luth s'arrête, transi.
Pontonnier juré des rivières
Le froid donnerait au jourdain
Lui même de ses estrivières
Si Kistem n'avait son gourdin...

Et cependant au téléphone
Des enfers, Meyerbeer entend
Les Templiers *et reste aphone*
Devant ces souvenirs d'antan.....
Ça donc, poètes, que l'on triche,
Versez du bleu *dans l'hydromel :*
Richepin mange du pain riche
Sur un comptoir de caramel!

PULCINELLA.

La Société Nouvelle, la vaillante revue qui naquit en même temps que *la Basoche*, entame superbement sa deuxième année d'existence; nous y relevons une magnifique page sur l'Ardenne de Camille Lemonnier, la suite des très pittoresques *Vacances* de James Van Drunen, un Courrier Parisien plein de verve et de captivant intérêt, signé par Jean Bernard, des chroniques littéraire par A. James et musicale, par Ch. Delgouffre; enfin, des articles économiques de MM. E. Pignon, H. Girard, H. George et F. Borde.

***

Voici la liste complète et définitive des artistes qui participeront au prochain salon des *XX* dont l'ouverture aura lieu le 6 février.

Belgique : Charles Hermans. Léopold Speekaert, peintres : Auguste Danse, graveur.

France : Albert Besnard, Claude Monet, Auguste Renoir, Frédéric Zandomeneghi, peintres; Ferdinand Gaillard, peintre et graveur; Henri Guérard, graveur; Odilon Redon, dessinateur; Joseph Carriès, sculpteur; Oscar Roty, graveur en médailles.

Pays-Bas : Isaac Israëls, G.-H. Breitner, peintres.

Angleterre : Clara Montalba, aquarelliste.

Italie : Adolphe Monticelli, peintre.

Norwège : Fredrik Kolstö, Christian Krohg, peintres.

Etats-Unis : William Chase, James M. Neill Whistler, peintres.

***

M. Vittorio Pica publie dans la GAZETTA LETTERARIA de Turin, une série d'articles sous la rubrique *I. Moderni Bizantini*. L'auteur y analyse les œuvres de Francis Poictevin, Joris Karl Huysmans, Paul Verlaine. Ces critiques dénotent chez leur écrivain une profonde connaissance des lettres françaises jointe à un consciencieux et intelligent examen des œuvres qui l'occupent.

M. Pica continuera son travail sur ceux qu'il appelle les « Moderni Bizantini » par des études sur Péladan, Villiers de l'Isle-Adam, Rollinat, Loti, Moreas, etc., ainsi que sur nos collaborateurs Stéphane Mallarmé, Théo Hannon, Stanislas de Guaita, Jean Lorrain, René Ghil.

N° 14 (tome II, n° 2) CINQUANTE CENTIMES Février 1886
(sans l'eau forte)

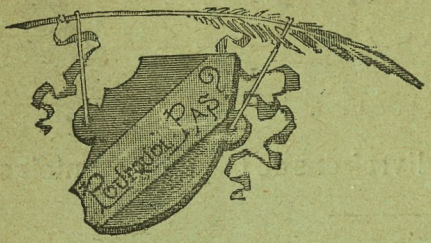
LA BASOCHE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

SOMMAIRE :

I. *Dessin de* JAN TOOROP, *gravé par* . . . . . EVELY
II. *Fin de Race* (Suite). . . . . MAURICE FRISON
III. *Griseries* (Vers) . . . . . JEAN LORRAIN
IV. *Visions* (Nouvelle) . . . . . ARNOLD GOFFIN
V. *Cantique* (Poésie) . . . . . ALBERT MENNEL
VI. *Les Concubins* . . . . . EVREHAILLES
VII. *Chronique Artistique* : L'Essor. . . . . JACQUES CHAMPAL
VIII. *Tablettes parisiennes* . . . . . JEAN AJALBERT
IX. *Musique* : Les Templiers, Mors et Vita, les Concerts russes . . . . . MARIUS RÉMY
X. *Livres Nouveaux* . . . . . X.
XI. *Chronique de l'Art et du Livre*. . . . . X.
XII. *Janvier-Guignol* . . . . . PULCINELLA

BRUXELLES
J.-B. MOENS, ÉDITEUR
7, GALERIE BORTIER, 7



LA BASOCHE

15 Mars 1886

des Presses de J.-B. Moens, Bruxelles.

LA BASOCHE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant chaque mois en livraisons de 64 pages au moins

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : 5 francs par an. — Union Postale : 6.50 francs.

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste

DIRECTION DE LA REVUE :

Galerie Bortier, 7, à Bruxelles

Adresser tout ce qui concerne l'Administration :

29, rue du Trône, Bruxelles

LA BASOCHE reste absolument indépendante de toute école, n'est inféodée à aucune doctrine littéraire, et se défend rigoureusement de traiter les questions religieuses, politiques ou sociales.

Chaque Collaborateur conservant toute liberté d'appréciation, accepte l'entière responsabilité de ses articles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont DEUX exemplaires parviendron aux bureaux de la Revue.

Nous donnerons, avec notre n° du 15 avril, une eau forte de M. Léon Dardenne, pour l'illustration des *Visions* de M. Arnold Goffin. (Voir n° 2.)

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain n°, qui paraîtra le 15 Avril, plusieurs articles bibliographiques et la chronique du Salon des *XX*.

Voir au dos de la livraison le sommaire de ce n°.

MAISON LOUIS

PLACE SAINT-JEAN, BRUXELLES

CONFECTIONS POUR HOMMES

Maison réputée pour sa *coupe élégante*, et ses beaux assortiments.

Cachet des grands marchands-tailleurs, mais à **moitié prix.**

Costumes sur mesure depuis . .	fr.	**45**
Pardessus id. . .	»	**28**
Pantalons id. . .	»	**12**

LA TAVERNE GOLDSCHMIDT

est l'établissement où l'on

PEUT MANGER LE MIEUX ET LE MOINS CHER DE BRUXELLES

SPÉCIALITÉ DE PLATS DU JOUR

Vivement recommandé aux gourmets et aux amateurs de vieux vins.

Salons au premier, les plus beaux de la capitale

A LA GROSSE TOUR

Restaurant

1, RUE DU GRAND-CERF, 1

(*coin de la rue aux Laines*)

SE RECOMMANDE POUR LES DÉJEUNERS DE 11 A 2 H.

Viandes froides 1re qualité

LA MAISON SE CHARGE DES

Dîners et Soupers de Sociétés, Prix Modérés

Nous recommandons à nos lecteurs la

TAVERNE SAINT-JEAN

Restaurant Metzger et Cavenaile

DINERS ET DÉJEUNERS A LA CARTE

SPÉCIALITÉ DE PLATS DU JOUR DEPUIS 0.75 CENT.

Grandes et petites salles pour Banquets et Dîners de Sociétés

MAZAGRAN EXTRA

BOCK NATIONAL

72, boulevard Anspach — 1, Place de la Bourse

3, Rue Henri Maus

C. 10 — Grand Café Jean, Bruxelles. — 10 C.

CHAPELLERIE ANGLAISE

FERDINAND BORNÉ

6, rue d'Arenberg, 6 (en face de l'Alcazar)

SEULE MAISON

vendant la véritable casquette universitaire

Chapeaux soie extra	Fr.	16
» feutre, depuis	»	8
» mécaniques, depuis	»	15

GRAND CHOIX

de Paletots imperméables, Cannes et Parapluies anglais

Photographie NESTLER

86, Marché aux Herbes, 86

(près des Galeries St-Hubert)

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE

ET COMMERCIALE

PROCÉDÉ AU CHARBON, POSE INSTANTANÉE

Reproductions, Groupes.

GRISAILLE

A mon cher ami Maur. Maeterlinck.

DANS une chambre presque sombre et imprégnée d'une odeur de médicaments, sur un lit très bas, la petite vieille gisait, jaune, le buste soulevé par trois oreillers et les genoux pliés légèrement.

D'une porte ouverte, arrivait à ses oreilles, le chuchottement d'une discussion à voix basse. Mais à présent elle n'entendait rien ; le prêtre qui venait de partir, l'avait laissée consolée, dans l'oubli de son corps, comme en extase, et elle gardait sous ses paupières closes l'apparition du ciel, évoquée par lui.

C'était un Dieu entouré de flammes, des anges avec des ailes et des bienheureux en prière, tels qu'elle les avait vus toute sa vie sur les images saintes.

Tout cela était lumineux, flamboyant.

Peu à peu cependant, ces choses éclatantes devinrent plus vagues, s'effacèrent.

Le chuchottement de la chambre voisine l'ayant rappelée soudain à elle, comme réveillée brusquement, elle soupira.

Au bout d'un moment elle se souvint de son mari.

Ce n'était plus une vision maintenant, une image surgie du noir, mais un souvenir, un simple souvenir, triste, lent, passant de sa jeunesse à travers tous les jours de sa vie et s'arrêtant un instant sur ce qui en avait marqué les douloureuses ou consolantes étapes.

Au loin, tout au loin, elle revit la première fois qu'il lui avait parlé, tandis qu'elle rentrait un soir de son ouvrage, — un soir d'hiver où il y avait de la neige dans les rues.

Puis, un autre soir, ils longeaient une rivière, ayant autour d'eux des plaines vertes, perdues à l'horizon, énervantes de silence et de solitude. Et dans l'oubli de ce soir-là ils s'étaient aimés.

A ce souvenir, le meilleur de sa vie, elle ferma les yeux doucement.

Vint ensuite la grossesse, les anxiétés, les nuits passées à pleurer dans son lit, la douleur éperdue de sa mère en l'apprenant, les éternelles et tristes choses qui suivent les séductions.

Enfin, elle était mariée, vivant tranquillement, à l'écart de la ville, dans une petite maison d'un faubourg qui, le jour était désert, triste et sans lumière le soir.

C'est là qu'elle accoucha d'un enfant mort-né qu'à peine elle avait embrassé une fois.

A mesure que son mal au cœur devenait plus aigu, ses pensées s'assombrissaient, et, passant d'un trait trois années de sa vie, égales et monotones, elle ressentit, à nouveau, son désespoir devant quatre hommes qui emportaient le cercueil de sa mère, dont elle croyait par sa faute avoir hâté la mort. Et toujours, cette scène recommençait; toujours elle revoyait ces hommes qui, dans leurs efforts brutaux, cognaient le cadavre contre les planches.

Le cœur de la petite vieille se mit à battre violemment; sa figure ridée se contracta dans une grimace de douleur, et ses yeux à moitié fermés se mouillèrent, — ses yeux qui, rentrés dans les orbites, ressemblaient déjà à ceux de certains morts, entrouverts et perdus dans le vague.

Pour chasser cette obsession elle voulut se bouger, se coucher sur le flanc, et, ramassant le peu de forces encore éparses en elle, fit un immense effort. Elle ne parvint qu'à remuer les mains. Son corps, épuisé par la tentative, lui sembla s'affaisser, et son sang appauvri refluer vers les extrémités en se dispersant.

Au soupir plaintif qu'elle poussa, une femme, puis une autre, entrèrent. Elles avaient une robe unie tombant à plis droits jusqu'à terre, et une pèlerine noire à franges. Sur leurs visages, quoique impas-

sibles, perçait une nuance de bigotterie brutale et de dureté renfermée.

Du tiers-ordre de Saint-François, — où l'on fait vœu de ne plus se marier, — ces deux vieilles filles étaient là pour soigner leur sœur malade.

Elles s'approchèrent du lit, et la première, mettant sa main qui tenait un chapelet sur l'oreiller, demanda ce qu'il y avait. La mourante fit signe qu'elle ne les avait point appelées.

— Allons, courage, ma sœur, nous dirons encore » une bonne prière, pour que Dieu vous accorde » de passer sans agonie... » et elle s'assit en priant au chevet, tandis que l'autre s'en retournait dans la chambre à côté.

Inquiète, elle suivit bientôt, mais la rencontrant avec le livre d'heures de la malade, revint. Toutes deux se penchèrent sur le lit, et celle qui tenait le livre :

— Sophie, dit-elle, j'ai quelque chose à vous » demander. Voulez-vous me laisser un souvenir ? » une de vos images.... celle-ci par exemple?.... » et feuilletant l'horaire, elle en tira la plus belle. Ennuyée, la pauvre vieille fit signe que oui, et la femme s'en alla. Alors l'autre, ayant pris le livre :

— Et moi, Sophie, est-ce que je ne puis pas en » avoir une? » Et quand elle l'eût :

— Mais le livre, dit-elle, puisque tout de même » vous n'en aurez plus besoin, donnez-le moi » aussi; je dirai une bonne prière pour que vous » alliez droit au ciel.... »

La malade, pour se débarrasser d'elle, le donna malgré son regret. C'était un souvenir.

Après quelques instants, elle les entendit qui se disputaient à mi-voix dans l'autre chambre. Du dégoût lui vint pour ces deux femmes cupides et sans pitié, qui lui rappelaient à tout moment qu'elle allait mourir, et, détournant un peu la tête — comme pour oublier — ses yeux se perdirent dans la chambre.

Sous la fenêtre se trouvait la table où elle travaillait. Elle y vit des bobines, des ciseaux et une chemise à moitié faite. A terre, çà et là, s'éparpillaient de petits morceaux de toile. Le tout comme elle l'avait laissé pour se mettre au lit.

C'était après un long jour de travail. Elle se levait pour aller au salut, selon son habitude, mais une abominable contraction l'avait saisie au cœur, et, presque évanouie, avec une lourde fatigue dans tout le corps, elle s'était couchée immédiatement.

Le lendemain en se levant, le mal l'avait reprise, et depuis lors elle était là, ne bougeant plus. — Au commencement elle avait encore espéré, mais maintenant, bien sûr, elle allait mourir.

C'était si bon pourtant, quand le soir tombait, s'en aller ainsi par les rues, après une longue journée, prier un peu dans le silence et le recueillement de la sombre église. Son esprit, au bout de quelque temps, s'assoupissait dans des prières sans paroles, vagues et douces comme une somnolence;

son âme où se taisaient les occupations et les inquiétudes, s'emplissait bientôt de toute la sérénité du temple.

En sortant de là, elle avait toujours eu hâte de rentrer, car les rues désertes la rendaient triste et la chambre alors était meilleure. Oh ! les bonnes soirées !... Mais comment les passait-elle donc ? Que faisait-elle ? Vraiment c'était drôle, tout cela lui échappait maintenant.., Ah ! oui, comme elle se couchait très tôt..... C'était bon tout de même... Que de fois, dans ce lit, elle s'était pelotonnée avec joie, l'hiver surtout !... Puis le matin ! On se levait de bonne heure, au premier son de cloche, et on courait à la messe... Au retour, elle rencontrait d'innombrables ouvriers qui marchaient très vite à l'ouvrage... elle les connaissait déjà ; c'étaient toujours les mêmes. Et une à une leurs figures repassèrent en son esprit.

Donc, elle n'allait plus les voir !... et très affligée de cela, elle bougea la tête, péniblement. Encore une fois son regard tomba sur la table.

Oui, c'était là qu'elle travaillait. Certes, c'était dûr de gagner sa vie, mais quelle joie d'être assise devant la fenêtre ; quelquefois un rayon de soleil entrait, toute la chambre s'en illuminait, s'égayait, et soudain le canari...

A cette pensée elle leva les yeux.

Pour faire taire l'oiseau on l'avait caché sous une serviette.

Pauvre bête ! Dieu sait s'il avait à manger ! et elle toussa presque imperceptiblement.

Les deux femmes accoururent, croyant qu'elle passait. Elles comprirent, et l'une d'elles, montant sur une chaise, décrocha la cage.

En effet ! Plus un grain. Ce fut une grande douleur. C'était sa seule gaîté, et, tout en travaillant, elle lui parlait parfois, et l'oiseau alors répondait.

Que deviendrait-il? On le laisserait mourir sans doute!..

Cette préoccupation lui fit monter un sanglot à la bouche. Seule au monde, elle s'était habituée, petit à petit, à concentrer en cette bête toutes les affections de la femme : c'était sa famille à elle, son enfant, le seul être à qui elle pût parler avec tendresse et épanchement.

Sa poitrine haletait, soulevant la chemise, en des soupirs irréguliers et précipités. Ses mains se serraient à l'endroit du cœur qu'un nœud irrésistible semblait étreindre par moments. Tout son corps alors se contractait, son haleine en restait coupée, et quand c'était fini, elle haletait plus fort, avec l'appréhension et dans l'attente certaine que cela recommencerait. Elle en oublia la bête que la femme venait de raccrocher.

— Mais Sophie, dit celle-ci, il faudra penser à » l'oiseau.... qu'en ferions-nous? Voulez-vous que » je le prenne, moi? C'est encore ce qu'il y a de » mieux.... »

Malgré la peine que lui causait cette séparation, elle le donna. Que serait-il devenu ?

L'agonie commença. Les serrements de cœur devinrent plus violents, plus fréquents et plus longs. Elle avait rentré les genoux ; la tête penchait en avant sur la poitrine et une sueur descendait en lentes gouttes le long des tempes. Ses pensées devinrent diffuses, obsédées pourtant par ces deux femmes qui la volaient.

Le bruit d'une armoire qu'on ouvrait arriva jusqu'à elle. Elle reconnut celle où pendaient ses robes, et tout de suite se rendit compte : on se les partageait ! Une nouvelle contraction lui broya la poitrine. Elle en resta à moitié évanouie. Ses pensées, très-vagues, se confondaient maintenant avec la sensation de ses douleurs physiques. Ces deux femmes avec leurs ongles lui pinçaient le cœur, en arrachaient des lambeaux, et, chacune s'efforçant de prendre plus que l'autre, elles serraient de toutes leurs forces.

La moribonde voulut crier ; aucun bruit ne sortit de sa gorge, rien qu'un hoquet.

Les femmes accoururent et la virent assise, ramassée sur elle-même, et morte.

Aussitôt, elles se répandirent dans la chambre, empochant vivement les objets qu'elles trouvaient, et quand elles eurent fini de celle-ci, elles passèrent dans l'autre.

Janvier 1886. GRÉGOIRE LE ROY.

AUTOMNE.

A P. Lalo.

Pâle Automne, en un rythme aux grâces décevantes
Où sonnera l'écho des rimes attendries
Je dirai tes beautés, ô Saison qui maries
Les sons et les couleurs en des gammes savantes.

Tout s'endort : le soleil pâlit et se recule
Et le ciel embrumé tamise avec ses nues
La lumière tombant sur les cîmes chenues,
Et le jour hésitant a l'air d'un crépuscule.

Plus de tons violents : partout la demi-teinte ;
Le vieil or envahit la verdure et l'efface ;
Une nuance rousse estompe la surface
Des gazons où la sève en flammes s'est éteinte.

Plus de bruits accusés dont l'oreille est atteinte,
O voix des vents hurleurs, tu meurs et diminues ;
Des chants atténués bercent les avenues,
Au monotone glas de la brise qui tinte.

Plus de fleurs, œillet rouge ou jaune renoncule ;
Les derniers tamaris ont fermé leurs yeux roses,
Ni l'acacia blanc, ni la pourpre des roses
Sur l'uniformité profonde et sans macule.

Plus une herbe qui soit frémissante ou vivace
Et qui frissonne encore au front des prés moroses;
La nature, mordue au cœur par les chloroses,
A ramené son voile antique sur sa face.

Nul baiser du soleil n'effleure et ne profane
Sa bouche d'où sortaient les paroles vivantes,
Et n'échauffe de ses caresses triomphantes
Le sein mystérieux de qui le monde émane.

Et de son corps malade et déjà diaphane
Où s'enroulait l'écharpe en lambeaux des prairies
De sa force mourante et de ses chairs flétries
S'épand le charme doux d'une fleur qui se fane.

Pâle automne, en un rythme aux grâces décevantes
Où résonne l'écho des rimes attendries
J'ai chanté tes beautés, ô Saison qui maries
Les sons et les couleurs en des gammes savantes.

PIERRE QUILLARD.

L'HORLOGE

Tic-tac — Tic-tac...

Depuis de longues heures, on avait fermé les uns après les autres, avec des clapotements pleurards, les volets des boutiques voisines. Dans la rue, plus un passant; et le pavé, sur lequel traînait un vent glacé, bruyait douloureusement du souvenir des marches enfiévrées. Les réverbères frissonnaient. Un chien perdu larmoyait dans le brouillard.

Tic-tac — Tic-tac...

Le vieil horloger travaille toujours. A la lumière blanchement cruelle de sa lampe, courbé sur son établi, il fixe un tout petit ressort, et de ses doigts longs, noueux, il serre en tremblottant une pincette minuscule. De sa tête pendent ses yeux ballonnés qui tomberaient sur l'établi, au milieu des outils, se déchirant aux clous, aux aiguilles, s'ils n'étaient emprisonnés par les verres épais de ses lunettes. Et les veines de son cou se gonflent, bleuies par la tension. Et ses tempes se couvrent de sueur moite que gèle le vent glissant sous la porte.

Tic-tac — Tic-tac...

Il n'aura jamais fini, le pauvre horloger. Frappé d'une idée subite, il regarde follement une horloge, la remonte, puis écoute, la tempe collée au cadran. Le mouvement est mauvais. Il l'ouvre, le démonte, en étale les moindres organes qui s'agitent convulsivement comme les pattes d'une araignée. Il travaille ; ses yeux grossissent encore, des larmes emplissent les cavités de ses lunettes bleues, et ses yeux s'y baignent. Les veines du cou se gonflent toujours. Le sang jaillira ! Le pauvre horloger mourra sur son établi.

Tic-tac — Tic-tac...

« Va te reposer, vieil horloger. Ton ouvrage est fini. Va te reposer. » Mais non ; il saisit une seconde horloge, la remonte, — puis une autre, et une autre encore. Chaque fois, il colle l'oreille au verre froid du cadran. Il remonte toutes les horloges de l'atelier. Et toutes grincent, les balanciers se démènent avec rage, les cadrans reluisent de reflets assassins, et les aiguilles noires trottinent fatalement sur la collerette blanche des horloges.

Tic-tac — Tic-tac...

« Il n'y a plus une horloge à remonter. Va donc te reposer, vieil horloger. » — Non ! Je cherche... « O ! que faire, mon Dieu... Mais je ne

travaille plus... et le temps passe. » Il regarde, il furette... plus une horloge ! Il lève la tête, et voit par la fenêtre, au ciel, une grosse horloge blanche, grosse de dédain, blanche de rêve. Elle est bien haut, pense-t-il, mais j'y parviendrai. Sans perdre de temps, il prend une longue échelle, sort de l'atelier, applique l'échelle sur sa petite maison. Il monte, il monte. « Je l'aurai. » Le voilà au bout de l'échelle, il tend les bras, et veut monter encore. Mais il tombe sur les pierres, son crâne s'entrouvre et rend les battements d'une horloge...

Tic-tac — Tic-tac...

Et tous, ne voulons-nous pas remonter la lune?

Tic-tac — Tic-tac.....

HUNALD

Les fleurs s'embrassent, allongeant leur tige à la sève transparente, sous l'ombreuse fraîcheur des feuilles silencieuses, et leurs soupirs de parfum, dont l'air trépide, rendent plus fous les papillons. Faisant chanter sous ses pas discrets le gravier cristallin de la noble allée qui frémit de claires raisonnances, dans la bruine de lumière filtrée à travers les hauts arbres, Sylvia

s'avance. La petite châtelaine s'est échappée dans le parc, seule avec le grand chien Hunald. Elle l'aime. La mignonne duchesse est habillée de blanc, comme habillée de jour, et sa large ceinture est d'un gris-moiré, la couleur de son amour. Hunald est d'un gris-moiré, comme vêtu de nuit, et son collier est blanc, la couleur de sa dame. L'enfant de vaporeuse clarté, a voulu s'enfuir loin du château, dans le grand parc plein de rêves, au milieu des fleurs, des oiseaux et de la lumière, accompagnée de Hunald, son Duc. Le bonheur qui l'emplit l'élève plus haut que les hauts arbres, et son attitude de reine, sa frêle distinction native font se courber naturellement les choses à son passage. Elle repose sa main laiteuse sur la tête du chien, et lui, fièrement doux, marche sans bruit. Ne sont ils pas les maîtres ? Sylvia semble montrer Hunald aux herbes, aux arbres, au soleil, et leur présenter son chevalier.

Voilà qu'ils traversent des buissons ; les fleurs ne s'embrassent plus et veulent déposer de timides baisers sur les petites jambes nues de la fillette. Mais, jaloux, Hunald les écarte, et Sylvia le suit comme une demoiselle enlevée par son féal et vaillant seigneur, Où vont-ils? Ils marchent, ils marchent. Fatigués, ils s'asseoient dans une clairière. Elle l'enlace de ses bras.

— « Hunald, je t'aime. M'aimes-tu, dis ? Beaucoup ? »

Il l'admire de ses yeux profonds, triste de ne pouvoir répondre. Attirés par les vibrations féeriques de la voix de Sylvia, des oiseaux volent près d'elle et chantent délicieusement. Hunald croit qu'ils lui parlent. Eux, dont la voix charme, la séduiront, vont la lui enlever peut-être ! Mais heureusement Sylvia n'a pas d'ailes, elle ne pourrait les suivre. Et cependant il a peur et lève la tête vers ces dangereux rivaux.

— « Tu es triste, pourquoi ? Tu n'aimes pas les oiselets ? Moi, je suis si heureuse près de toi que tout me semble bon et doux. »

Elle est si belle que les fleurs chassées par Hunald reviennent hypnotisées par son éclat, se glissent sous l'herbe et l'entourent. Hunald veut écraser ces audacieuses.

— « Voyons, mon bien-aimé, ne sois pas si farouche : laisse vivre ces gentilles fleurettes. »

Et le soleil la trouve si adorable qu'il veut la caresser de ses rayons. Il implore les arbres d'écarter leurs branches, et les arbres écoutent sa prière. Hunald gronde en regardant le soleil.

— « Hunald, tu es fâché contre le soleil ? Oh ! que peut te faire le soleil puisque je t'aime ? »

Sylvia devient triste. Hunald ne doit pas tant l'aimer. Près d'elle, il songe à ses haines. Hunald s'assombrit. Il voudrait qu'il n'y eût au monde que Sylvia, et pas d'oiseaux, ni de fleurs, ni de soleil, et même qu'il n'y eût pas de monde.

Une larme perle à ses cils, et tant il est plein d'elle que dans cette larme, cette petite larme, Sylvia est reflétée.

NUIT NERVEUSE

J'AVAIS lu jusque bien tard. Nerveux, j'ouvris la fenêtre, espérant que la fraîcheur de l'air me calmerait, lorsque des voix chantèrent doucement dans la nuit chatoyante de moire. Et devant moi, glissa le mystérieux cortège des Fées des rêves. Nonchalamment couchées sur des nuages de brouillard, qui chevauchaient en silence, elles devisaient fatalement.

— Malheureuse destinée! Comme des voleuses, nous pénétrons nuitamment dans le cerveau des hommes.

— Y voudrais-tu vivre le jour? répondit une Fée. Dans l'énigme et la mélancolie de l'ombre, la terre est encore matérielle; elle doit être d'une cruelle brutalité, d'une vie grossièrement heureuse, aux rayons aveuglants du soleil.

Un autre groupe de fées passa. Aux senteurs capiteuses qui bruissaient délicieusement autour d'elles dans des lumières phosphorescentes, je pressentis qu'elles étaient les Fées dangereuses.

— Où vas-tu ? dit une d'entre elles à sa voisine.

— Je cherche une victime.

— Sans peine tu te rendras maîtresse d'un cerveau, car tu es la plus séduisante de nous.

La Fée me regarda. Ses yeux dominateurs entrèrent dans les miens, je tremblai, mais mon esprit veillait et ne se laissa pas vaincre.

Bientôt, je vis passer le cortège des Esprits.

Ils remontaient au ciel, sur les nuages silencieux qui avaient amené les Fées.

— Malheureuse destinée ! dit un Esprit, pourquoi devons-nous quitter les hommes la nuit, et rentrer en eux quand les rêves les ont trompés, affolés ?

— Nous retournons au principe de tout, prendre du souffle vital. Voudrais-tu demeurer jour et nuit sur la terre ?

Je les vis s'élever vers la lune, devisant toujours sur les nuages étincelants.

Un autre groupe d'Esprits glissa devant moi.

— J'ai peur, dit un d'entre eux; tantôt, quand mon frère s'endormant allait perdre conscience, une Fée a voulu prendre ma place en lui. Elle était belle, terriblement belle. « Qui es-tu, magicienne? lui ai-je demandé. Que veux-tu?... Tu n'entreras pas ! » Mais elle n'a pas daigné me répondre, et a parlé un langage divin au pauvre être endormi. Du ciel chantait entre ses lèvres. « Ne l'écoute pas, « mon frère, ai-je crié. C'est une fille de Satan.

« Elle te trompe. » Et lui, me chassant, a dit à la magicienne : « Viens, tu es ma vie. Je t'atten-« dais. Prends moi. »

— Demain, répondit un Esprit, tu ne reviendras plus avec nous. Cette Fée est la Fée des rêves qui troublent la raison. Ton frère lui appartient. Il est fou. Console-toi. »

Ils disparurent. L'Esprit pleurait. Et ses larmes, brillantes comme des étoiles, déchiraient la nue en tombant.

HECTOR CHAINAYE.

CEUX DE DEMAIN

CAMILLE DE SAINTE-CROIX

« J'étais un homme très brun, suffisamment barbu, » aux cheveux courts et drus, fortement membré, un » peu gras avec la taille encore élégante.

» Cependant, malgré ces apparences de solidité, je » restais un esprit inquiet et faible; et, quoique rien » dans mes actes généralement pleins de vigueur et » de sûreté ne trahît ce trouble intérieur, je demeurais » l'être le plus indécis et le moins volontaire. »

Volontairement ou non, Camille de Sainte-Croix s'est peint dans ce portrait qu'il fait de Jacques Morin, héros de la *Mauvaise aventure*.

C'est un rêveur, ce grand garçon à l'allure déterminée, à la nature ardente. Toujours prêt à obéir aux fantaisies de son imagination, il s'animera, s'enthousiasmera pour une idée, pour peu que cette idée lui apparaisse neuve, originale; il la combattra demain s'il se trouve dans une disposition d'esprit différente, et cela, sans parti pris, sincèrement, je serais presque tenté de dire inconsciemment.

Ses amis attendaient avec impatience l'apparition de son premier livre. Connaissant le dédain de l'auteur

pour les procédés d'école, son indépendance d'idées, ils se demandaient quelle esthétique présiderait à la confection de cette œuvre.

Camille de Sainte-Croix est resté lui; il n'a cherché ses modèles nulle part; l'observation des faits extérieurs ne l'attirant pas, il s'est tracé un cadre, puis donnant à ses personnages ses sentiments propres, il les a fait vivre de sa vie.

C'est dire que ses héros n'obéissent à aucune logique, qu'ils évoluent au gré des fantaisies de l'auteur ou suivant les fluctuations de son esprit. Ils agissent non comme des gens de la condition qui leur est attribuée, mais simplement comme eût peut-être agi en leur lieu et place l'artiste très extraordinaire, qui les a créés et mis sur pieds.

A Sainte-Croix, ils ont été un prétexte pour émettre sur toutes choses des idées le plus souvent paradoxales, pour satisfaire de petites rancunes, et il faut les remercier de s'être si obligeamment prêtés à ces combinaisons.

Que de jolies pages n'y avons-nous pas gagnées!

Suivie par un autre, cette esthétique — absolument déplorable à mon sens — devait nous donner un roman sans couleur et sans intérêt. Sainte-Croix, avec son tempérament exceptionnel, l'a employée et a écrit une œuvre curieuse et originale.

Au détour de chaque page, une circonstance imprévue, un dénouement illogique; on reste troublé, et quand on a fermé le livre, on éprouve le besoin de se recueillir, avant d'émettre un jugement.

Si on demeure charmé par l'abondance et la fraîcheur des idées, étonné par la hardiesse des paradoxes, captivé par un style simple, élégant, sentant son

XVIII^e siècle, séduit par l'ironie narquoise et le scepticisme aimable qui se dégage de la phrase nette, concise et sans dessous, on est aussi confondu par le peu d'importance qu'accorde l'auteur aux évènements les plus graves de la vie de son héros. Heureux encore quand ces évènements sont expliqués et qu'ils ne sont point d'une trop criante invraisemblance.

Une mosaïque d'exquises miniatures dans un cadre de bois grossier.

J'ai peut-être, au fond, grand tort de chercher noise à Sainte-Croix ; si l'on relève dans son livre les imperfections que j'ai signalées, c'est qu'il l'a voulu. Ne déclare-t-il pas, dans un court avant-propos que « son » héros l'a intéressé par le parfait illogisme de sa » conduite », et « qu'il a pris, pour cette étude, un » plus grand souci de la vérité que de la vraisemblance. » Si j'ai parfois atteint la seconde, ajoute-t-il, c'est » par respect pour la première. »

Encore un beau petit paradoxe. Sainte-Croix sentait le besoin d'une justification préalable. A-t-il réussi à convaincre? Je ne le crois pas.

Quoiqu'il en soit, il a atteint pleinement son but, puisque, *de son plein gré*, il est arrivé au résultat que je lui reproche.

Si j'insiste encore, c'est que je crois défectueuse la méthode qu'il a suivie. Il ne suffit pas de prêter à des personnages quelconques ses sentiments particuliers, de leur imposer des impressions personnelles et intimes. Ce serait assigner à l'art un champ trop limité. L'observation précise des faits extérieurs, l'analyse exacte des sensations d'autrui, enfin et surtout la logique des caractères constituent des règles absolues qu'il est fort dangereux d'enfreindre.

Ceci posé, je n'éprouve aucune difficulté à déclarer que Sainte-Croix a dépensé dix fois plus de talent pour faire la *Mauvaise aventure*, qu'il n'en fallait pour composer un roman conçu selon la formule balzacienne.

Il est si difficile de faire triompher une mauvaise cause.

Peut-être aussi, y a-t-il mis de la coquetterie, auquel cas il a droit, non à nos félicitations banales, mais — étant donné le résultat obtenu, — à toute notre admiration.

***

Jacques Morin n'a pas un mauvais naturel. Caractère bizarre : conscience littéraire excessive, manque absolu de préjugés, deux qualités précieuses. Incapable d'une concession, il refusera au dramaturge d'Arjou une collaboration qui compromet sa dignité d'écrivain, il jettera au feu sans regret deux volumes de vers, parce que ces vers rappellent la manière du poète Nullès, et il acceptera d'autre part le vivre et le couvert d'une ex-fille de brasserie, maintenant patronne de caboulot, à charge simplement par lui de mettre ses poings au service de son hôtesse, le cas échéant.

Son tempérament ardent l'attirant invinciblement vers la femme, il prend successivement des maîtresses qui, toutes, aident à sa fortune.

C'est d'abord Phénice, une petite Espagnole qu'il enlève et qui répond absolument à l'idéal qu'il se fait de la femme d'artiste :

« Les filles ou les femmes bêtes.... L'amour ou le » pot-au-feu! conseillait le cher Baudelaire et qu'il » avait raison! Mais son « *ou* » devrait être un « *et* ».

» Que demandons-nous à la femme, nous qui la faisons » imaginairement ce que nous voulons? De ne pas se » révolter et de ne pas nous importuner!

» Étant par naïveté les plus exigeants et les plus » pervers en même temps que les plus irritables sur » les choses de la conversation, de la pensée et de la » physionomie, nous ne serons heureux qu'à cette » condition de posséder une femme double, c'est-à-» dire honnêtement stupide et ignoblement perverse. » Honnête en ceci qu'elle devra bourgeoisement et » respectueusement accepter nos obscures et folles » théories, sans les comprendre, sans risquer une » réfutation, perverse en ceci qu'elle devra livrer un » corps docile aux fantaisies les moins régulières de » nos sens dévergondés.

» La moindre résistance de l'être moral ou physique » nous amènerait la discussion et la lutte, actions » essentiellement contraires au régime que nous » devons suivre.

» Etant donné qu'un producteur spirituel doit vivre » le moins possible, il est évident que dans le cas ou » descendre à la vie commune est obligatoire, le » mieux consiste à ne pas s'apercevoir que l'on vît et » à se comporter comme en un de ces rêves où tout » marche au caprice du dormeur, sans qu'il ait à se » soucier des obstacles. »

Puis, c'est Angélique de K., une femme à la mode, ayant hôtel et salon littéraire; Lydie, que Jacques tire d'une maison de tolérance où elle est exploitée et qui se pend quand il veut rompre avec elle; Jeanne, une ancienne amie d'enfance, veuve d'un ministre; Florentine, une cabotine, et enfin, la Ghita, une intrigante exotique, qui fait à Paris, le commerce des croix et des décorations françaises et étrangères.

Mais cette dernière liaison, alors qu'il est parvenu à une haute situation politique, le compromet. Sans raison, il commet imprudence sur imprudence, baillonne et séquestre un monsieur, dont il viole le domicile, pour lui arracher certains papiers qui sont la condamnation de Ghita. L'affaire s'ébruite. Tout croule autour de lui et il est obligé de disparaître.

Pour comble de malheur, la Ghita emploie à son profit les dernières ressources de son amant, sans que celui-ci songe à se défendre; elle le consigne hors de chez lui, sans une révolte de sa part. Il va retomber dans la misère, quand la mort de sa mère *providentiellement poignardée*, on ne sait par qui, ni comment, vient rétablir ses affaires et lui assurer pour l'avenir une honnête aisance.

« Je traînais depuis quelques mois une misérable » vie bohémienne et mendiante..... lorsqu'un matin, » on apprit qu'un terrible drame avait changé ma » destinée.

» Un domestique pénétrant dans la chambre à » coucher de mon beau-père, avait trouvé ma mère » gisant à terre, poignardée, aux pieds du général » mort dans un fauteuil.

» Un testament me léguait leur fortune.

» Je la réalisai et partis un mois après..... »

C'est tout.

Une verve endiablée circule à travers ce récit étrange. La vie tourmentée de Jacques Morin, racontée par lui-même, sert de thème à toutes les fantaisies les plus échevelées et les plus contradictoires.

De loin en loin, cependant, et comme effrayé par l'incohérence de ses théories, l'auteur essaye une timide justification :

« C'est le vice des liseurs d'œuvres d'imagination et » de philosophie où l'on s'est plu à ne développer que » les caractères logiques de personnages auxquels il » n'arrive rien qui ne soit logique et dont la naissance » expose quelle sera la vie et quelle sera la mort. » Mais, courez un peu rues et salons, et cherchez-y » la logique naturelle! C'est en cela que Duranty, » avec ses écarts incompréhensibles, avec ses bonds » de gauche à droite, est un admirable réaliste. »

Je prétends pourtant que la logique est partout, dans la vie et chez Duranty.

Ailleurs, une conversation entre journalistes fournit à Sainte-Croix l'occasion de développer ses opinions sur la critique et le théâtre contemporains.

Et c'est une satire sanglante de la façon dont on comprend et dont on apprécie l'art et les artistes. Sarcey qui, du reste, n'est pas nommé, y est tancé vertement. Après un brillant parallèle entre Janin et Planche :

« .....Mais, celui-là, ce rustre, ce pédant, ce faux » brave homme, cette synthèse de tous les préjugés, » sur quelles épaules est-il monté pour lorgner de si » haut nos productions littéraires, pour lancer de sa » vilaine langue pâteuse ses « Dam! — Qu'est-ce que » vous voulez?... » et ses « Voyons, entre nous!... » » à la face des lettrés ahuris. A qui peut-il plaire sérieusement?... »

. . . . . .

» Sa popularité s'explique par ceci que les trois- » quarts du Tout-Paris n'ont de curiosité ni pour le » style, ni pour la pensée, ni pour l'originalité, ni » pour les passions, ni pour l'érudition, ni pour l'élé- » gance, en somme, ni goût, ni intelligence. Et des

» hommes d'esprit ont commis la bévue de populariser
» les belles choses dans cette ville?... Et Pasdeloup,
» et Colonne jouent Beethoven, Mozart, Berlioz,
» Haydn, Wagner, devant les abonnés du *Temps*, et
» nous avons dans nos musées six siècles de tableaux
» et vingt siècles de statues à la portée des parapluies
» des gens qui vont applaudir aux conférences que cet
» homme sème dans tous les endroits publics!... »

Plus loin encore, c'est l'apologie du changement. Sainte-Croix chante la gloire des Protées, « des
» illustres poètes, qui, sur le déclin de leur âge
» deviennent puissants orateurs ou fins diplomates;
» des peintres appréciés qui laissent sécher leurs
» couleurs pour étonner par quelque merveilleuse
» page de littérature; — des vaillants généraux qui
» deviennent de sages et froids administrateurs. »

Suivent deux admirables pages sur Eugène Fromentin et sur Courbet, qui a peint si vrai « avec son imbécile de talent. »

Et quand Jacques Morin, lancé définitivement dans la politique, devient le leader de l'opposition, quelle peinture des mœurs de parti! Chaque phrase, chaque mot serait à citer, à retenir. Combien est vraie cette définition de l'homme en vue, — en France s'entend :

« Rien n'est indifférent au public de la vie d'un
» personnage public. Il est la statue que chacun
» anime de ses pensées secrètes, de ses convoitises
» inavouables, de ses rêves impossibles. »

∴

Cette œuvre vibrante, *la Mauvaise Aventure*, reste l'absolue synthèse du tempérament artistique de Camille de Sainte-Croix.

L'auteur s'est livré tout entier avec sa prodigieuse virtuosité et ses défauts précieux.

Le penseur hardi, le fantaisiste paradoxal, le satiriste aigu de cette série : *Nos Farceurs*, où furent jadis traités, comme ils le méritaient, de méprisables marchands de lettres, ont imprimé là leur griffe, ineffaçablement.

Ces multiples et étonnantes qualités font, qu'en dépit de son défaut de composition, *la Mauvaise Aventure* demeurera comme un livre curieux et comme l'éclatante manifestation d'un talent original et bien personnel, — ce qui est rare.

OSCAR MÉTÉNIER.

YE-BI-SÜ

RÊVE ORIENTAL

A Ch.-Hy. De Tombeur.

Ce soir là, après deux heures de marche forcée dans une atmosphère grise de fin d'automne, la tête lourde de spleen, André s'était réfugié dans le recueillement de sa chambre orientale. Il avait dégrafé les lourdes portières, laissé retomber le long des fenêtres les tentures bleu-pâle où s'élançaient des vols dorés de cigognes dans un fouillis de lianes; et, les bruits extérieurs étouffés, il éprouvait cette jouissance de ne sentir aucune vie frôler la sienne. Sous l'éclat des couleurs environnantes, sa tristesse se fondait peu à peu.

Comme des filets de fumée dans l'air s'évanouissant, ses pensers sombres s'envolaient, et son imagination sollicitée par l'Orient frappant incessamment ses regards, glissait dans le rêve, le transportait là-bas bien loin, au pays coloré des pagodes.

La lampe baissait lentement, lentement.

Massées dans les coins du plafond, derrière les parasols noirs aux arabesques d'argent, derrière les oriflammes de satin jaune tombant sur des hampes d'ébène fouillées d'ivoire, les ombres glissaient le long des

panneaux tapissés de crépons, noyant la profusion de bibelots qui y étaient appendus ; elles s'étendaient sur les parois luisants de la grande armoire chinoise, éteignant les reflets d'or des incrustations, les miroitements des nacres, et comme des nuages dans un ciel orageux, s'amoncelaient noires, lugubres, entre les fenêtres, sur la console aux festons de santal où grimaçait étrangement le dieu japonais Ye-bi-sü, dans un cadre de plumes de paon, de dragons et d'hippogriffes.

La lampe agonisait. Sur le cône obscur de la mèche, la flamme soubresautait par instants, éclairant des visions fantastiques, violemment colorées, puis retombait dans la nuit.

Il était, exactement, *neuf* heures. Un silence absolu pesait.

Soudain, au-dessus de la porte, le khong résonna faiblement. Des parfums légers de qwé-hwa palpitèrent, et passa dans l'air un bruissement subtil, perceptible à peine, comme celui d'une âme qui descendrait dans un corps.

Les regards d'André s'arrêtèrent par hasard sur la masse d'ombre où Ye-bi-sü était accroupi : une crainte vague le saisit. Sous le portique de *taas* dont les colonnes taillées en branches d'arbre entrelacées supportaient un toit de cuivre aux angles relevés et ornés de têtes fantastiques, le dieu sembla s'animer tout à coup : une lueur glissa dans ses paupières ; dans les plis d'airain qui se fondaient, ses bras remuèrent insensiblement. Alors, comme si un souffle de vie avait pénétré les choses, les murs frémirent sous la palpitation des crépons, les oriflammes effleurèrent les ciselures des hampes, les salamandres qui grimpaient sur les colonnettes d'ébène de l'armoire étincelèrent

dans l'ombre, des serpents de feu coururent sur les poignards des trophées, sur les grimaces dorées des porcelaines, et les statuettes de bronze, les magots en kaolin esquissèrent des gestes bizarres. La flamme était morte. Cependant les yeux d'André accoutumés à la nuit, percevaient les moindres mouvements des objets. Même il semblait que les couleurs, par un phénomène inexplicable, affectaient plus violemment sa rétine.

Brusquement *neuf* vibrations s'échappèrent du khong et les ondes sonores en déferlant dans la chambre soufflèrent une fièvre sur les choses. Dans l'animation grandissante où s'étendaient des parfums troublants, les écrans blancs et rouges qui s'écaillaient au plafond, tombèrent doucement en une pluie de larges pétales.

Sardoniquement le dieu fixa l'homme. André frémit. Ses yeux brûlants sous le clignottement nerveux des paupières commencaient à perdre le sentiment des formes extérieures. Les dragons se dressant de l'épanouissement des fleurs d'ébène, les chimères contorsionnées autour des rameaux de santal, les monstres fabuleux griffant les vases de jade rutilaient dans l'ombre, prenaient des dimensions gigantesques. Alors les crépons glissèrent le long des murs, s'étendirent largement, comme étirés par des doigts invisibles, et dans une vapeur blanche qui se fondait peu à peu, évoquèrent de saisissantes visions orientales. C'était, sous un ciel indigo que traversaient des triangles blancs de cigognes, de vastes champs de colza au milieu desquels apparaissaient les toits jaunes de chaumières enfouies dans des buissons de gambiers ; des lacs bleus,

immenses, rêvant au pied de montagnes rosées, derrière un rideau de glycines ; des jardins sans ombre où des ruisseaux couraient sous des ponts de marbre blanc autour de pagodes aux toits bruissants de clochettes... Soudain, tandis que les ricanements du dieu se décrochaient, lugubres, les visions s'évaporèrent ; les vapeurs condensées semblèrent se métalliser, glacées en un vaste miroir. Et brusquement André comprit la révolte des choses : *Dans le milieu oriental, incendié de couleurs, sa face pâle de Si-Koue-jin faisait tache.*

Ses tempes enfièvrées battaient avec violence ; la terreur jetait des lueurs étranges dans ses prunelles, le raidissait dans un frisson ; son cerveau se contractait, brûlant, prêt à éclater. Affolé, sentant les contours des objets lui échapper complètement, il tenta de fuir ; les écrans qui jonchaient la natte étreignirent ses pieds dans leurs nervures, le clouèrent sur place. Autour de lui, dans une sarabande fantastique, les magots de jade, les divinités infernales, grimpent sur les ciselures des meubles, s'arc-boutent aux fûts des colonnes, tournoyent autour des vases, agrippent les tentures ou s'élancent en grappes dans le vide parmi l'étincellement des hippogriffes et des salamandres. Le khong trépide, attisant la fièvre. Comme si elles étaient pompées par le tourbillon de feu, les couleurs glissent des crépons, des oriflammes, se condensent en globes et frénétiquement roulent vers l'homme, désagrégées en l'effleurant, fondues en nappes.

Alors, la face congestionnée, les yeux brûlés par les coulées multicolores qui l'enveloppaient sans décesser, André, dans une vision suprême, aperçut Ye-bi-sü

trônant triomphalement au milieu des éclairs sous son portique de *taas* encadré de dragons enflammés.

Sa tête éclata ; *neuf* kriss flamboyants lui déchiquetèrent la poitrine, plaquant sur ses vêtements de larges bouillons de pivoines épanouies...

Aussitôt les choses apaisées reprirent leur place dans le recueillement de la chambre orientale. Les crépons plaquèrent leur mosaïque aux murailles, les magots reprirent leur immobilité béate, les monstres accrochèrent leurs contorsions aux arborescences des vases. Sur la console aux festons de santal, grimaçant, le dieu fixait la natte jaune où s'allongeait le cadavre du Visage-Pâle dans une efflorescence de tâches sanglantes, de chairs mordues, d'éclats de cervelles : *tel un gigantesque crépon.*

LUC MALPER.

TRÈS RUSSE [1]

(FRAGMENT)

Une légère mantille de dentelles d'or nouée sous le menton, une vaste pelisse de velours mauve jetée sur ses épaules, Madame Livitinof était accoudée à sa terrasse, il était déjà tard: à ses pieds obscure et muette, la vallée, comme un grand trou d'ombre, au-dessus d'elle le ciel calme, sans lune, et les grandes masses immobiles des bois: le buste penché au-dessus de la balustrade, Madame Livitinof se taisait: un bruit de branches cassées dans le taillis, au-dessous d'elle, la faisait tout à coup tressaillir; elle avait redressé sa taille, et il y eut une minute d'angoisse.

— Qui est là? pouvait-elle enfin articuler d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre vaillante.

— Moi!

---

(1) Un chapitre du prochain roman de M. Jean Lorrain : *Très Russe*, qui paraîtra en avril, chez l'éditeur Giraud, à Paris. (N. DE LA R.

Et deux mains s'étant posées à plat sur la balustrade, un homme s'enlevait à la force des poignets, au-dessus de la rampe, et venait tomber debout sur la terrasse à quelques pas de Madame Livitinof.

— Mauriat!... Vous m'avez fait une peur.

— Oui, c'est moi... Je ne croyais pas vous trouver seule.

Et il s'asseyait tranquillement, le dos dans le vide, les jambes nouées autour d'un balustre; Madame Livitinof, la taille droite, les bras croisés sous sa vaste pelisse, dardait ses yeux dans le noir, essayant en vain de rencontrer son regard.

— Êtes-vous devenu fou? disait-elle enfin de sa voix hautaine, qu'est-ce que cette façon de vous introduire chez moi; vous perdez le sens et je serai forcée de vous fermer ma porte, mon cher.

— Il me restera donc l'escalade, répondait le poète.

Madame Livitinof eut un haut-le-corps; ce soir Mauriat résistait dans sa main; elle le sentait prêt à tout, excepté à l'obéissance: elle chercha encore à rencontrer ses yeux; elle distinguait bien la lueur humide de ses prunelles, mais par cette nuit obscure lui ne pouvait la voir; il ne pouvait saisir ni l'ensemble de sa physionomie ni la comédie de son regard et de son sourire... Invisible, elle perdait de son pouvoir; une colère la prenait, l'idée lui vint de pousser en arrière cet homme assis dans le vide, elle n'aurait eu qu'à appuyer le doigt.

— Qu'est-ce que vous voulez? Pourquoi êtes-vous ici? sifflait-elle; le silence de Mauriat l'exaspérait à la fin. Vous avez un motif? Êtes-vous malade? Quoi?

— Je vous savais ici sur la terrasse et je suis venu vous y retrouver, voilà!

— Ah! voilà!... Eh bien, vous allez voir comment sortent de chez moi les gens qui s'y introduisent à cette heure... Je vais vous faire jeter dehors par mes gens, mon cher.

— Allons donc, vous n'en ferez rien.

— Comment?

— Pour la bonne raison que vos gens pourraient faire erreur et jeter dehors M. de Beaufrilan, que vous attendez, et qui ne peut tarder à venir maintenant.

— M. de Beaufrilan?

— Oui, vous l'attendez, et je suis venu l'attendre avec vous.

— De Beaufrilan.., Parole d'honneur, Mauriat, vous êtes fou ou ivre!

— C'est lui qui est fou d'être venu se jeter entre nous deux, Sonia... Je vous ai parfaitement vue lui remettre la clef avant le dîner; il va monter là par le petit escalier, que vous m'avez fait si joliment descendre certaine nuit de clair de lune, au commencement d'août, tandis que vous chantiez ce délicieux air de *Sigurd*: « Des présents de Gunther, je ne suis plus parée. » Autrefois, il n'y

avait qu'une grille à ce petit escalier, dans le haut; vous en avez fait poser une seconde, dans le bas, par crainte des voleurs sans doute... Celle du haut est ouverte ce soir. Celle du bas, quelqu'un en a la clef... Eh bien, je me suis juré que personne, personne au monde ne le monterait ce petit escalier, et comme de Beaufrilan est le quelqu'un qui va tout à l'heure y paraître, j'attends M. de Beaufrilan.

— Mauriat, je vous jure...

— Sonia, pourquoi vos grands lévriers russes sont ils à la chaîne ce soir? Ordinairement ils rôdent en liberté la nuit sur la terrasse. Vous voyez bien que vous attendez quelqu'un.

— Eh bien, après tout, mettez que j'attende quelqu'un et que ce quelqu'un soit M. de Beaufrilan; de quel droit venez-vous m'empêcher de l'attendre, si cela est mon caprice à moi ?

— Du droit que je vous aime et que, moi présent, nul ne sera votre amant; cela est aussi ma fantaisie à moi.

Depuis quelques instants une lueur douce, comme une aube appâlie, pointait là-bas, très loin, au-dessus des collines, dans la direction des Hogues; maintenant elle s'élargissait comme un lait répandu dans le ciel, effleurant la cime neigeuse des arbres, frangeant de nacre les déchirures des nuages; et, vaguement baignée de vif argent, la vallée s'éveillait, s'emplissait d'une clarté de rêve sous le lever

de la lune; consciente de sa beauté, Madame Livitinof s'était rapprochée de la balustrade, tendant son front au baiser pâle de l'astre: c'était plus un halo blême qu'une clarté, mais c'était assez pour faire saillir de l'ombre sa jolie tête jusqu'alors invisible; et, à mesure que la lune montait dans le ciel, Mauriat voyait surgir devant lui, comme lentement évoquée par une incantation mystérieuse, une lumineuse silhouette de femme, toute de velours mauve et de dentelles d'or, née de la magie du clair de lune et comme faite de ses rayons.

Elle enveloppa Mauriat d'un long regard et, demi-souriante:

— Et que lui ferez-vous à M. de Beaufrilan? Vous lui direz des vers?

— Non, je le tuerai.

— Vous le tuerez?

— Comme je vous le dis.

Elle s'était brusquement rapprochée du poète, secouée par un petit frisson et presque caressante.

— Vous voulez rire... avec quoi?

— Avec ceci. Donnez-moi votre main, Sonia; vous voyez, je parle sérieusement.

Madame Livitinof eu un mouvement de recul; il venait de lui promener silencieusement la main sur le canon d'un revolver; Madame Livitinof n'avait pas eu peur, mais le froid de l'acier l'avait fait tressaillir.

— Alors, vous feriez cela pour moi ? reprenait-elle, et sa voix avait des câlineries d'enfant.

— Certes, vous l'allez bien voir ; et l'on entendit le bruit sec du chien qu'on armait.

— Quand il aura mis le pied sur la première marche de cet escalier, Beaufrilan sera un homme mort.

Les yeux de Madame Livitinof dévoraient le poète ; une flamme bleu d'alcool, une lueur courte et perverse, les faisait étinceler comme des pierreries dans l'ombre. Tout à coup, lui jetant les bras autour du cou :

— Je savais bien que tu viendrais ce soir, lui chuchotait-elle dans un souffle, le souffle tiède d'une caresse, et comme Mauriat, stupéfié, se raidissait :

— Chut, murmurait-elle en l'étreignant étroitement contre elle, si tu m'as vue lui remettre la clef, c'est que je voulais que tu me vis la lui remettre. Nous crois-tu donc si maladroites? Ah ! nigaud, nigaud, qui ne sait pas tout le bien qu'on lui veut et ne se doute pas de son bonheur.

— Sonia ! Sonia !

Ce tutoiement, cette caresse ! Le pauvre garçon éperdu n'en croyait pas ses yeux, son toucher, ses oreilles ; il serrait avidement contre sa poitrine ce corps jeune et souple qui s'attachait au sien, mais il ne lâchait pas son arme et, les doigts toujours crispés, il baisait à travers l'or un peu rude des

dentelles, les cheveux, le front, les paupières de la jolie créature abandonnée entre ses bras :

— Sonia, Sonia, Sonia !

Madame Livitinof, la tête un peu renversée en arrière, le regardait de bas en haut.

— Mauriat, donnez-moi votre revolver.

— Ah ! cela, non, jamais... Il s'était brusquement redressé, toute sa méfiance tout à coup revenue.

— Mauriat, donnez-moi votre revolver.

Elle avait répété la phrase très lentement, scandant presque les mots.

— Mauriat ! Elle fit une pause sur le nom, nuançant la voix d'une intonation singulière et, comme il hésitait, visiblement torturé entre sa jalousie et son amour :

— Qui vous prouve, après tout, que Beaufrilan vienne pour moi ?

Le poète eut un sursaut, l'impudence était trop forte. Madame Livitinof eut un étrange sourire.

— Sans doute, il y a Nitika.

— Nitika !

Mais Mauriat n'était plus à ses mensonges..... Blême, les dents serrées, il regardait fixement, désespérément, d'un œil extraordinairement ouvert, la petite grille et le bas de l'escalier, où venait de s'arrêter une ombre ; il levait lentement son arme, ajustait : Madame Livitinof étouffait un cri et, appuyant la paume de sa main au canon du revolver :

— Mais, pour une fois, croyez-moi donc, quand je vous jure.

Une seconde de plus le coup partait. En voyant Madame Livitinof jeter sa main au devant de son arme, l'émotion de Mauriat avait été si forte, qu'il avait senti ses genoux se dérober sous lui, un spasme lui avait fondu le cœur et, le front humide, l'œil vague, affadi jusqu'au malaise, il s'appuyait maintenant à la balustrade, le revolver à peine retenu dans ses doigts mous et moites, devenus en coton, sans ressort.

L'ombre était toujours debout contre la grille : elle semblait attendre, hésiter. Vive comme la poudre, Madame Livitinof s'était emparée de l'arme de Mauriat, puis, s'avançant précipitamment au haut de l'escalier, elle se penchait sous un reflet de lune, et là, toute blanche dans la clarté :

— Montez ! jetait-elle à l'homme demeuré dans le bas sur la route. Elle s'était aussitôt rejetée en arrière et venait heurter à la porte du salon, qui s'entre-bâillait et se refermait sur elle en laissant passer sur la terrase, enveloppée dans une longue pelisse de velours pâle, la tête voilée de dentelles d'or, grande, mince et souple comme elle, une identique et fantastique Sonia, une autre Madame Livitinof.

Cela tenait du rêve et du cauchemar. Adossé, reculé contre le mur de la villa, immobilisé de

stupeur, Mauriat ne pouvait détacher ses yeux de cette Sonia de mensonge. Au « montez ! » de Madame Livitinof, l'ombre avait introduit une clef dans la serrure, la grille avait cédé sous sa poussée, et maintenant de Beaufrilan, très reconnaissable au clair de lune, montait à pas étouffés les trente-huit degrés de l'escalier de bois.

Mauriat voulait hurler, lui sauter à la gorge ; une main de fer, une émotion trop forte le clouait sur place, lui étranglait la voix dans le gosier. Le Beaufrilan venait de mettre le pied sur la terrasse, il allait droit à la Sonia voilée : la femme à la mantille d'or lui jetait les bras autour des épaules et, doucement enlacés, Madame Livitinof et son rival s'enfonçait dans le salon obscur, dont la porte se refermait sur eux.

S'était-elle assez effrontément jouée de lui ! Comme un imbécile, qu'il était, il s'était laissé désarmer, et c'était pour le faire assister à cela, à cette infamie, qu'elle venait de lui jouer la comédie du tutoiement et de l'amour ! Elle avait voulu sauver son amant, voilà tout. Et cet homme, comme elle l'aimait pour s'être ainsi jetée devant le revolver ! Maintenant ils devaient bien rire ensemble. Une mâle rage lui écrasait et lui gonflait à la fois la poitrine ; il suffoquait avec l'impression d'un coup de couteau au cœur et il restait toujours là, immobilisé, stupide. Tant de perfidie l'accablait.

— Eh bien, vous voilà changé en statue ? raillait dans son dos une douce voix de femme. Au même instant il manquait tomber à la renverse, et pour une raison bien simple ; il s'était appuyé contre une porte et cette porte venait de s'ouvrir, la porte de la chambre à coucher de Madame Livitinof, où dans son effarement il avait été s'adosser, cherchant un coin d'ombre où se dérober pour mieux voir. Souriante et debout dans l'embrasure de cette porte, Madame Livitinof était là, toujours enveloppée de sa pelisse de velours mauve, le front ennuagé de ses dentelles d'or.

— Sonia ! Il avait joint les mains, défaillant, presque tombé à genoux.

— Chut, mon ami, songez que nous ne sommes pas seuls !

— Sonia, Sonia, comment c'est vous !

— Mais où vouliez-vous que je fusse, mon ami ?

Elle avait toujours son joli sourire impertinent et calme ; lui avait baissé la tête ; elle alors désignant la porte du salon :

— Quand je vous disais qu'il venait pour Nitika, ne pouviez-vous me croire ?

Elle s'était de nouveau accoudée au bord de la terrasse. La lune en son plein soulignait d'une clarté froide et bleue tous les détails du paysage.

— Tenez, voici votre revolver, ajoutait-elle en

lui tendant son arme; ne serez-vous donc jamais raisonnable!

Et, comme il la contemplait avec des yeux fous, enivrés, et cependant doutant encore :

— Que diriez-vous d'une promenade à la tour des Hogues par ce clair de lune? Je n'ai pas renoncé à mon idée, moi.

Pour toute réponse, Mauriat, des sanglots sur les lèvres, lui dévorait les deux mains de baisers; elle alors, considérant avec un mince sourire et cet homme énervé et la beauté magique de cette nuit lunaire :

— Allons, je vous emmène, car franchement qu'avons-nous à faire ici? Seulement descendons par les appartements et passons au chenil, nous détacherons Lieverlé et Raounda... nous emmènons les chiens, n'est-ce pas?

Et, lui passant sa main fine à hauteur des lèvres:

— Vous serez sage, au moins, homme aux nerfs fouettés, poète impressionnable!

JEAN LORRAIN.

MUSIQUE

L'ENFANCE DU CHRIST.

La plupart des œuvres de Berlioz se caractérisent par une inspiration fougueuse, inquiète, nerveuse, formulée en accents étranges et poignants; telle la *Damnation de Faust*; telle aussi la *Symphonie fantastique*. D'un caractère tout différent est l'*Enfance du Christ*.

Lorsqu'on l'exécuta pour la première fois, le succès fut énorme; ne pouvant le nier, la critique, toujours hostile, feignait de trouver dans cette œuvre, un indice de l'adhésion de Berlioz au « goût musical du moment »; cette monstrueuse sottise était maladroitement combattue par certains. Berlioz, disaient-ils a voulu montrer son aptitude à produire autre chose que de la « musique infernale »! — Parler ainsi était mal juger l'artiste, dont le génie hautain méprisait trop la foule pour s'abaisser jusqu'à quêter sa sympathie, par des concessions sur ses principes.

L'*Enfance du Christ*, au contraire, est en complète logique avec les tendances de Berlioz : recherche de l'expression la plus absolue du sujet ; le sujet seul modifia le caractère de la nouvelle œuvre, tout

comme celui des « *Troyens* » qui furent écrits postérieurement, et dans lesquels le maître a uni son inspiration puissante, aux mélopées et aux chœurs majestueux d'allure, de l'ancienne musique grecque.

Dans l'*Enfance du Christ* nous sont dépeints la joie calme, la paix patriarcale, mêlées aux inquiétudes qui entourèrent la naissance du Christ. Les paysages que nous suggère l'orchestre sont bien les plaines tranquilles de Judée et d'Egypte, telles que l'esprit les entrevoit aux premières scènes du Nouveau Testament. C'est du mysticisme non exalté et farouche comme au moyen-âge, mais serein et poétique comme celui des pâtres d'Israël. Point d'orgues majestueuses, mais la douceur des cordes et des bois.

Le poème, écrit par Berlioz, est riche des grandes qualités que devraient posséder tous les vers destinés à servir de texte musical; le rythme, et l'adaptation parfaite à la musique. Les naïvetés voulues qui s'y rencontrent, sont en parfaite harmonie avec les mœurs des personnages, et se retrouvent dans le phrasé musicale. Par cette naïveté l'*Enfance du Christ* se rattache aux « mystères » gothiques, dans le style desquels l'œuvre est écrite. L'orchestre si fouillé, si complexe d'harmonies, rappelle pourtant les symphonies simples des vieux maîtres de chapelle. C'est une œuvre éminement suggestive, évocative du passé. Tout y est également beau et expressif, depuis le mouvement de la patrouille, à la première scène, décrit par les évolutions des archets, rythmé par les basses, jusqu'au majestueux et imposant chœur final.

Impossible d'exprimer la terreur, mieux que dans le récit d'Hérode « toujours ce rêve! encore cet

enfant ». Rien de plus cruel et de plus féroce que l'ensemble terminant la première partie « oui! par le fer qu'ils périssent! » — le roi et les devins ordonnant le Massacre des Innocents.

Entre ces deux pages dramatiques se place la scène mimée de la conjuration des esprits, sur un mouvement orchestral d'un rythme original et très curieux.

La deuxième partie plonge l'auditeur artiste en une réelle béatitude. Le chœur des bergers et le chant du récitant, comme celui de la troisième partie du mystère, sont de véritables joyaux d'inspiration.

Le morceau symphonique qui commence l'*Arrivée à Saïs* est encore remarquablement descriptif; tout y est exprimé, la solitude de la route, les inquiétudes des pèlerins, leur lassitude et leur espoir du prochain repos. La fatigue implorante des voyageurs est dite avec une douloureuse insistance dans l'air : « ouvrez, ouvrez, secourez nous » auquel la dureté de la réponse « arrière! vils Hébreux » fait un contraste saisissant.

Dans le dialogue entre Joseph, et le père de famille d'une candeur antique, particulièrement belle est la phrase reprise par le chœur « laissez, laissez faire, près de nous, Jésus grandira ».

L'interprétation a été en général fort bonne. M. Engel particulièrement a enthousiasmé par son chant sincère. M. Heuschling n'a pas été moins méritant dans ses deux petits rôles. M. Dubulle malgré quelques défaillances a très bien rendu le rôle d'Hérode.

Les chœurs se sont bien comportés, à part l'ensemble final « ô mon âme » dans lequel ils ont manqué d'accents et de nuances, détruisant de beaucoup l'effet de cette belle page. L'orchestre est de toute perfection,

félicitons aussi les exécutants du trio des jeunes Ismaëlites, pour deux flûtes et harpe — une résurrection.

Quant à Mme Moriani — (de C...) comme disait l'affiche — nous lui souhaitons de nouveaux et très brillants succès dans les salons de toutes les ambassades du monde ; mais il est à supposer, après son essai de dimanche, qu'elle ne viendra plus jeter dans un très beau concert, la note discorde de son organe minuscule et peu séduisant.

SAINT-MÉGRIN.

Parmis les nombreuses partitions qui chaque jour se produisent, voici enfin *une œuvre* : Saint-Mégrin.

Un libretto extrait par MM. Dubreuil et Adenis du drame « Henry III et sa cour » d'Alexandre Dumas a fourni à MM. Hillemacker l'occasion de débuter à la scène.

La donnée de la pièce reste à peu de chose près telle que l'avait composée Dumas, et les qualités de Henry III se retrouvent dans Saint-Mégrin. Intérêt soutenu, émotion parfois, quelques scènes poignantes, des personnages aux caractères nettement accusés et opposés. En somme, suffisamment de ressources pour des musiciens qui veulent lier l'action à la musique par l'expression, et dépeindre dans l'orchestre les situations de la scène.

Les trois personnages principaux du drame sont : le comte de Saint-Mégrin, mignon de la cour de Henry III, amoureux de la duchesse de Guise ; Henri

le Balafré, duc de Guise, ambitieux rêvant la couronne, brutal et jaloux; Catherine de Clèves, duchesse de Guise.

Suivant les principes de Wagner, les auteurs attribuent à chacun de ces personnages un motif typique.

Les trois motifs alternent dans l'ouverture; par leur développement dans la suite de la pièce, ils commentent le drame. Celui-ci existe dans le 1er, le 3e et le 5e tableaux.

Le motif de Saint-Mégrin exprime son amour, en une phrase douce, lente, captivante. Celui de Catherine de Clèves, qui s'en rapproche, est tempéré dans la douceur, par la crainte que lui inspire le duc de Guise. Le motif de ce dernier est énergique, brusque et caractérise la jalousie et la vengeance.

Au premier acte, le thème amoureux domine; l'amour de Saint-Mégrin se heurte dans l'âme de la duchesse de Guise, à la crainte de la jalousie du duc. Au deuxième acte, une situation inverse se présente; c'est la vengeance du duc de Guise arrêtée par l'amour de la duchesse pour Saint-Mégrin. Au cinquième tableau, après un duo d'amour, composé sur les deux thèmes combinés, le drame se dénoue par la vengeance du duc. C'est ce sentiment esquissé seulement au final du premier acte, plus accusé au second, qui triomphe ici, dit en *forte*, par tous les timbres de l'orchestre.

Cette partie de la pièce, qui est le drame même, est de tous points remarquable. Les scènes d'amour sont exquises de délicatesse et de passion, et les sentiments des personnages sont dépeints avec une richesse d'expression qu'une perception intense des sensations peut seule donner. Les pages dramatiques ne sont pas moins

belles, mais il en est de plus faibles, tels les accents de vengeance de Henri de Guise, où l'émotion pourrait être plus puissante. On y sent l'inexpérience d'auteurs trop jeunes pour dépeindre d'une manière poignante un sentiment non éprouvé : la jalousie fatale. Néanmoins le duo du troisième acte entre le duc de Guise et sa femme est fort émouvant.

Les 2e et 4e tableaux sont, à vrai dire, des hors d'œuvre. S'ils sont nécessaires pour faire diversion au drame, dont l'action serait sinon trop précipitée, leur suppression ne nuirait en rien à l'intelligence de la pièce. C'est la cour qui nous y est dépeinte, avec ses plaisirs et ses intrigues. Dans cette partie de leur œuvre, les musiciens accusent des tendances différentes des premières. Disciples de Wagner dans l'exposition du drame, ils recherchent ici, comme Berlioz, le caractère particulier des époques et des personnages mis en scène. Ainsi, les danses et les airs de ces deux tableaux sont écrits dans le style archaïque, autant par le jeu de la mélodie que par l'orchestration. Et nous retrouvons dans cette partition vraiment moderne, des choses exquises qu'eussent pu signer Lully ou Rameau, tels la sarabande et l'air de Joyeuse au 2e acte, le ballet composé aussi dans la forme des vieux ballets français — et les airs à danser joués au loin, pendant le dialogue de Robert et Saint-Mégrin, au 4e acte.

La chanson sur le grand duc Lorrain-Larron, est d'un très beau caractère, mais nous reprochons aux auteurs de l'avoir agrémentée de trop nombreuses vocalises — fâcheuses concessions aux désirs d'un habile chanteur ; — la dernière roulade est absolument superflue.

Encore, l'air de Joyeuse au 4e acte, se termine par un point d'orgue sur la tonique, exaspérant.

Sans vouloir exclure tout à fait les agréments du chant, nous mettons les musiciens en garde contre ces gargarismes qui, s'ils déchaînent des salves de bravos de la part des badauds, sont bien désagréables aux oreilles artistes, et déparent une œuvre sincèrement écrite.

Une des pages les moins bonnes de la partition est l'ensemble final du 2e acte. Elle est écrite à la façon consacrée depuis Meyerbeer et passablement banale.

La fin du 4e tableau à partir du dialogue entre Ruggierri et Saint-Mégrin, l'air « cette étoile est la mienne » sont très inspirés.

Il nous reste à examiner le commencement du 3e acte, avant la reprise du drame. Et c'est, certes, ce qu'il y a de plus joli, de plus frais dans l'œuvre ; la chanson du page Robert, l'air de madame de Cossé, le trio qui suit, reposent délicieusement l'esprit. Les auteurs donnent une preuve non contestable de leur sens artiste, en faisant réciter les beaux vers de Ronsard « Mignonne, allons voir si la rose » sur lesquels un compositeur vulgaire se serait empressé de broder quelque couplet. Un accompagnement d'orchestre très délicat suit la déclamation.

Telle est l'œuvre qui vient de rendre célèbre deux jeunes gens hier inconnus ; un très grand et très mérité succès a accueilli Saint-Mégrin, qui, malgré ses défauts, est une des meilleures productions lyriques de ces dernières années.

Elle est l'œuvre d'artistes réels, recherchant, non pas la faveur temporaire du public, mais le respect et

le suffrage des intelligences saines. Tout dans Saint-Mégrin le prouve : la marque originale, à laquelle souvent ils arrivent, le travail consciencieux de l'orchestre, la recherche des harmonies et des timbres. Les auteurs sont servis par une inspiration vive et fraiche et une science réelle de l'art musical.

Dès à présent, le monde artiste suivra avec un intérêt puissant, les travaux des frères Hillemacher. Et peut-être voyons-nous naître, en musique, un dualisme aussi marquant que celui des de Goncourt en littérature.

MM. Furst, Boyer, Nerval et Mlle Wolf sont excellents dans leurs rôles. Mlle Mézeray est charmante dans les passages délicats, mais manque d'accents dans les pages dramatiques.

M. Renaud chante d'une voix superbe, mais sans la moindre émotion.

Félicitons vivement M. Verdhurt qui n'a pas craint de monter cette œuvre de jeunes, refusée jadis par M. Carvalho. Le succès de Saint-Mégrin est sien, et contribuera à augmenter les sympathies qui appuyent sa direction.

LÜDWIG GHELDRE.

La société de musique répète en ce moment la *Damnation de Faust*.

La dite Société serait-elle enfin guérie de la gounoderite aigue qui la tenaillait depuis trois ans ? Espérons-le, et souhaitons au chef-d'œuvre de Berlioz une exécution magistrale.

THÉATRE BELGE

En ce temps là, la Belgique — bière artistique — avait des poètes, des poètes de grand talent, qu'elle s'obstinait à ne pas voir ; mais comme ses auteurs dramatiques étaient d'une nullité idéale, elle en découvrait partout.

Un pays civilisé peut à la rigueur vivre sans doctoresses, sans cantonnières, voire même sans *hommes sages*, mais se passer d'auteurs dramatiques serait de la négligence de sa part. D'ailleurs le théâtre national — le passé se ferait un point d'honneur d'en témoigner — partage avec le pavot la propriété d'adoucir les mœurs.

De vénérables momies comprirent la sagesse de cette maxime et, unissant leurs efforts et leur arsenic, surgirent de leurs hiéroglyphes pour combler la lacune.

Quelques visqueux en rupture de banc, quelques ronds de cuir pleurant leurs crins s'accolèrent à eux : *La Fédération dramatique* était fondée. On loua le théâtre flamand — par instinct de conservation — on placarda — en guise de rigollos — de grandes affiches au pied des murs publics, on gava ses proches de fauteuils d'orchestre, et une comédie *claessique* en quatre actes fut exécutée pour la première fois sur la grève de la rue du Cirque.

L'Union dramatique et philanthropique (pauvres hommes!) avait apporté à la solennité le généreux

concours de sa guillotine, comme si *Nos Bergers* demandaient ce déploiement de rasoirs pour n'avoir ni queue ni tête.

Sous prétexte de satire, M. Claes, qui s'appelle Louis (par hyperbole apparemment) a eu la patience de faire défiler sur le théâtre des d'Artevelde une série de fantoches politiques bien jeunes pour dire des choses aussi vieilles, ou ayant des crimes bien anciens à faire expier !

C'était — parait-il — une actualité il y a deux ans à peine ; elle a eu le temps de mûrir. Les pommes cuites vont plus vite en besogne.

Un monsieur qui parle trop bien pour n'avoir pas eu des ancêtres du troisième sexe reconnu par Labiche, s est fait nommer député d'un arrondissement quelconque ; mais une fois élu, il a l'indélicatesse de se ficher de ses électeurs comme de colin-crampon. Son secrétaire, un bon jeune homme, que ces procédés éminament décadents déroutent, trouve là une occasion superbe de placer une tirade à effet sur la vénalité des politiciens, et il finit par épouser la fille du député qu'il aime sans le savoir.

Cette analyse incomplète ne peut donner qu'une maigre idée de la valeur dramatique de *Nos Bergers*.

La comédie de M. Claes eut la destinée des chef-d'œuvre. Quand elle ne trouva plus de moutons, ce qui fut moins long qu'on ne le pourrait supposer, les *Fédérés* se crurent obligés de lui procurer une remplaçante.

Ils se mirent le doigt... sur la *Question d'Occident*, trois actes doués de toutes les qualités de leurs prédécesseurs : esprit, intérêt, clarté, et même d'un défaut

grave : ils ne duraient que deux heures et demie. C'était peu vraiment pour résoudre une question aussi intéressante :

Une jeune fille élevée dans des principes sévères s'éprend subitement d'un bookmaker très distingué par ses habiletés nombreuses, et quitte sa respectable famille pour s'enfuir avec lui. Mais à la gare du nord, au moment de monter dans le *train de Mons*, des remords lui grignottent le cœur, et elle regagne l'acajou paternel où sa mère lui adresse quelques paroles bien senties.

Une morale se dégage, on le voit, de la *Question d'Occident* : si vous avez une fille romanesque, défiez vous des bookmakers.

Les gens qui cherchent la grosse bête trouveront M. De Koning un peu prétentieux, peut-être, d'avoir intitulé aussi cruellement son œuvre; ces gens-là ne sont pas dignes d'être reçus dans le temple des d'Artevelde.

Il parait que l'avenir et la Fédération nous réservent encore pas mal de pièces plus brillantes que les deux premières exécutées ; on s'est adressé cette fois à des hommes surchargés de lustres. Cela promet de beaux jours aux confédérés et aux porte monnaies de leurs familles.

PIERRE DELOURS.

*
* *

Samedi, 7 février, a eu lieu à l'Alcazar, la représentation du *Saxe*, un acte de M. Francis Nautet, le critique si artiste, et de *Jeanne Bijou* comédie en 3 actes de M. Max Waller, le délicat et spirituel nouvelliste. Nous ne dirons de ces œuvres que le bien,

tout le bien que l'on doit en dire, et regrettons de ne pouvoir en parler longuement.

Le lever de rideau de M. Nautet a des qualités d'ensemble, et tient assez en scène.

La pièce de M. Waller est lestement écrite. Du memento de la Jeune Belgique dialogué. Le premier acte seul est un acte.

Mais il faut surtout retenir de cette soirée, que l'assistance était nombreuse, bien disposée, et que les jeunes auteurs ont un public à eux.

Le prochain numéro de la Jeune Belgique publie, dit-on, *Jeanne Bijou*. Les qualités de la comédie ressortiront mieux à la lecture. Nous attendons impatiemment ce numéro bijou.

HECT. CH.

WELCOME !

Vient de paraître. Le premier n° de LA PLÉIADE, revue littéraire et artistique, fondée par nos chers compagnons parisiens Darzens, Mikhaël, Ajalbert et Quillard. Une préface d'une humour charmante, signée Théodore de Beanville, présente la revue aux lecteurs dont les articles et surtout les vers sont d'une haute et rare valeur. Le maître imprimeur Alcan-Lévy édite avec luxe et distinction *La Pléiade*, qui compte parmi ses rédacteurs trois de nos compatriotes, MM. Le Roy, Maeterlinck et van Lerberghe.

Nos vifs souhaits et le meilleur accueil à *La Pléiade*.

LIVRES NOUVEAUX

HAPPE-CHAIR, par CAMILLE LEMONNIER ; 1 vol. couvert. de Constant. Meunier. — Monnier, édit. Par

Le roman si longtemps attendu de l'auteur des *Concubins* vient de paraître à la librairie Monnier. Nous avons, dans un précédent article, parlé de l'affabulation de cette œuvre, d'une extraordinaire abondance, où le lyrisme magnifique de l'auteur s'épand en des pages hardies, d'une souveraine beauté plastique et d'une toute puissante suggestion. Happe-Chair, la monstreuse usine aux gueulards braséants, se dresse, anhèlante et grondante, au fond de chaque tableau brossé, et c'est autour de ce pivot formidable, que gravite l'action du livre. Tout y est baigné dans une athmosphère exacte, toujours palpitante, faite des haleines de l'usine huileuse, et des fumées du Culot. Il y a dans Happe-Chair des descriptions d'un rendu miraculeux, impressionnant plus âprement que des peintures, amenant le lecteur haletant à l'état *physique* et moral des acteurs ; les pages du début, par exemple, brisent, et sous le martellement continu des visions déroulées, l'assourdissant fracas des ateliers enfièvrès, l'œil s'aveugle et le corps se lasse.

Inutile, d'ailleurs, d'insister plus longtemps sur la maîtrise de forme de l'écrivain, illustre par son autorité

sur la langue, dont il est un des plus souples et des plus puissants dominateurs.

Le sujet du livre est l'histoire d'un ménage d'ouvriers : Jacques Huriaux et Clarinette.

Le personnage de Huriaux est construit, développé, expliqué avec entièreté et logique; on a voulu considérer Clarinette comme une Bovary ouvrière; le mot est joli, mais en réalité, la chose nous semble sujette à maintes restrictions.

Happe Chair apparaît comme un des romans naturalistes les plus largement conçus et les plus largement réalisés. L'auteur n'y fait pas parler ses ouvriers comme des démocs-socs ou des orateurs de barrières; ils s'expriment dans leur pittoresque dialecte — ce qui n'a pas dû être pour l'écrivain une médiocre difficulté, — sans émettre des discours ou des idées qui étonneraient, venant de leur part.

Nous n'avons voulu ici qu'indiquer rapidement les maîtresses qualités de ce farouche chef-d'œuvre, nous réservant de l'analyser plus longuement dans une prochaine étude sur son auteur. Pourtant nous désirons ajouter un mot, pour témoigner de notre étonnement, en voyant certains critiques reprocher à M. Lemonnier son manque d'au-delà, d'aspirations philosophiques. Nous dirons plus tard que tel n'est pas notre avis.

Pour paraître incessamment : *Chambre d'Hôtel*, par Léo Rouanet. *La Messe Noire*, roman, par Rod. Darzens. *La fille aux mains coupées*, par P. Quillard; *Choses vues*, par J. Ajalbert ; l'*Automne*, par Ephraïm Mikhaël.

HAUTE ÉCOLE, par Félix Naquet. Paris, Charpentier, éd.

Titre caractéristique; livre hardi, châtié, nerveux, très souple et très aigu, œuvre de poète sincère et d'artiste maître en son métier; M. Naquet se joue des difficultés les plus ardues, en triomphe avec sûreté et désinvolture élégante, enchâssant en une forme vive, nette, originale et fine, harmonieuse et sonore, une suite de poèmes qui sont, presque, l'histoire de l'humanité: *livre juif, livre païen, livre chrétien, livre moderne, livre de Méphistophelès, livre de la Femme, livre de l'auteur.* Ce dernier se promène à travers cette histoire, dédaigneux, froid un peu, monocle à l'œil, suprême de dandysme et de bonne tenue, sceptique comme il convient, et traduisant son scepticisme par d'éclatantes images et des vers savamment rythmés. Tout le livre respire un savoir vrai, et le poète n'a que faire de cette science de contrebande dont tant « plaquent » aujourd'hui leurs œuvres.

Du reste, MM. de Banville et Leconte de Lisle — à qui l'on voudra bien accorder compétence en la matière — ont déclaré de *Haute Ecole* que comme facture, c'était l'œuvre d'un maître, et comme personnalité, le fait d'un poète dont la note marquerait.

Qui pourrait mieux dire, et avec plus d'autorité?

LE VENIN par L. G. Mostrailles, Paris. — Léo Trézenik et Georges Rall distillent *le Venin* sous le pseudonyme de Mostrailles, l'auteur des *Têtes de pipes.* La 6e édition vient de paraître, étiquetée de la sorte: *Les Gaffes des Journalistes,* édition de propagande.

C'est le bouquet des fleurs-de-luneries cueillies au

moment de leur éclosion dans les « quotidiens ». Les grands confrères n'ont pas été satisfaits de respirer la senteur posthume de leur prose « vache-espagnolesque » : Les chats n'aiment pas qu'on leur plonge le nez dans leurs ordures... Des plus drôles, spirituellement commentés, sont les documents amassés par Mostrailles ; ce qui explique les six éditions du *Venin* malgré le silence de la Grrrande Prrresse.

PROSES DÉCADENTES par Léo Trézenik, chez Giraud, 18, rue Drouot, Paris. — L'éditeur du *Cœur félé* de Jules Vidal et des *Lépillier* de Jean Lorrain met en vente les fantaisistes croquis de Léo Trézenik. Blagueur, et gouailleur, et railleur, et tout parisien, dans une langue amusante l'auteur nous conte des histoires rapides comme la vie, et sans prétention ; nous montre l'universelle perversité : les gens péchant par le bas et le haut, les femmes en montrant leurs mollets, les hommes en les savourant de l'œil et à l'œil : les phrases sont alertement troussées, comme les héroïnes. C'est à la fois ironique et gai, fumiste en diable : on éprouve à lire les *Proses décadentes* le plaisir que l'on trouve à se remémorer, les soirs, les fuyantes rencontres de la journée dans une promenade à travers Paris — et ce n'est pas une journée perdue.

Chronique de l'Art et du Livre.

ÉTAT CIVIL. — Décès : *L'Etudiant*, journal hebdomadaire de la turbulence universitaire. D'abord plus politique que littéraire, il s'était converti peu à peu, publiant des nouvelles, fantaisies, chroniques, et aussi des illustrations d'une haute saveur. Il a mené pendant trois ans le bon combat de l'outrance insolemment juvénile, aussi bien sur le terrain politique qu'en art. C'est dans ce vaillant follicule, fondé par un des nôtres, que la plupart des *Clercs* ont poussé leurs premiers vagissements. Nous conservons au disparu, étouffé par les cancres, les benêts et les morveux potaches qui emmarmaillent à présent l'Université, un cher et cordial souvenir.

∴

Les Matinées littéraires, revue d'art socialiste — supposée perdue corps et bien, par suite de défaut de nouvelles. — C'est la même qui, dans son premier numéro, envoyait le public au diable — histoire de se faire frayer le chemin, comme on voit — et, dans son 4me et dernier paru, annonçant la mort d'une autre publication, s'écriait, matamorante : « A qui le tour, à présent? »

— A vous, Messeigneurs!

Payer d'audace ne coûte guère; c'est à la portée du moindre *Mâtin*; mais quant à payer des déficits?... Ohé, Lambert... !

∴

La *Librairie de la Presse* (A. Laurent, éditeur, 8, rue Taitbout, Paris), vient de mettre en vente : *Curieuse !* le deuxième roman de la *Décadence latine*, l'*Ethopée*, de M. *Joséphin Péladan*, en même temps qu'une nouvelle

édition du *Vice Suprême*, dont ce nouveau volume est une continuation. Nous parlerons plus longuement de *Curieuse* dans notre prochain numéro.

∴

M. Edmond Haraucourt, le « disciple favori » de Leconte, de Lisle a fait, le 8 février, « douze heures de chemin de fer pour bêcher » les Décadents en une conférence au Cercle Artistique.

Et les suggestifs ont subi là un furibond abattage, farci d'anecdotes baroques et de termes d'un Rambouillet très inattendu : « Je promets un lapin vivant à celui qui m'expliquera ça ». « ça n'est pas drôle, vous savez? » L'attitude de M. Haraucourt est peu fière ; c'est se payer de trop faciles succès, que se moquer, devant le public, d'artistes qui ne s'adressent en rien à ce public. Et comme la presse bruxelloise ne s'est pas contrainte pour lui dire fort nettement son avis, deux jours après, M. Haraucourt, qui décidément a le haro ! long, recommençait, aux XX, dans le salon le plus révolutionnaire qui soit, son confraternel éreintement; il s'interrompait fréquemment pour répondre aux attaques des « journaux de l'endroit (*sic*) » si bien que sa conférence fut presque une causerie de cabaret, déjetée, à phrases rompues, sans queue ni tête, entremêlée de lectures dans une langue inconnue. Les auditeurs crurent d'abord que M. Haraucourt lisait ainsi les vers de ses adversaires, mais il sabota les siens avec tout autant de grotesque. Ah! l'étrange conférence!

M. Lemaître aussi, du *Journal des Débats*, y est allé ce mois-ci, de son verre d'eau sucrée, versée sur A. Daudet et le Midi ; nous citons *l'Art Moderne* : il a débité son sujet avec la gravité et la distinction pédante d'un normalien, sur un ton mesuré, digne et légèrement mélancolique ; il a eu quelques traits d'esprits parfumés d'une grande convenance bourgeoise ; pas un mot plus haut que l'autre, nul sentiment,

une monotonie décente et triste, des gestes vagues et carressants, une voix de confesseur, un accord parfait avec la cravate blanche. » Et *l'Art Moderne* conclut. « Fasse le sort que les conférenciculettes aillent rejoindre les monocoquelogues. Nous ne sommes pas faits, en ce pays de libre allure et de gaieté, pour trouver plus longtemps acceptables les gesticulations soupirantes avec lesquelles les demi-virtuoses qui peuplent les salons de Mme Adam, cette muse départementale perchée à Paris, séduisent les Français de la décadence Nous avons de plus énergiques appétits et sommes mécontents quand, nous levant de table, nous disons qu'on ne nous a donné à manger que quelques sardines arrosées de verres d'orgeat. »

∴

Madame J. B. (Jeanne Bijou) Ne crains, de la firme Ne Crains, Qu'en Péril, et Cie, n'aime pas que les roquets divaguant par les rues, viennent pissoter contre le porche de son hôtel ; or, d'abominables petits toutous, vulgairement inconnus sous le nom de *Clercs de Basoche*, se permettent parfois de lever une patte irrévérencieuse contre les murs immaculés de] la maison Ne Crains ; ce que voyant, Mame Jeanne Bijou vient d'acheter un petit sachet de fleur de soufre, et en a fait semer délicatement tout au long du trottoir.

Et si son « époux » M'sieu J.-B.(Jean-Baptiste) Ne Crains, ne se donne pas la peine de sortir sa trique pour assommer ces vagabonds, c'est que, vraiment, il a peur de les entamer, car il les réduirait en miettes.

Tel est le sens d'un entrefilet que nous lisons dans la *Jeune Belgique*. Celle-ci se donne des airs de mouche à deux culs qui nous égaient. Elle doit savoir pourtant qu'il n'est pas si facile de nous « tomber ». En tous cas, que notre attitude lui soit prétexte à colère ou à dédain, il ne nous en chaut guère; et elle s'apercevra plus d'une fois encore, que nous

prétendons conserver, vis à vis d'elle comme vis à vis de tous, notre franc parler.

∴

On a hissé le mois dernier, sur le piédestal de droite du Palais des Beaux Arts, le groupe de M. de Vigne On avait fait tant de bruit autour de cette nouvelle production que nous espérions nous trouver enfin, devant une œuvre originale. Nous avons été déçus; le groupe est quelconque; on a vu partout ce génie couronnant les arts! la Renommée soufflant dans le mur les gloires de l'art belge nous semble passablement risquée.

Rien dans la facture ne fait pardonner la médiocrité de la conception; la tête seule du génie a de la grandeur; on y trouve une certaine inspiration, un travail d'artiste.

De plus, ce groupe énorme péniblement tassé sur son étroit piédestal semble prêt à s'abattre dans la rue. C'est une nouvelle preuve de l'ignorance absolue chez nos artistes des lois de la statuaire architectonique : chaque fois que l'un d'eux doit produire une œuvre appelée à décorer une façade, il se borne à s'enquérir de l'espace dont il dispose, puis indifférent à l'allure, au caractère du monument qui doit envelopper sa statue, il travaille dans l'éloignement de l'atelier, et donne comme M. de Vigne des œuvres qui ne tiennent point avec ce qui les entoure.

Nous voudrions qu'on mît au concours ces commandes du gouvernement. On objectera que les jurés habituels ayant leurs sympathies toutes faites, donneront inévitablement leurs voix aux artistes érigés maîtres par arrêtés ministériels; mais on éviterait cette partialité coutumière en nommant un jury étranger.

Pour l'œuvre de M. de Vigne, qu'on perfore la palme du génie, qu'on y visse un bec de gaz et le groupe formera un très honnête candélabre...

∴

Le dernier numéro du *Monde Poétique* est particulièrement intéressant. Émile Blémont y cherche le rang que doit occuper la poésie parmi les arts, et son étude et un haut morceau d'éloquence. M. Michel Ratnikow poursuit son intéressante promenade à travers la poésie russe. Enfin MM. Sully Prudhomme, de l'Académie Française, et François Fabié y publient de beaux vers inédits. Ajoutons que la bibliographie, signée de noms connus, présente un bel intérêt d'actualité.

.·.

Le Passant (Revue littéraire et artistique bi-mensuelle, Paris), compte parmi ses collaborateurs la plupart des écrivains en vue de l'heure présente : Banville, Bouchor, Bourget, Buet, Coppée, de Hérédia, A. Jounet, J. Lorrain, Loti, Méténier, Mistral, Richepin, Prudhomme (Sully), etc. Nous pointons dans son dernier numéro un poëme d'Albert Jounet, l'auteur de *Rose Croix*, des traductions de Shelley, une chronique littéraire très nourrie de Léo Rouanet, et un intéressant commentaire, par Maurice Fabre, du dernier album d'Odilon Redon, « nécroman du crayon, subtil lithographe de la Douleur »

.·.

L'Élan littéraire, un petit canard éclos l'an passé « dans la cité de St-Lambert » nous montre fièrement les plumes de sa deuxième année. (40 pages, teintées, 13 centimètres sur 20.

Très coquettement édité, et avec goût, il imprime un tas de jolies choses, et trotte d'une belle allure dans son cheminet de jadis, devenu presqu'une grand'route. Ohé! les copains liégeois? Sourd-t-il vraiment quelque chose, là-bas. Allez-y plus franchement, alors, changez votre titre, arborez un nom clair, sonore, wallon, devenez nos félibres, et faites entendre que de jeunes cigales chantent en notre terre de langue d'oïl. Wallonnie pour toujours! N'est-ce pas, Chainaye?

PARU LE 1er MARS

ALMANACH

DE

l'Université de Gand

(2me ANNÉE)

1 vol. de 250 pages. EDITION DE LUXE SUR VÉLIN TEINTÉ, avec lettrines, têtes de pages, culs-de-lampe et *les portraits de MM. Callier et Wagener* (gravure de Flor. Van Loo). Ce volume contient des notices historiques sur l'Université de Gand, sur les sociétés d'étudiants; une étude sur *Voltaire et Frédéric II* par M. le professeur E. Discailles; de la prose ou des vers de MM. L. Malper, Petrus Pirus, H. Stranard, P. Quillard, A. Vierset, R. Darzens, A. Goffin, E. Mikhaël, F. Foulon, H. Chainaye, M. Siville, Ch. Maquette, Sapho, Jean d'Avril, etc.

PRIX FRANCO, PAR LA POSTE : 2 FRANCS.

On souscrit chez M. Hoste, *éditeur*, rue des Champs, et chez M. Poirier, *secrétaire du Comité de publication*, 17, marché au beurre, Gand.

N° 15 (tome II, n° 3) CINQUANTE CENTIMES 15 Mars 1886

LA BASOCHE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

SOMMAIRE :

I. *Grisaille,* nouvelle . . . . . GRÉGOIRE LE ROY

II. *Automne,* poésie . . . . . PIERRE QUILLARD

III. *L'Horloge,* contes. . . . . HECTOR CHAINAYE

IV. *Ceux de demain :* Camille de Ste-Croix . . . . OSCAR MÉTÉNIER

V. *Ye-bi-sü.* Rêve oriental . . . . . LUC MALPER

VI. *Très Russe* (Fragment) . . . . . JEAN LORRAIN

VII. *Musique* : L'enfance du Christ ; Saint-Mégrin. . . LUDWIG GUELDRE

VIII. *Théâtre belge.* . . . . . PIERRE DELOURS.

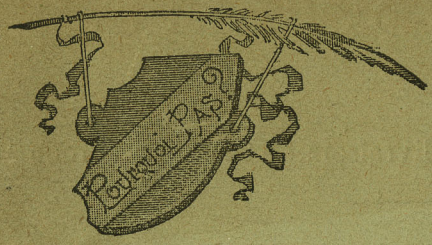
IX. *Livres Nouveaux* . . . . . X.

XI. *Chronique de l'Art et du Livre* . . . . . X.

BRUXELLES

J.-B. MOENS, ÉDITEUR

7, GALERIE BORTIER, 7



LA BASOCHE

Avril 1886

Presses de J.-B. Moens, Bruxelles.

LA BASOCHE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant chaque mois en livraisons de 64 pages au moins

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : 5 francs par an. — Union Postale : 6,50 francs.

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste

DIRECTION DE LA REVUE :

Galerie Bortier, 7, à Bruxelles

Adresser tout ce qui concerne l'Administration :

29, rue du Trône, Bruxelles

LA BASOCHE reste absolument indépendante de toute école, n'est inféodée à aucune doctrine littéraire, et se défend rigoureusement de traiter les questions religieuses, politiques ou sociales.

Chaque Collaborateur conservant toute liberté d'appréciation, accepte l'entière responsabilité de ses articles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont DEUX exemplaires parviendron aux bureaux de la Revue.

Avec le présent n° nous offrons à nos abonnés l'eau forte de Léon Dardenne, destinée l'illustration des *Visions* d'Arnold Goffin. (Voir n° II, 2e année.)

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain n° plusieurs articles bibliographiques.

Voir au dos de la livraison le sommaire de ce n°.

SALON DES XX.

Nous ne perdrons pas de temps en considérations générales. *L'Art Moderne* et les quotidiens ont suffisamment déblayé le terrain pour que nous puissions escalader d'emblée le melon de la critique.

Donc, trève de parade, et à l'ouvrage !

Le hasard a donné à James Ensor les premiers mêtres de rampe qu'on rencontre au Salon. Ce hasard, qui est souvent un criminel, a failli empoisonner plusieurs personnes dont la manie est de se tuméfier le nez aux vîtres pour mieux voir se qui se passe dans la rue. Ce même bonhomme qui se place au théâtre avec la plus vive répugnance dans la trajectoire des instruments de cuivre, prétend caresser de la main toutes les peintures. Il y casse souvent ses lunettes et entre toujours en fureur. Gageons que tous les chroniqueurs grincheux ont reçu une ruade... C'est l'éternelle histoire des gens éconduits...

Pour notre part, nous n'avons pas écoppé de horions et nous trouvons les toiles d'Ensor extrêmement harmonieuses malgré leur facture épaisse et martelée.

Comme quelques femmes, de plus en plus rares il est vrai — il est des tableaux... je n'ai pas dit « peintures », à propos de femmes — qui aiment les bagatelles de la porte et ne se livrent qu'après les sommations galantes.

Le salon bourgeois en 1881 et *la musique russe* ne lèvent leurs derniers voiles que pour les visiteurs respectueux. Il ne faut pas aller à ces œuvres comme vers des choses connues. Ensor s'est fait un métier tout spécial. Depuis des années il poursuit le même but. C'est la palette en main et après de longues contemplations qu'il a acquis lui-même la conscience de ses principes d'art. Et depuis lors, chaque œuvre nouvelle pénètre davantage dans la voie qu'il s'est assignée. Les gens, pour qui le peintre ne devrait pas être plus sensible que la généralité aux beautés de la couleur, trouvent James Ensor incompréhensible.... Tant pis pour eux.... Il faut encourager l'artiste véritable, qui, méprisant les succès faciles, travaille pour la jouissance des délicats.

Nous avouons n'avoir compris les hautes qualités de la *Mangeuse d'huîtres* qu'après plusieurs visites au Salon. Si la première fois que nous avons entrevu ce morceau, nous nous étions mis à rigoler comme les chroniqueurs «sérieux», nous aurions perdu l'occasion rare de nous émouvoir une fois de plus.

Les œuvres de Guillaume Vogels, Toorop, Willy Finch et Dario de Regoyos, très diverses les unes des autres et inspirées par des spectacles différents, demandent aussi une initiation spéciale. Quoi de plus raffiné cependant que *l'Averse d'Ostende* et *la Tour Sainte-Catherine* de Vogels. La distinction même chez les impressionnistes est d'une élégance ou d'un choix tout particulier. Il y a une grande distance entre ces pages savoureuses et chatoyantes comme des étoffes de prix et les études presqu'austères de Willy Finch. *Les champs de blé* paraissent être une esquisse pour

fresque. Dans des tons simples Finch conçoit les choses avec une « vérité » surprenante. *Une anglaise* et *la Baie de Pasajës* de Dario de Regoyos montrent d'autres préoccupations artistiques. Très particulier aussi, *l'Orage dans les Pyrénées*.

Jan Toorop a rapporté d'un voyage en Angleterre des souvenirs intenses de Londres. Le grand port de *la Tamise*, son eau épaisse et terreuse, ses embarcations goudronnées et suintantes de brouillard n'ont jamais mieux inspiré un peintre. Dans l'animation des rues londoniennes, où Toorop a pris beaucoup de notes sur le vif, la couleur crue des vêtements anglais, réveillant par ci par là le gris de l'atmosphère, donne à ces esquisses une étrange saveur. *Le Trio fleuri*, la symphonie en « éclatant » avec les robes citron et les chapeaux blancs de ses femmes élégantes, captive par sa singulière tonalité.

En abandonnant les œuvres de Vogels, de Finch, d'Ensor, de Toorop et de Dario de Regoyos, notre esprit se reporte naturellement sur les envois des impressionnistes français. Malgré leurs mérites artistiques nous étions dans le début peu disposé à les louer, car nous avons été désillusionné. On avait si souvent prétendu que nos intransigeants imitaient ceux d'outre-Quiévrain, que vraiment nous nous attendions à nous retrouver en famille. Monet fait une peinture étonnante avec la brutalité même des couleurs qu'il oppose par couche les unes aux autres sans la moindre dégradation de ton. L'ensemble qui en résulte est très lumineux, et dans tous les cas léger et fluidique d'atmosphère, mais le « ragoût » des morceaux solides lui manque absolument. Renoir a beaucoup étudié les

fresques de Pompeï et d'Herculanum conservées au musée de Naples et autre part. Son *Torse* de femme est d'une coloration très subtile mais peu consistante. Zandomeneghi semble caractériser plus « vertement » encore les tendances artistiques de ses compatriotes.

Après la comparaison qu'on a pu faire cette année au Salon, nous croyons qu'on ne traitera plus nos impressionnistes de plagiaires. Si ceux-ci font cause commune avec des novateurs étrangers, c'est plutôt avec quelques hollandais. Les uns et les autres subissent la même tradition, habitent en somme le même pays; il devait en être ainsi.

Le *Pablo de Sarasate* de Whistler est une toile admirable. L'ingénieux et très artiste portraitiste anime sa peinture des progrès réalisés par l'impressionnisme pur. Ses œuvres sont toujours vraies mais leur vérité se dégage surtout de l'aspect général. Whistler reste plus libre en face de la nature.

Dans le portrait exposé aux XX, toute la peinture, sauf le fragment de la tête, apparaît comme ternie par plusieurs couches de vernis coagulés, et de ces sacrifices adroits dépendent la lumière du morceau respecté et l'expression de l'ensemble. Il n'est pas jusqu'au dessin du personnage qui ne soit, semble-t-il, conçu pour atteindre « l'idéal réaliste » que rêve Whistler. Les jambes, les bras, les pieds et les mains sont d'une autre proportion que la tête, et celle-ci est certainement trop petite. Ces étrangetés créent une figure insaisissable, d'une élégance toute particulière. Pour tout le monde, ce n'est plus un homme comme les autres, ce *Sarasate* ; l'imagination des

moins subtils en fait de suite une espèce de dieu ou de diable du violon, de musicien ne vivant que pour son art.

La couleur de ce portrait est surtout extraordinaire; robuste à distance, elle échappe à l'analyse quand on approche.

Etrange! Cela n'empêche pas le peintre évocateur d'apporter dans ses œuvres les mérites d'une exécution hors ligne. Sa facture fait penser aux maîtres les plus sûrs de leur métier. Velasquez lui-même n'en apprendrait pas au portraitiste moderne.

Plusieurs vingtistes poursuivent comme Whistler l' « énigme vivante ». Il ne manque qu'un peu de vibration ou d' « intelligence » au *Copain Willy* pour que Théo Van Rysselberghe ait réussi complètement. Si le peintre concentre davantage ce qu'il veut exprimer, il ne tardera pas à traduire ses sensations.

Le portrait d'*Octave Maus* est peut-être plus complet, mais l'avenir du jeune artiste paraît plutôt dans la tendance indiquée ci-dessus et dont les autres œuvres sont une expression plus directe.

Willy Schlobach et Frantz Charlet sont tourmentés aussi par la nouvelle fiction qui baigne, dirait-on, les beaux morceaux de couleur en leur enlevant toute brutalité. *Les deux Nuits*, *le Pas volant* et *Pleine Lune* de Scholbach ne laissent aucun doute sur la nature de ses préoccupations ; mais Frantz Charlet réussit moins bien et il faut plutôt deviner ses intentions. *Sa place des Nations*, le matin et le soir, *le Boulevard botanique*, constituent des études de plein air très justes de tons.

Il ne faut pas comparer les manifestations de l'art,

et respectueusement on doit assister aux développements les plus opposés de tendances.

Les personnes qui trouvent que Fernand Khnopff s'encanaille dans la société des « barbouilleurs » vingtistes et celles qui préfèrent à ses petits chefs-d'œuvre les ruades superbes de ses amis ont évidemment tort.

Nous ne croyons pas que rien ait émotionné avec plus de suavité que son œuvre très connue : *En écoutant du Schumann*. Des ondes inexplicables baignent tout l'appartement et attendrissent délicieusement. Tout paraît vibrer du sentiment général; les accessoires les plus vulgaires prennent une part aux confidences. La dame en méditation inconsciente ne fait pas « sujet » dans l'œuvre, mais elle participe dans une juste proportion à l'action morale du tout...

Certes, les plus forts dans l'art de toucher n'ont jamais mieux réussi.

Les admirables dessins-pastel *De l'animalité, d'après Joséphin Péladan*, et tous les portraits exposés par Khnopff méritaient aussi l'admiration que les visiteurs du salon des *XX* ne leur ont pas du reste marchandée.

Cette transition nous amène à Isidore Verheyden. Celui-ci est un « vivant » avant tout. Ses œuvres ont de l'intérêt par leur grand sentiment « à l'humanité ». Citons ses portraits de *Mlle Charlotte Meunier*, d'*Ensor*, de *Binjé*, et de *Staquet*.

Mlle Anna Boch s'inspire des principes artistiques de Verheyden — choses dont ont est rarement, du reste, le dépositaire unique — pour peindre avec beaucoup de santé des paysages et des études de fleurs. *Le verger*, *Au marché aux fleurs* et *Pivoines* sont de très bonnes études.

L'exposition de cette année réunit la plus grande partie des tableaux du défunt Charles Gœthals. C'est ainsi que nous revoyons à la rampe *la Misère* et *le Viatique* qui obtinrent tant de succès au premier salon des *XX*. Très connus tous les deux et justement appréciés, nous n'y reviendrons pas.

Les nus de l'*Abondance* et de la *Fécondité apportant leurs biens à la terre* sont dessinés et peints avec grand talent. Le dos et les bras de la figure de femme qui se penche sous le poids des fruits sont des morceaux de maître.

La Renaissance n'a pas donné plus de vie et de morbidesse aux chairs luxuriantes. L'État ou la ville de Bruges devrait acquérir cette page magistrale et lui donner une belle place dans leur musée.

MM. Vanaise, Wytsman et Van Strydonck exposent des œuvres qui nous laissent absolument indifférents malgré leurs qualités d'exécution.

Nous avons peu parlé des étrangers invités par le Cercle des *XX*, parce qu'il ne sont pas tous intéressants. Tirons encore hors pair l'italien Monticelli, un véritable maître, et examinons les envois de gravure, de dessin et de sculpture.

Le dessin-pastel *Pornocratie* de Félicien Rops s'impose à tous par ses hautes qualités d'exécution et l' « actualité » dont il est empreint.

Chez le grand moderniste, c'est naturellement ce que nous avons sous les yeux qui lui donne sa verve prodigieuse. Le chapeau de cette femme non-vêtue, ses bas, et ses gants de la toute dernière mode, contribuent beaucoup, par l'esprit spécial avec lequel ils sont compris, à troubler les visiteurs non prévenus. De

ces vulgarités il semble que le magicien ne comprenne que l'âme, la fraction du tout, sans laquelle ces oripeaux ne seraient pour les plus subtils que des choses répugnantes et inertes.

Si l'évocateur réussit à animer des accessoires, combien ses morceaux inspirés de la vie même ne transportent-ils pas d'admiration !

On n'oublie plus les figures qu'il mouvemente avec passion et élégance. On donne un nom à ces personnages, on se sent le besoin de les désigner par un vice ou une qualité, tant ils obsèdent le souvenir.

Notre compatriote dessine, jour par jour, dans une langue suprêmement artiste, les mémoires de Paris. La femme, le bon et le mauvais génie de notre société, l'homme de toutes les conditions, les scènes les plus diverses sollicitent son génie.

Comme les terres cuites de Tanagra, les petits bronzes pompéiens et les statuettes-portraits des gothiques, les eaux-fortes et les dessins de Félicien Rops exciteront la curiosité de nos descendants.

M. Odilon Redon ferait mieux de ne plus exposer dans un Salon ses lithographies et dessins. Son art ne peut se passer des textes littéraires dont il s'inspire et toutes ses planches sont absolument dépaysées à l'exposition des XX, malgré la belle anarchie qui préside aux feux d'artifice des rampes.

Les eaux-fortes d'Henri Guérard et les gravures de Gaillard ont de grandes qualités ; aux premières manque cependant de la lumière, aux autres de la couleur.

Auguste Danse expose de beaux morceaux et nous sommes heureux d'avoir constaté combien les œuvres

de notre compatriote résistaient avantageusement auprès de celles de Gaillard et de Guérard.

Joseph Carriès, le seul sculpteur invité au salon a obtenu du succès pour le talent dépensé dans ses nombreux morceaux. Le public s'est cependant sagement aperçu du peu de portée de cet art fait d'habileté et non d'émotion.

Paul Dubois, à qui il manque de l'originalité, pénètre tous les ans davantage les difficultés des belles exécutions. Son buste *Flore* est encore un progrès.

Les bustes de Guillaume Charlier n'offrent guère d'intérêt. *Le pêcheur* plaide comme il peut les causes atténuantes, mais....

JACQUES CHAMPAL.

PROSES LYRIQUES

SPLEEN SATANIQUE

A Léon Dardenne.

Ai-je rêvé ou entendu réellement ce récit sybillin? — Je ne sais. Hier soir, — je me presse d'en fixer le souvenir car déjà, tout cela *m'apparait confus — couché, inactif et songeur, dans un fauteuil, je sentis s'abaisser puis peser sur moi le regard d'un personnage d'ombre, — invisible, mais assis, certainement, en face de moi.*

Frissonnant d'angoisse, de terreur, je restai silencieux et immobile. La flamme de la lampe vacilla un instant, s'éteignit et, distinctement je vis, alors, l'Ange de la Mort, — Azraël.

Le coude appuyé au rebord de la table, il me contemplait, avec un air de commisération si tendre que, malgé ma crainte, j'en fus touché. — Ses sombres yeux verts, chatoyants et humides, imprégnés d'une bonté profonde et compatissants à la faiblesse humaine, me bercèrent de leurs effluves magnétiques, pendant que sa voix acidulée et pourtant caressante, distrayait ma douleur — de ce conte:

Courbé sous le formidable ennui des Péchés toujours identiques, invariés, contemporains de sa Chûte, —

Celui qui ne peut pas mourir — tristement, erre à la surface des eaux.

Les étoiles scintillent doucement et semblent amicalement saluer, à son passage, le Prince des Poètes.

Soudain, en lui, une idée surgit, qui illumine d'un sourire mélancolique son majestueux et blême visage:

Exécutant la titanesque farce préméditée, il s'élève dans l'espace, et patient et furtif, un à un, décroche les astres de leur place immuable.

L'unique planète brillant encore: l'Etoile polaire — éclaire les Cieux d'un éclat insupportable aux yeux du Malin. Avec des gestes violents il la saisit et la jetant au noir Océan, il murmure: — « Toi, tu ne guideras plus personne sur le chemin de la Vérité et de la Lumière! »

Puis, métamorphosant en monnaies sonores les Phares de la Nuit, dédaigneusement il disperse sa moisson — sur le Globe.

— Le Créateur sortant, enfin, de sa Paix sereine, ordonne à Israfel, le plus beau des Séraphins, d'aller reprendre aux enfants de la Terre, les astres dérobés.

Mais, accueilli par des huées et des sarcasmes, lapidé et meurtri, l'Envoyé du Seigneur rapporta à son Maître la parole dont il lui fut, partout, répondu:

— Que nous importent les Etoiles et comment les Eternelles Ténèbres nous effraieraient-elles!

Ne détenons-nous pas la Joie, le Bonheur et la Vertu et la Gloire: — L'OR ?

Février 1886.

EXPIATION.

A Albert Giraud.

Sous un ciel violacé, brumeux, zébré de nuages convulsés, une eau palpite, — une eau sinistre, aux reflets d'absinthe, dont les vagues se soulignent de phosphore.

Vers le Nadir, fuit le soleil des derniers jours — sanguinolent, strié de jaune et de vert, pareil au crachat d'un phthisique...

Des bruits se répercutent, — sourdement; des éruptions volcaniques, d'énormes ébranlements secouent le globe... L'eau, muet conquérant, conscient de sa force, rampe sournoisement, et s'étend et submerge les continents disloqués... Incessamment tombent et disparaissent dans la Nuit, les Astres, rayant de leurs suprêmes scintillations les définitives ténèbres; — et cette pluie de feu éclaire les flots plus sombres, plus mystérieux.

Comme des fruits trop mûrs, toutes les Etoiles se sont détachées des espaces illimités. Un rideau d'un noir mat, sans chatoiements, absolu et infrangible, enveloppe la Terre, ainsi qu'en un étroit suaire.

— Et des siècles innommés s'écoulent, lentement; — l'heure de la Justice n'est point venue, encore: — Légions pressées, les Ames errent dans l'Univers obscurci, — errent, anxieuses et dolentes, désespérant voir luire, jamais, le Jour rédempteur.

Mais, à la fin, résonnèrent les augurales trompettes d'airain; le voile lugubre se déchira et au milieu de la lumière azurée et douce et du délicieux bruissement des chants archangéliques, le Maître Souverain des Cieux et des Mondes, — l'Intercesseur, — Jésus, — apparut, cloué sur le bois infâme!

ARNOLD GOFFIN.

Mars 86

LES PARADIS BLEUS.

A René Ghil.

Dans l'azur des apothéoses
Gloire aux amants fervents et doux !
Ils vont en baissant leurs fronts roses
Dans l'azur des apothéoses.
La rougeur des lèvres écloses
Eclate sous leurs cheveux roux,
Dans l'azur des apothéoses
Gloire aux amants fervents et doux !

Ils dansent sur les fleurs royales,
Les lys et les rhododendrons;
Au son des luths et des cymbales,
Ils dansent sur les fleurs royales;
Au vol des strophes musicales,
Aux ululements des clairons,
Ils dansent sur les fleurs royales,
Les lys et les rhododendrons.

L'essaim des amoureuses nues
Ondule au milieu des clartés ;
Le soleil caresse, des nues,
L'essaim des amoureuses nues ;
Le sang des ardeurs inconnues
Empourpre leurs fronts veloutés ;
L'essaim des amoureuses nues,
Ondule au milieu des clartés.

Le calice ardent de leurs lèvres
S'ouvre à la moiteur des baisers ;
L'Amour fait éclore, en ses fièvres,
Le calice ardent de leurs lèvres.
Tordus comme l'or des orfèvres,
Leurs cheveux roulent, irisés,
Le calice ardent de leurs lèvres
S'ouvre à la moiteur des baisers.

Les blonds ephèbes fous d'ivresses
Leur font des colliers de leurs bras ;
Les vierges ceignent de caresses
Les blonds éphèbes fous d'ivresses ;
Elles dansent, livrant leurs tresses
Au souffle des zéphirs ingrats.
Les blonds éphèbes fous d'ivresses
Leur font des colliers de leurs bras.

Les strophes des épithalames
Sonnent dans les paradis bleus ;
L'écho proclame, en mille gammes,
Les strophes des épithalames ;
De triomphales oriflammes
Montent au ciel miraculeux ;
Les strophes des épithalames
Sonnent dans les paradis bleus.

Dans l'éclat des apothéoses
Gloire aux amants fervents et doux !
Qu'ils foulent les lys et les roses
Dans l'éclat des apothéoses ;
Que les espérances écloses
Chantent au fond des clairons roux ;
Dans l'éclat des apothéoses
Gloire aux amants fervents et doux !

STUART MERRILL.

Newport (Rhode-Island)

LE MASQUE

Découragé, Jean jeta ses pinceaux, sa palette. « O Djemma, exclama-t-il, de quelle lumière étrange sont donc coulés tes cheveux insaisissables! Mes touches sont mortes, toujours mortes.... Jamais, jamais n'y pourrai-je faire passer la vie? »

Il fit le tour de l'atelier, navré de l'impuissance qui le paralysait invinciblement, et revint se planter, frémissant, devant son œuvre inachevée.

Sur le fond sombre de la toile se découpait, claire de vie, une tête merveilleuse de vierge. Une candeur rêvait sur son front pâle et dans ses grands yeux brillant sous l'ombre des très longs cils, des grands yeux limpides, doucement mélancoliques. Ses lèvres fines où semblait glisser la tiédeur d'une haleine s'ouvraient, souriantes, dans la sérénité de sa peau nacrée; ses joues étaient roses délicieusement, d'un rose de rêve, et si lumineuses dans leur épanouissement juvénil qu'on les eu cru peintes avec des *touches de vie* comme le portrait ovale de Poe.

Jean avait vingt ans à peine; il se trouvait dans cette cruelle période de transition où l'artiste, assailli de doutes, toujours insatisfait des œuvres ébauchées grâce à la conception confuse d'un idéal auquel il les compare fatalement, torturé d'inexpérience, procède par

tâtonnements, craignant de se livrer, dans la conscience intime de son initiation incomplète. Et brusquement, après les longs désespoirs, une lueur d'orgueil était venue l'éclairer. Ecartant les études fades, impersonnelles, reniées aussitôt leur achèvement, il avait entrepris le portrait de sa fiancée, et inspiré, transporté par la beauté du sujet, une révélation s'était faite en lui. Telle qu'il la percevait dans son rêve, transfigurée par la féerie de l'amour, il avait dévoilé la femme aimée, et, s'exaltant au chant des couleurs domptées, l'avait rendue avec une impressionnante intensité, *idéalement vivante*. Enfin il voyait son pinceau rebelle obéir à sa volonté; dans sa lutte de tous les jours avec les carmins et les pourpres il éprouvait la sensation exquise du premier triomphe.

Sous sa touche ardente, il sentait naître l'œuvre!

Et voilà que soudain son exaltation était tombée; au moment d'exprimer les cheveux de Djemma, des cheveux blonds superbes, évoquant les rayons de soleil, son impuissance ancienne l'avait ressaisi.

Arrêté dans la fièvre de l'inspiration, il se reprit à désespérer. Il travailla, mais mollement, sans conviction, avec des rages subites contre lui-même, navré, honteux de sa faiblesse.

Couronnant le visage magnifiquement pur et vivant, les cheveux, aux tons insaisissables, étaient sortis fades, durs, frigides; en vain il les avait retouchés, en vain il avait fait poser Djemma pendant de longues heures, les cheveux étaient restés morts, morts désespérément!

Plus de doute, son œil était faussé, ne voyait plus sa science le délaissait.

Si le portrait commencé n'avait été celui de sa fiancée, sans son orgueil en jeu, il eut certainement renoncé à l'achever. Mais il tremblait qu'Elle ne doutât de lui. Déjà peut-être elle s'était étonnée des poses prolongées qu'elle avait subies sans résultat... Quand cette idée se fut développée dans son esprit, il en vint à n'oser plus faire venir Djemma, et, dans un accès de fureur, il se cloîtra, défendant à tous la porte de son atelier. Seulement, quand il la rencontra et qu'il la vit sourire énigmatiquement au parler de son portrait, il lui dit en la regardant, très pâle : « Venez demain à trois heures, *il* sera achevé! »

Le lendemain, après une nuit agitée où un cauchemar la lui avait montrée railleuse, lacèrant à coups d'éventail la toile inachevée, il s'était réveillé la tête très lourde, très pesante, la gorge sèche laissant passer une respiration douloureuse, et s'était mis au travail....

« Ces cheveux sont morts! toujours morts! répéta t'il, et, obsédé par ces deux mots « trois heures! » il ramassa ses brosses dans un violent effort de volonté.

Il eut voulu fixer son attention sur la toile, mais son agitation était telle que des essaims de pensées folles, sans suite, tourbillonnaient en son cerveau malade, rendant toute concentration impossible ; ses yeux, braqués sur la réalité, ne percevaient qu'un défilé de rêves. Un mouvement inconscient les attira vers le panneau droit de la salle où un masque antique était appendu, un masque étrange, aux yeux petits enfoncés dans les rides, aux sourcils arqués en U, à la bouche entrouverte, violemment fendue. Glissant sur le côté de la baie vitrée, un rayon lumineux piquait le bronze, éclairait

des grimaces bizarres. Le peintre laissa échapper une exclamation de joie : dans les plis du métal dansaient des reflets d'or, et *ces reflets avaient la teinte insaisie des cheveux !*

Ardemment il les fixa comme s'il eut pensé les saisir dans les griffes de ses longs cils pour les plaquer ensuite, éblouissants, sur le portrait ; mais soit que le masque ironique s'y refusât, soit que son esprit surexcité fut victime d'une hallucination, la face de bronze lui parut se contracter soudainement tandis que les reflets, tantôt évanouis, tantôt renaissants, étaient absorbés par les cavités du métal ou s'étendaient tout à coup, étincelants comme des tâches d'or. Jean sentait la vision lui échapper encore : Cependant sa volonté luttant, il tenta de travailler la chevelure. Loin de l'animer, les touches nouvelles l'alourdissaient davantage.

La conscience de son impuissance l'exaspérait. Les yeux brûlants, les tempes brûlantes il peignit, peignit rageusement. Et, tandis que son pinceau courait sur la toile il songeait : « A trois heures Elle sera ici et au lieu du chef-d'œuvre entrevu, elle trouvera ce navrant empâtement de couleurs ! » Le souvenir de son rêve le hantait alors, et espérant anéantir cette obsession en exagérant encore la confusion de ses pensées, il s'efforçait de songer simultanément à une foule de choses disparates. Par instants il croyait entendre frapper à la porte et, le cœur serré d'angoisse il s'arrêtait ; puis, l'erreur constatée, il se retournait, le corps secoué d'un frisson, et le masque lui apparaissait dans une grimace de flamme.

Longtemps la fièvre le fouetta de la sorte, dissolvant peu à peu sa raison. Enfin, dans un accès de

fureur provoqué par la cruelle hantise des reflets, il décrocha le masque, le jeta sur la table et, haletant, les nerfs tendus, se précipita vers la baie vitrée. Le store, brusquement lâché, s'affaissa sous un flot de soleil.

L'atelier, noyé de clarté, s'enfièvra à son tour; les trophées d'armes rayonnèrent, criblés d'étincelles; la cheminée flamba des lueurs avivant les brocs, les chandeliers de vieux cuivre; les moulures des cadres rutilèrent sous la pluie des rayons. Au milieu de la salle, violemment détaché, le tableau éclatait en plein or; et, dans la lumière intense, le visage de Djemma surgissait, magnifiquement vivant; on eut dit que la seule matérialité de la chevelure le rivait à la toile.

L'artiste, ébloui, au milieu de la nappe de soleil, s'était immobilisé devant son œuvre. Soudain, il eut la sensation d'un formidable coup de marteau à la tête et, la face congestionnée, il tomba anéanti dans un fauteuil.

Quoiqu'il eut l'immobilité de l'évanoui, il conservait la conscience de lui même, conscience confuse, car sa tête était infiniment pesante; un poids de plomb la clouait en arrière. La peau du front, douloureusement tirée, sollicitait les paupières à rester closes. Des courants fluidiques lui traversaient le crâne, légers d'abord, puis grandissants noyaient les cavités cérébrales. Ses oreilles qui semblaient bouchées par une pellicule adoucissant l'acuité des sons, tintaient bruyamment par instants, comme si la paroi se fendait tout à coup. Cherchait-il à analyser la sensation en y appliquant sa pensée vacillante, les bourdonnements croissaient en intensité, s'aiguisaient, rappelant tantôt le bruissement prolongé du vent dans les blés murs, tantôt

les crépitements des dalles jonglant avec les grêlons. Il éprouvait une oppression accablante avec des brûlures au cœur. De sentir ses yeux fermés à la lumière il lui venait un soulagement, et cependant, par saccades, il tentait de les rouvrir, pris d'une terreur soudaine que sa raison ne sombrât tout à fait. Puis des tressaillements le secouaient et il lui paraissait que les deux parties de son moi se séparaient, que l'âme s'efforçait de s'évader.

Par lueurs, au milieu du chaos interne, sa pensée redevenait active; il avait des souvenirs vagues mais dont la signification lui échappait presque aussitôt. Il murmura « trois heures! trois heures! » cherchant à renouer la chaîne de ses idées, sans y parvenir. Il répéta machinalement « trois heures! » mais le trouble de son esprit avait annihilé la mémoire; les mots, répétés encore, n'éveillaient plus en lui de pensées; ce n'étaient plus que deux sons : « trois heures! » Et il souffrait horriblement avec le sentiment confus de la folie qui imminait.

Alors, subitement, les fluides se reprirent à couler dans sa tête, pénétrant par les yeux, par les oreilles; son esprit redevint passif; et il aperçut, palpitants encore, des lambeaux de chair enlisés dans une épaisse nappe boueuse, jaunâtre; au milieu, il y avait le visage connu — pourquoi connu? — d'une jeune fille, et ce visage contracté avait une expression douloureuse, navrante.... Puis la nappe oscilla, enfouissant les chairs; l'atmosphère, lourde horriblement, se fit moins dense. Dans l'air bleu riaient des fils d'or, une multitude de fils d'or, étincelants comme des rayons; ils montaient et descendaient, ondulant sous la brise.

Jean voulut les saisir; mais ils fuyaient toujours. Enfin il en accrocha un, si fin, si ténu, et tous les autres s'évaporèrent. Haletant, il s'y cramponna dans l'horreur du vide qui béait sous lui; le fil s'allongea, s'allongea, aminci encore, et, le cœur serré, Jean le sentit céder peu à peu...

La chûte brusque dissipa le cauchemar. Il cligna péniblement les yeux, remua ses membres engourdis. Ses joues ardaient comme mordues par des flammes. La souffrance devenait intolérable, atroce; qu'elle durât quelques secondes encore et il serait fou infailliblement.

Fou! ses bras s'agitèrent convulsés, retombèrent inertes. Mais quoi? — fut ce un effet de l'aliénation naissante — en retombant ils éprouvèrent une sensation de fraîcheur, douce, oh combien douce! Fièvreusement ils pressèrent le corps glacé, cherchant à le définir. Quelque objet métallique, étrange, bosselé comme un visage!... C'était le masque, le masque aux reflets obsédants, qui le fixait avec son énervante ironie!

Il l'allait rejeter loin quand l'idée lui vint que ce masque pourrait éteindre les brûlures de ses joues; et avidement il le colla sur son visage. Le contact du bronze lénifia la douleur aussitôt, fit naître une fraîcheur intense.

Mais après quelques instants Jean éprouva à la face un accablement inexprimable. Dans un frisson il sentait le masque adhérer de plus en plus à sa peau. Il voulut l'arracher. En vain. Par un phénomène bizarre le métal s'était soudé à l'épiderme, faisait corps avec lui, s'enflant sur le front, se creusant dans les paupières,

moulant les narines, les lèvres, le menton; et les nervures, comme des griffes, étreignaient les chairs, s'enracinaient horriblement; et, tandis que l'homme s'immobilisait, atrocement terrifié, une fusion lente s'opéra; le bronze s'infiltra par tous les pores, coula dans les veines, dans les muscles, dans la moëlle, incendiant son être, lui soufflant une rage énorme, surhumaine.

Puis, soudain, comme si ces coulées s'échappaient dans l'air, il se vit enveloppé par une bande de métal, large, flamboyante, fantastique, qui tournait, tournait autour de lui dans un éclat d'étincelles; et la bande se tordit comme un cable, s'épanouit en un flot crépelé de fils d'or, et *ces fils étaient semblables exactement aux cheveux fatals!* Partout, partout, et encore ici et là, ils sarabandaient étincelants, frissonnants de clarté; et ils se contorsionnaient à ses jambes, s'enroulaient autour de sa poitrine, faisaient glisser sur son cou, sur sa chevelure l'effleurement brûlant de leur folie.

Et, les yeux larges ouverts sur ce tournoiement ardent, Jean ne perçut bientôt plus que des nappes infinies de flammes où giroyaient des myriades d'étoiles blanches.... Alors, secoué d'une exaltation indicible, il se précipita sur sa palette, empoigna ses brosses. La fièvre avait noyé ses hésitations; une vigueur superbe lui chauffait la poitrine. Plein d'enthousiasme, il se campa devant la toile, peignit à larges touches. Son impuissance était vaincue. Sous son pinceau, les cheveux terribles éclataient, frémissants, criblés de lumière comme si la vie avait soudain gonflé leurs fibres. Et, exultant, avec la conscience du chef-d'œuvre réalisé, il embrassa d'un coup d'œil de triomphe le

visage de la vierge, puissamment vivant sous son auréole d'or.....

Trois heures sonnèrent.

Djemma entra, courut au tableau. Ivre de joie, Jean allait s'élancer vers elle; mais devenu tout à coup livide, il la regarda longtemps, les yeux fixes, sans une parole, comme s'il ne la reconnaissait pas. Puis, poussant un cri rauque, profondément désespéré, il lacéra la toile à coups de couteau et tomba dans un fauteuil en sanglotant.

Brusquement, en face de la merveilleuse traduction de son *rêve*, Djemma venait de lui apparaître, telle qu'elle était *réellement*, dans sa matérialité de femme!

Luc Malper.

D'UN TRANSFUGE

Mes chers amis,

Enfin ! Me voici rentré dans l'arène parisienne, loin de Bruxelles, où je laisse mes amitiés les plus franches, mais dont je garde quelque chose de vaguement spleenique, moins un lourd souvenir qu'une pénible oppression. Cependant je suis satisfait de mon voyage. Il m'a permis de revoir des coins curieux, une petite capitale extraordinairement drôle, d'intéressantes gens flanqués de mœurs non moins intéressantes, et surtout vos enthousiastes aspirations littéraires, vos terribles batailles qu'ici l'on ignore, vos coups de colliers unanimes vers l'affranchissement de la pensée, hors de l'humiliation du joug de Paris.

Quoi de nouveau? Marche-t-elle à souhait, notre œuvre décentralisatrice? Aimables farceurs! Près de vous, un brin de gêne m'empâtait la langue quand me prenait l'envie de vous dire ma façon de penser ; serait-il indécent de vous la confier, cette opinion qui me chatouille l'épiglotte, à présent que nous séparent huit

---

Nous recevons d'un de nos bons amis la lettre curieuse que voici. Inutile d'annoncer que nous répondrons à l'épitre de ce compatriote renégat. (N. de la Dir.)

heures de chemin de fer et plus de quatre-vingts lieues?

Eh oui, j'ai souvent brûlé du besoin de vous jeter carrément vos quatre petites vérités à la face, décentralisateurs, mes amis. Décentraliser! Voilà, certes, un beau grand mot, bien moderne, d'une fière intransigeance, et — dans votre bouche — débordant d'une énergie sincère et vibrante. Mais vous le cuisinez d'une manière si étrange, vous en faites une si compliquée bouillabaisse, qu'assurément il est très malaisé de vous suivre dans l'inextricabilité des théorèmes que vous posez.

Ce qui détonne en vous, c'est une sorte de haine du parisiennisme. Paris vous gêne donc bien, camarades? Briser avec lui, agir sans lui, ne point se tremper en lui, tels sont vos formels principes et vos plus chers. Briser avec Paris! Ah! l'on ne doute de rien parmi vous, cela s'impose, et c'est à vrai dire cette belle insolence qui est le charme de vos luttes épiques, c'est cette outrecuidante audace qui gonfle parfois la bulle de savon de vos héroïques tentatives.

Briser avec Paris! Si vous saviez combien m'amuse à présent cette délicieuse prétention, décentralisateurs et schismatiques! Ecoutez : Plus que tout autre, en ce moment, notre littérature française a sa loi d'attraction universelle, tout comme les mondes. Supposez-vous la lune, lasse de son rôle de satellite, rêvant un divorce avec la terre? Or, à mon point de vue, c'est vouloir enfoncer Newton et son algèbre que tenter vaincre cette formidable puissance attractive qui se hurle: Paris.

Car enfin, vous qui entendez démolir les équations posées, où sont vos armes? Êtes-vous bien sûr d'avoir

en Belgique une nourriture morale assez substantielle pour développer sainement vos aptitudes crâniennes? Lutter avec Paris, c'est très louable, étant donné qu'on ne doit se laisser rien imposer, mais avant tout faut-il examiner si, coup pour coup, la lutte est possible. Vos armes! Mais vous êtes nus comme vers, mes pauvres chers. Paris, c'est le grand restaurant où l'intellect français s'alimente; la table est vaste et les mets sont nombreux. Autant Paris est la ville des travailleurs, par ses musées si précieux où le choix des chefs-d'œuvre n'a de plus admirable que leur variété immense, par ses richissimes bibliothèques où le livre nouveau est à la disposition de tous, de quelque coin du monde qu'il vienne — autant notre capitale, si maigrement appropriée, est incapable de satisfaire les moins exigeants. Voyons, sans parti-pris, regardez votre champ de bataille. Montrez-moi, dans notre Bruxelles bourgeois, cette table toujours mise, où, en tout temps ici, le penseur et l'écrivain s'asseoient et mangent. Nos musées? Mais à côté des Rubens, des Teniers, des Van Dyck éclos chez nous, les vides sont lamentables. Ah! elle ne varie guère son menu, votre table d'hôte. Si l'on peut, se portant à merveille, ne jamais goûter poulets ni confitures, il est, à l'heure qui sonne, plus malaisé à un littérateur d'acquérir une complète maturité d'esprit sans jamais déguster un Raphaël ni un Murillo. Les productions puissantes sont puissantes d'inspiration. Sans le Louvre, Théophile Gauthier n'eût pas écrit *M^lle de Maupin*, cette merveilleuse ascension vers le beau idéal, où sont étudiées toutes les chairs, celles de Rubens, saignantes et vigoureuses, celles de Murillo, si chaudes, celles de Raphaël, si fragiles.

Et notre bibliothèque royale, donc!

Je l'ai beaucoup fréquentée jadis, cette salle de lecture, mal organisée, où, lorsque vous demandez à lire *M^me^ Bovary*, s'approche la barbe blanche d'un monsieur, vous glissant dans l'oreille une grosse recommandation:

— Quand vous aurez lu, n'est-ce pas, veuillez s'il-vous-plaît rendre le volume à un huissier. Car, vous comprenez, s'il traînait sur la table, nos tout jeunes gens pourraient jeter les yeux dessus, et alors...

Authentique! Et, comble des combles, le jour où, mal avisé, j'eus l'impudence d'y demander *Nana*, la même barbe blanche, faillit s'arracher, dans une rageuse détente des mâchoires.

— Nous n'avons rien de Zola..., mossieu!!

Je m'en souviendrai longtemps de cette réponse du sexagénaire, crachant ça comme une imprécation.

Et d'ailleurs, lors même que vous auriez tout, une chose vous manquerait encore, qui vous manquera toujours :

La Femme!

Oh! la fraîche écume des ateliers de Paris, les boutons de jeunesse fleurissant les rues, les amusants trottins au gai museau rose, les galopines suant la vadrouille et ayant du soleil plein les yeux! Là-bas, vous vous étiolez, faute de joies. Jamais le vice rayonnant n'y germe; les rires sonores et les chaudes caresses des glaneuses de plaisirs y sont inconnus. La fille du peuple, si vivante ici, et si gentiment vicieuse et friponne, n'est chez nous qu'une triste chair mal accoutrée, une inapte sans goût, patoisant un flamand bâtard et dédaignant les fleurs. La Femme vous manque, Elle si impérieu-

sement indispensable, Elle, le livre des livres, la Bible de la vie comme celle de l'art. Parmi vous, une bonne douzaine, sont d'un talent réel. S'ils vivaient, je gage que de fortes productions jailliraient d'eux, mais, franchement, oserait-on l'assurer, qu'ils vivent? Moroses, voyageant sans cesse de la brasserie à la taverne et du journal à la revue, quelque chose, en eux, croupit. Ils manquent d'air et d'espace et ne veulent pas l'entendre. Oh! les larges envolées, les échappées de liberté dans les rues grouillantes! Non, la monotonie du tous-les-jours normal les enveloppe étroitement. Leur existence est un va-et-vient sans surprises, dans une cage étroite où les belles passions d'artiste n'ont qu'un cours limité. Point de stimulants réchauffant les enthousiasmes! Point d'éternel féminin égrenant les kyrielles printanières! Bruxelles? Mais c'est l'anémie pour l'âme et l'atrophie pour le cœur. Ah! rendons hommage à Paris, compatriotes: Paris est un grand bain d'amour, la Majuscule Ville ardente dont une traînée de baisers et un enchaînement de bras sont la ceinture. Paris est un fleuve de vie et de sang, c'est la grande machine compliquée qui vous fait quelqu'un si vous êtes plus que quelque chose, c'est la fournaise où se fond en pur lingot ce que cachent de précieux les crânes, c'est un gigantesque rouage, une meule à cervelle où éclatent les trop faibles, mais où triomphent les robustes, sous les coups de fouet d'une cinglante émulation.

Une ville est un cerveau. Celui de Paris a été pétri par les mains d'une pléiade de génies. Malheureusement pour Bruxelles, le moulage est unique et les mouleurs ne sont plus.

Et remarquez bien que vous êtes tout autrement conformés qu'on ne l'entend ici. Elevés dans une atmosphère à part, en même temps qu'habitués à danser au son de l'orchestre parisien, vous en arrivez, êtres incontestablement hybrides, à tourner dans un cercle démesurément vicieux. Dans notre petit pays où tout le monde se connait, où les querelles de boutiques prennent des proportions amusantes, vous vivez tout douillettement, ainsi qu'au giron d'une grande famille, sans secousses, sans aléa, sans passion. Il n'est certainement pas un épicier qui ne connaisse de vue nos grands hommes du jour, écrivains, avocats ou politiciens. On se les montre dans la rue; on sait où ils s'hébergent, les cabarets qu'ils hantent, les cancans qui sur eux circulent, leurs moyens d'existence et leurs procès à sensation. Tel jeune chroniqueur entre-t-il dans un lieu public, vite son nom vient aux lèvres. C'est de cette facile popularité que résulte la déviation des aptitudes dont quelques-un des nôtres sont libéralement doués. Ici, les plus célèbres passent facilement inaperçus, dans la tourmente houleuse des foules, et c'est une force, à coup sûr. Nul n'est prophète en son pays, dit-on. Ce vieil adage, faux pour Paris, s'applique on ne peut mieux à Bruxelles. S'il est quelque chose plus regrettable que l'absence de talent, c'est bien certainement l'absence de prestige. Côté du public, l'effet est des plus déplorables: on n'attribue pas l'importance qu'on devrait au roman ou aux vers d'un monsieur que l'on coudoie tous les jours. Côté de l'auteur, c'est pis encore. On ne travaille pas avec joie, on traduit froidement des pensées que l'on voudrait brûlantes, on s'use petit à petit, inconsciemment, sans aboutir à

rien. Ayant, malgré tout, Paris en objectif, un poète ou un chroniqueur un peu lancé, croit de son devoir d'être mis en parallèle avec le plus vanté de la grande ville. C'est ainsi que Bruxelles s'est donné un petit Zola, un petit Baudelaire et un petit Mendès, ce qui a nécessité des tensions de talents excessives et du plus funeste résultat.

Et puis, parlons raison. Votre légitime désir de créer un stock littéraire national, est-il, dans votre pensée, intimement subordonné à un antagonisme entre Bruxelles et Paris? Ne pourrions-nous, baignant dans l'exubérante vitalité de la Ville mère, satisfaire aussi sûrement notre idéal et courir aussi directement à notre but? Avec Daudet, Zola et d'autres, le Midi s'est fait une réputation véritable. Qu'à son tour le Nord s'en fasse une, et le Nord, c'est nous. Point n'est besoin pour cela d'un exil volontaire. A quoi bon diminuer nos chances en nous entêtant à féconder le Sahara bruxellois? Qu'importe que M. X..., un belge, écrive ses plus belles pages sur le sommet de la butte Montmartre? En sera-t-il moins belge pour cela? Mais ce qu'il importe, c'est que M. X... soit placé dans une atmosphère convenable, suffisamment dense et vivifiante, propice au développement intégral de toutes ses facultés.

Non! Il n'est pas possible d'extraire de l'or d'une mine de houille. Tout taillés que nous puissions être pour une lutte sérieuse, notre terrain de combat est trop défavorable pour que ne soient pas très minimes nos chances de succès. Penser et écrire, c'est aimer! Jadis les hétaïres grecques se fouettaient jusqu'au sang pour exciter leurs désirs. Qu'il soit Bourget ou Zola,

qu'il aime la Mort ou la Vie, ce qu'il faut à l'écrivain, à notre époque terrible, c'est une schalgue incessante, le jetant toujours et éperdûment au sein d'excitations intenses, le hissant, en rut, dans les bras passionnants du rêve, brûlant sa chair et attisant sans relâche cette braise vivante qui est son cœur. Tenter une décentralisation littéraire que rien ne favorise, c'est se consumer inutilement. D'ailleurs, une langue est semblable à un fruit, qui ne mûrit que sous certaines latitudes. Vos tentatives me rappellent les raisins qui croissent dans des serres, quelque part aux environs de Bruxelles. Les grains viennent admirablement; l'air bien portants et pleins de sève, ils paradent princièrement sur les tables, mais sont toujours décevants à déguster. Ce sont des produits d'un sperme spécial, craché sans amour sous l'influence d'une température fausse et d'un faux soleil. Eh bien, selon moi, écrire et penser dans un tel milieu que le vôtre, c'est cultiver l'art en serres chaudes, — comme les raisins.

A. T.

LE CHAPELET

Son homme et ses enfants se sont mis au lit après avoir dit la prière du soir, mais la bonne et sainte ménagère est restée près du foyer, où les cendres s'endorment, pour réciter son chapelet.

Elle embrasse la petite croix d'argent et dit à voix étouffée le *Credo*, en unissant à son invocation son époux et ses petits. « Seigneur, nous croyons en vous, qui régnez aux cieux. » Tandis qu'elle parle le premier *Ave*, elle pense aux êtres de son cœur : « Vierge, conservez la santé au père de famille, donnez la force à nos fils. » Les yeux de son âme les voient étendus dans leur lit, la tête émergeant des draps sur l'oreiller blanc. Leurs cerveaux n'ont pas de mauvais rêves et leurs corps reposent, pleins de vigueur.

Ses doigts touchent le premier dixain. « Que les enfants ressemblent à leur père, soient religieux, aiment le travail, soutiennent les parents dans leur vieillesse. » Les *Ave* qu'elle répète, sans penser aux mots de la prière, font se répéter en son cerveau la même imploration.

Deuxième dixain. — Elle est au cimetière, qui entoure l'église du village, et s'agenouille sur l'herbe, devant une croix. Là sont couchés ses vieux parents. Ils ont respecté Dieu et fait le bien aux hommes. Leur âme doit être au ciel. Elle prie en vénération de leur mémoire, s'imaginant se trouver au cimetière, dans le silence pensif des tombes.

Troisième dixain. — Elle demande pour elle les grâces de Dieu et de la Vierge. « Notre-Dame, veillez sur ma santé; que deviendraient mes enfants si je n'étais plus là pour leur apprendre à vous prier; que deviendrait mon homme si je n'étais plus auprès de lui pour l'aider à porter le fardeau de la vie? »

Quatrième dixain. — « Seigneur Dieu, que la moisson soit bonne. Protégez nos terres de la neige, de la gelée, des pluies torrentielles et des ouragans. Récompensez nos fatigues, faites prospérer nos biens. Répandez vos faveurs sur le village. Que toutes les familles soient unies et vivent dans le respect de la religion, que les fils soient honnêtes et les filles vertueuses. Que tous nous puissions vivre sans avoir besoin d'aller à la ville, où les hommes sont malingres et les femmes vicieuses, où Dieu n'est pas prié. »

Cinquième dixain. — Et ses lèvres disent encore les prières, alors que sa pensée subit l'hypnotisme berçant des mots célestes. Elle ne sait plus qui

elle est, elle vit passivement en dehors d'elle, confondue en l'Inconnu qu'elle implore. Et quand le chapelet est fini, elle reste encore agenouillée près du foyer, semblant attendre la réponse de Dieu. Puis comme les sons magnétiques ont cessé, elle se lève, baise la petite croix d'argent et dit : « Seigneur, que votre volonté soit faite », soumettant ainsi sa vie, et celle de son époux et de ses enfants, aux décisions divines.

LA FIN DU MONDE

Les parfums :

« Oh ! pourquoi sommes-nous enfermés dans les fleurs, derrière les lourds pétales? Pourquoi, nos prisons s'entrouvrant, un magnétisme fatal nous retient-il invinciblement à la terre? Seigneur, laissez-nous remonter au ciel, derrière le soleil, d'où vous nous avez chassés ! Si, pour un crime ignoré nous avons mérité notre déchéance, par nos douleurs nous méritons d'être rappelés à vous. Nous haïssons cette vie matérielle, les fleurs si rudes, les pesants papillons. Nous aviez-vous créés pour la terre? Oh ! nous élever là-haut ! glisser entre deux chants d'église ! »

Les sons :

« Oh! pourquoi sommes-nous attachés à la matière? Le vent nous entraîne dans ses courses affolées, la mer nous dispute au vent. Nous restons suspendus aux lèvres des hommes qui nous font mentir à leur âme. Les moindres choses ne peuvent se mouvoir sans nous rappeler à notre esclavage. Et l'écho nous répercute, prolonge notre martyr. Seigneur, rappelez-nous dans votre royaume. Avez-vous créé les sons pour les donner au monde? Nous haïssons cette vie matérielle, la terre imparfaite où le mystère étouffe sous la chair. Les sons ne doivent appartenir qu'au ciel. Oh! remonter là haut! glisser dans les lumières trépidantes! »

Les lumières :

« Oh! pourquoi sommes-nous précipitées des astres sur le monde? Quitter le ciel pour tomber à la matière! Eclairer la terre et l'éclairer toute! Seigneur, nous avons tant souffert d'avoir connu le monde, et de lui avoir donné de se connaître. Rappelez-nous près de vous. Nous haïssons cette vie matérielle, et les hommes qui ne voient en nous que lumières. N'avons-nous pas été créées pour votre royaume. Oh! remonter là-haut! glisser au milieu des formes célestes! »

Les formes :

« Oh! pourquoi sommes-nous condamnées à envelopper, à modeler la matière? Devoir emprisonner les choses et les êtres, alors que nous

voudrions leur échapper ! Les formes ont été créées pour le royaume fluidique. Seigneur, rappelez-nous. Nous haïssons cette vie brutale, la matière qui croit les formes matérielles, et ne pénètre pas notre essence divine. Oh ! remonter au ciel, au milieu des esprits ! »

Les Esprits :

« Oh ! pourquoi sommes-nous emprisonnés dans les choses. Seigneur, ne nous laissez pas souffrir plus longtemps. Vous nous aviez envoyés sur la terre, pour l'animer de votre souffle ; la terre nous étouffera. Nos douleurs sont vôtres, puisque nous participons de vous, Principe créateur. Rappelez-nous de l'exil. Nous haïssons cette vie matérielle, et les hommes qui ne croient qu'à la chair. Oh ! remonter au ciel, au milieu des parfums, des sons, des lumières, et des formes divines ! »

La Terre :

« Seigneur, délivrez-les. Ils ont assez souffert. »

LA LUNE ASSASSINE.

Les roseaux disaient leurs plaintes aux arbres :

« Cette nuit, la lune blanchit les eaux passives d'une blancheur auguralement funèbre.

Nous verrons un malheur, un malheur fatal. Pourquoi sommes-nous condamnés à border cet étang dramatique? »

Les arbres répondirent :

« Mais vous aussi nous effrayez, cette nuit. La lumière cruelle de la lune rend vos lames d'acier. Vous aiguisez vos pointes au vent. Vous êtes des épées! Quelles mains mystérieuses serrent vos gardes invisibles, et qui menacez-vous? »

Le vent, n'osant plus les faire parler, s'éleva dans l'air en grelottant. Sous l'eau blanche et froide glissaient silencieusement des poissons plus blancs et plus froids qu'elle.

Un corps noir, lourd, tomba. Des roseaux se teignirent de sang. D'autres se brisèrent, tremblants de rauques vibrations. L'étang mugit sourdement. A ces bruits lugubres, le vent s'abattit et questionna les roseaux et les arbres.

« Un homme vient de se noyer » dirent les roseaux.

Et les arbres : « Non! Vous l'avez tué. Je vous ai vus aiguisant vos pointes. Vous l'attendiez au passage. Assassins! »

Les roseaux : « Accusez-nous! C'est vous qui, enveloppant les eaux, avez caché le danger au voyageur. »

« Il n'est pas tombé de notre côté » ripostèrent les arbres.

« Moi, dit le vent, je ne soufflais pas au bord

de l'étang. La lune seule est coupable ! Elle blanchit traitreusement l'eau. Cette homme a cru voir une plaine. » Et le vent hurla de colère : « Assassine ! »

Mais l'homme n'était pas mort. Il agita les bras et saisit convulsivement des roseaux. Ses mains glissèrent avec les sifflements stridents du zinc ouvert par les vrilles, et des caillots de sang fumeux pleuraient aux lances.

« Vous le voyez, dirent les arbres, ils ne veulent pas le sauver. »

« Vous qui êtes plus forts, répliquèrent les roseaux, courbez-vous et tendez-lui vos branches. »

Et les arbres appelèrent le vent à leur aide. Le vent souffla pour les courber. Les arbres ne fléchirent pas.

« Vite ! clamèrent les roseaux. Il va mourir. Il laissera ses mains et ses os à nos piquants ! »

« Hélas ! je ne pourrais, soupira le vent. » Et s'adressant à l'homme :

« Pourquoi ne cries-tu pas à tes frères de te secourir ? Il y a non loin d'ici une maison. Je pousserai ton cri d'alarme jusque là. »

L'homme, à la pensée d'implorer le secours des hommes, serra les lèvres hautainement. Et regardant avec douceur les roseaux, le vent et les arbres, il eut honte de sa peur involontaire de la mort et s'étendit sous l'eau froide sans trembler.

Le vent hurla de rage contre la lune : « assassine ! »

« N'accusez pas » dit une voix s'élevant de l'étang. Et les roseaux, le vent et les arbres virent une âme glisser entre les rayons blancs de la lune, comme un enfant entre les bras de sa mère.

HECTOR CHAINAYE.

OVER THE SEA

New-York, le 24 mars 1886.

NEW-YORK ! Sous un poudroiement de soleil et de fumée d'usines, les rues tirées au cordeau filent entre les maisons de briques ou de pierre brune ; à la hauteur des premiers étages, sur un grêle treillis de fer, tonnent les wagons et les locomotives du « chemin de fer élevé. » Une foule affairée grouille sur les trottoirs ; les osseux Yankees brûlent le pavé de leur marche de tarentule ; les Chinois en blouses de cotonnade bleue se balancent sur leurs sandales d'osier, et les nègres de toutes nuances, le rire aux dents et les bras ballants, déambulent d'une allure roulante. Parfois une nuée de gamins s'abat, agitant comme des ailes les feuilles encore humides du *Herald :* « Lire le compte-rendu du *boxing-match* entre Mitchell et Sullivan ! » Et peu à peu, à mesure que la horde de jeunes camelots gagne le haut de la ville, leurs appels stridents s'éteignent, et dans la buée de bruit qui flotte sur la rue tintinnabulent les aigres clochettes des tramways. Si, dans un accès de rêverie, vous levez les yeux au ciel, vos regards s'accrochent dans un inextricable lacis de fils télégraphiques et téléphoniques, et vous

vous heurtez aux poteaux mal dégrossis qui, de quinze en quinze mètres, jaillissent du bitume.

* * *

La ville américaine n'a rien de la pittoresque laideur des antiques capitales d'Europe. Point de murailles lézardées où grisaille le salpêtre; point de pignons mordant l'azur de leur anguleuse silhouette; point de ruelles tortueuses que franchissent, comme des arcs-en-ciel, les loques multicolores des pauvres. La misère des villes italiennes a la grâce mélancolique des vieilles gloires; celle des villes anglaises vous étreint au cœur comme une strophe du Dante; mais le quartier Mouffetard de New-York, dans le rouge crû des briques, sue la banalité des choses neuves, comme ces paysages de banlieue que le poète Ajalbert, âpre aquafortiste de plume, aime à griffer sur le papier.

* * *

Est-il étonnant que nos grands poètes en prose et en vers, Thoreau, Nathaniel Hawthorne, Edgar Poe, Sidney Lanier, dans leur horreur de la monstrueuse métropole, se soient bercés dans les feuillages des primitives forêts ou dans les magiques fumées de l'opium et de l'alcool? Thoreau vécut la vie d'un solitaire au fond des bois et laissa des pages infiniment plus tristes que celles de Rousseau; Hawthorne, sensitif géant, craignait la foule comme un enfant, et n'oubliait ses artistiques douleurs qu'en vue des montagnes du Massachusetts ou sous la splendeur du soleil d'Italie; Edgar Poe, oh! je n'ai pas le courage de parler du doux poète damné, dont l'oraison funèbre, écrite à

jamais par Baudelaire, semble pleurer en lettres d'or sur des plaques d'airain; Sidney Lanier, dévoré du double amour de la poésie et de la musique, se pâmant, la nuit, aux sanglots des beaux vers et des violons, laissa de miraculeuses mélodies, et, pâle nostalgique de l'idéal, mourut de désespoir.

Lamentable martyrologe! En vue de ces cadavres nimbés de l'auréole de l'art, l'on éprouve un formidable désir d'étreindre par la crinière le sphynx de la vie, et de lui faire dégorger son secret!

*
* *

Je me suis plû parfois à créer pour mes auteurs d'artificiels paradis.— Thoreau aurait été un mahatma boudhiste, extasié sur un pic de l'Himalaya, scrutant l'éternelle vision de la réalité des choses. Hawthorne aurait hanté quelque donjon féodal, aux meurtrières barrées de fer, comme on en voit surgir dans les dessins d'Hugo. Poe aurait dessiné son ombre, la nuit, sous les louches lanternes, contre les murs du vieux Paris. Lanier, dans un féerique palais, aurait éternellement bercé son âme aux soupirs d'invisibles orchestres.

Mais la Fatalité au sceptre de fer a décrété que ces amants de l'Irréel devaient se heurter à l'abominable banalité de la moderne Amérique. Le malheur leur a tiré de sombres lamentations, et les voilà morts, et déjà le vacarme des Bourses éteint la mélodie de leurs phrases. Le Beau est mort; vive l'Utile!

*
* *

Au moment où je termine cette causerie, qui s'est laissé leurrer dans les paysages jaunes du spleen, mon

regard se porte, au-dessus de mon écritoire, vers trois eaux-fortes encadrées de noir. Ce sont les portraits de Théophile Gautier, de Baudelaire et de Poe. Il est curieux de noter les gradations de tristesse sur ces trois visages. Gautier, aux tempes encadrées de boucles sculpturales, redresse sa nuque puissante avec une fierté d'athlète et de poète ; mais en ses yeux, qui s'ouvrent sous de lourds sourcils, erre je ne sais quel désir inapaisé. Baudelaire, courbant le front, vous fixe de ses ensorceleuses prunelles, et son visage se plisse sous un sourire amer ; cependant la pose est calme ; on y devine la douleur de l'artiste, mais non celle du révolté. Quant à Poe, jamais ne saurai décrire sa terrifiante expression. Très pâle contre un fond noir, sa tête se dresse, agitant des cheveux sombres comme l'Erèbe ; un ombreux sillon lui creuse la joue droite, de la narine à la bouche, et sa lèvre se crispe dans un sourire de haine et de mépris ; ses yeux — ô ces yeux ! — expriment la terreur de la bête hantée par la meute, et flamboient sous un large et haut front, pareil à celui de Lucifer, le beau roi des anges révoltés.

Pourquoi fallait-il que le divin poète souillât ce front dans la fange des ruisseaux de Baltimore ? Pourquoi, ô bourgeois implacables, placides assassins de l'idéal, inventeurs de la lessiveuse automatique et du linge en celluloïd ? Pourquoi ?.....

STUART MERILL.

P. S. — Henry Gréville, épouse Durand, est en train de nous donner ici des conférences sur l'Art intimiste en France. Va-t-en voir, ô mon âme, si le pot-au-feu est à point !

LIVRES NOUVEAUX

L'ŒUVRE, par EMILE ZOLA.

L'Œuvre est le drame de l'impuissance. Claude Lantier, le peintre amoureux des Halles, entrevu dans le *Ventre de Paris*, rudoie son talent à l'incarnation du rêve et n'aboutit pas. Une femme, Christine, traverse son existence. D'abord il l'aime passionnément, heureux de trouver mieux qu'un beau torse et un fin coloris de chair en cette créature, puis il s'en détache peu à peu, se redonne à sa peinture, l'éternelle maîtresse dont l'inassouvissement l'exalte et qui le possédera seule désormais.

Commence une vie impossible. Christine, dont toute la tendresse maternelle est acquise à son grand enfant d'avance, est ravalée au rôle de modèle, posant toute nue dans le froid de l'atelier, alors que le baby fruit de son amour, avorton du génie à la tête trop grosse, pâlit dans un coin sous la claque des continuels : « Tiens toi tranquille ! » du peintre, que dérangent le tapage et les jeux.

Claude crée le plein air ; on le hue au Salon des Refusés. Mais voici qu'un matin il trouve son petit Jacques mort dans son berceau. Le pauvre gosse venait de trop obéir.

« On lui avait tant de fois répété, quand il jouait : Tiens toi tranquille, laisse travailler ton père ! qu'à la fin il était sage, pour longtemps. »

Claude ne pleure pas. Il ne voit dans ce cadavre qu'un modèle d'un intérêt étrange, et il se met à le peindre, envoie la toile au Salon, où, quoique ce soit un morceau magistral, le jury ne la reçoit que par indulgence, rigolant de cette morgue ambulante qu'on ose lui envoyer.

Et tandis qu'il tâtonne et piétine sur place, la formule apportée par lui, ce plein-air ouvrant toute grande à la peinture les portes de la lumière, conduit à la fortune et à la renommée un de ses élèves habile à concilier l'intransigeance des procédés et la bégueulerie bourgeoise. Tenaillé par l'impuissance, il rêve des choses folles, faire tenir toute la cité de Paris dans une toile, avec son grouillement de foule, son coin de Seine mélancolique, son gigantesque hérissement de cathédrales et de toits. Il s'épuise et se déchire en vain, n'écoutant point sa femme, qui, dévorée de jalousie, haïssant cette odieuse peinture qui lui vole son mâle, conjure le malheureux de descendre de ces hauteurs de l'art-folie, de fuir cet irréalisable noyant leur existence à tous deux.

Enfin, harassé, désespéré de ne pouvoir pétrir son idéal ni traduire ce qui le hante, Claude Lantier, une nuit, se lève et va se pendre à sa grande échelle, devant son œuvre avortée, incohérente et macabre qui lui rit.

Le drame est tout entier là, bourré d'épisodes, offrant des personnages qui intéressent, ressuscitant avec bonheur le fameux Salon des Refusés. Certaines pages sont

évidemment autobiographiques. Dans Sandoz, révolutionnaire du roman, pénétrant avec aisance dans les vues de Claude, Zola s'est peint lui-même, sans maladresse comme sans partialité. C'est peut-être ce qui fera le succès du livre, cette mise en scène de l'homme par l'homme, de l'auteur manœuvrant les ficelles de son propre pantin. Zola contant ses peines, confessant, lui aussi son impuissance à enfanter l'œuvre rêvée, Zola écrasant la personnalité de l'écrivain sous la révolte de l'artiste et raillant de façon sardonique son ambition orgueilleuse, voilà ce qu'il faudra le plus admirer dans ce livre dont les nombreux défauts sautent aux yeux.

Ecoutez comme il parle de ses découragements et de ses fièvres.

« Ah oui, je travaille, je pousse mes livres jusqu'à la dernière page... Mais si tu savais ! si je disais dans quels désespoirs, au milieu de quels tourments ! Est-ce que ces crétins ne vont pas s'aviser aussi de m'accuser d'orgueil ! moi que l'imperfection de mon œuvre poursuit jusque dans le sommeil ! moi qui ne relis jamais mes pages de la veille, de crainte de les juger si exécrables, que je ne puisse trouver ensuite la force de continuer !... Je travaille, eh ! sans doute, je travaille ! je travaille comme je vis, parce que je suis né pour çà; mais va, je n'en suis pas plus gai, jamais je ne me contente, et il y a toujours la grande culbute au bout ! »

. . . . . .

« Encore si l'on se contentait, si l'on tirait quelque joie de cette existence de chien ! Ah ! je ne sais pas comment ils font, ceux qui fument des cigarettes et qui se chatouillent béatement la barbe en travaillant. Oui, il y en a, paraît-il, pour lesquels la production est un plaisir facile, bon à prendre, bon à quitter, sans fièvre aucune. Ils sont ravis, ils

s'admirent, ils ne peuvent écrire deux lignes qui ne soient pas deux lignes d'une qualité rare, distinguée, introuvable... Eh bien! moi, je m'accouche avec les fers, et l'enfant, quand même, me semble une horreur. Est-il possible qu'on soit assez dépourvu de doute pour croire en soi? Cela me stupéfie de voir des gaillards qui nient furieusement les autres, perdre toute critique, tout bon sens, lorsqu'il s'agit de leurs enfants bâtards. Eh! c'est toujours très laid, un livre! il faut ne pas en avoir fait la sale cuisine, pour l'aimer... »

« ...Ah! si les autres savaient de quelle gaillarde façon je porte leurs colères! seulement, il y a moi, et moi je m'accable, je me désole à ne plus vivre une minute heureux. Mon Dieu! que d'heures terribles, dès le jour où je commence un roman! Les premiers chapitres marchent encore, j'ai de l'espace pour avoir du génie; ensuite, me voilà éperdu, jamais satisfait de la tâche quotidienne, condamnant déjà le livre en train, le jugeant inférieur aux aînés, me forgeant des tortures de pages, de phrases, de mots, si bien que les virgules elles-mêmes prennent des laideurs dont je souffre. Et, quand il est fini, ah! quand il est fini, quel soulagement! Non pas cette jouissance du monsieur qui s'exalte dans l'adoration de son fruit, mais le juron du portefaix qui jette bas le fardeau dont il a l'échine cassée... Puis, ça recommence; puis, ça recommencera toujours; puis, j'en crèverai, furieux contre moi, exaspéré de n'avoir pas eu plus de talent, enragé de ne pas laisser une œuvre plus complète, plus haute, des livres sur des livres, l'entassement d'une montagne; et j'aurai, en mourant, l'affreux doute de la besogne faite, me demandant si c'était bien ça, si je ne devais pas aller à gauche, lorsque j'ai passé à droite; et ma dernière parole, mon dernier râle sera pour vouloir tout refaire... »

. . . . . .

« Ah! une vie, une seconde vie, qui me la donnera, pour que le travail me la vole et pour que j'en meure encore! »

. . . . . .

N'est-ce pas une véritable profession de foi et une éloquente réfutation de cette calomnie qui consiste à montrer Zola suprêmement vaniteux, se mirant dans son ouvrage comme un Antinoüs de l'art?...

L'*Œuvre* était attendue avec une certaine impatience. D'aucuns en avaient dit merveille, l'avaient annoncée comme la synthèse de l'œuvre du maître, la pierre suprême du colossal édifice des Rougon-Macquart. Cette attente rend particulièrement pénible notre constatation d'infériorité. Fait digne de remarque, à l'unisson les critiques en font l'éloge. Jamais livre de Zola n'a reçu baptême plus favorable et les vieilles rancunes des chroniqueurs datant de l'époque quaternaire, s'est résolue cette fois en une longue accolade de réconciliation. Voilà enfin du naturalisme, dit-on, tel qu'on l'aime, point choquant, d'un procédé plein d'intelligence, et beaucoup sont prêts à entasser les Rougon-Macquart pour y placer le dernier né de la série, bien en vue, et le bombarder roi.

Cet enthousiasme anormal et outré des réfractaires de la veille suffirait seul à indiquer le faux pas du grand naturaliste. Et n'est-il pas manifeste, ce faux pas? A peine entrevue dans les premiers livres, visiblement tracée dans *Germinal*, une pente fatale se dessine à larges traits dans *l'Œuvre*. Inconsciemment Zola me paraît être sollicité par deux forces égales : le romantisme et le psychologisme. Celui qui déjà fait dire à Catherine, la petite herscheuse, parlant à Chaval; « Je voudrais que tu *fusses* plus gentil », se lance à présent aveuglement dans des considérations romantiques et des analyses de psychologue, fermement désavouées par lui il y a quelques années. Est-ce décadence,

fatigue ou surproduction? Je l'ignore. Cependant il est indéniable que pour *l'Œuvre*, le maître écrivain ne ne s'est pas complètement possédé, quoique je le jurerais presque, ce livre sera certainement son enfant chéri. Le résultat en est tout simple. Tiraillé de droite et de gauche par des influences incompatibles avec le naturalisme, on vit moins avec ses personnages, on est moins dans leur peau. Ah! ses fameuses théories, si rationnelles, si fièrement posées, soutenues avec une passion si farouche en dépit de la coalition formidable des haines, oserait-il dire qu'elles sont encore tout entières en lui, aussi mathématiques et immuables qu'il les voulait, il y a moins d'un quart de siècle? Non, bien sûr!

S'en alarmer, à quoi bon? Pareilles défections sont fréquentes. Fatalement, nous voyons le romantique décader au classique et le naturaliste au romantique. Même, ne pouvons-nous pas, après *Un crime d'amour*, montrer le psychologue Bourget tombant inconsciemment parfois dans le naturalisme, la belle et bonne photographie d'art.

Evidemment. Et d'ailleurs, j'assimile Zola, strictement enserré dans sa formule sévère, à ces gens qui, pour faire de beaux enfants, appendent de lumineux portraits dans leur alcôve et s'entr'aîment en les couvant des yeux. Vienne un coup d'amour, on oublie tout, on procrée avec une étourderie folle, sans calcul, envoyant au diable tout ce qui n'ajoute pas à la jouissance ou rappelle à la réalité,

Zola s'est oublié deux fois ainsi; d'où *la Faute de l'abbé Mouret*, et d'où *l'Œuvre*.

LES GAIETÉS DE L'ANNÉE, par GROSCLAUDE. Croquis de Caran d'Aché. Librairie de la Presse. Paris.

Le blagueur féroce qui débuta dans *les Grimaces* de Mirbeau, et dont les chroniques rencontrent, dans *Gil Blas* une si haute faveur, a réuni ses *Gaiétés de la semaine* dans ce volume, d'une fantaisie étrange, déroutante, d'un inouïsme ahurissant. L'esprit de Grosclaude n'est pas d'un boulevardier plaisant, mais d'un Yankee humouriste, débarqué sur le bitume parisien, qui suit et commente les gros et menus faits de la vie, à peu près comme cet autre Yankee suivait un dompteur célèbre, assistant à chaque représentation, appréciant les prouesses du belluaire, mais bien décidé à ne lâcher pied que le soir où il le verrait déchiré par ses fauves.

Et c'est dans cette inquiétante allure que git surtout la saveur acide et inconnue jusqu'ici, donnant aux *Gaietés de l'année* le relief d'emporte-pièce qui a assuré leur franc succès!

Caran d'Ache, — Willy Büsch à la patte plus légère — a souligné de croquis fort goûtés le texte du fantasque chroniqueur.

EVR.

LE LIVRE DES AMES, par ZÉNON-FIÈRE, 1 vol. chez A. Lemerre, édit.

Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Zénon-Fiére, mais si je le connaissais, je commencerais par lui déclarer que son esthétique n'est pas la mienne. Cet idéaliste ne voudrait pas croire à la *réalité des choses*, qu'il y a mieux à faire que de créer d'allégoriques fictions, même en poésie. Ceci posé en principe, je dois

ajouter qu'il est cependant parmi ces délicats éthérés, qui craignent de se commettre, quelques privilégiés, mettant un réel talent au service de cette détestable cause. M. Zénon-Fiére est de ceux-là, et bien qu'entaché d'un spiritualisme quelque peu suranné, son livre qui mène assez grand bruit, m'a frappé par l'extrême variété de sa note et par la science consommée de sa forme. De-ci, de-là, — et cette remarque justifie ma critique, — s'y déplorent des énergies que les plus fougueux réalistes ne réprouveraient pas. La passion violente, les spleens corrosifs, l'ironie âpre, le pittoresque échevelé, les fantaisies vertigineuses y sont traités de main d'ouvrier en des rythmes variés et neufs avec de fulgurants rehauts de couleur écarlate. Telle *L'Heure Noire*, en distiques, et dédiée à Algernon Swinburne :

Quand le soleil sanglant s'endort dans une gloire
Chaque soir, elle vient me hanter, l'heure noire!

Par les spleens ambiants, dans l'ombre à pas de loups
Elle glisse vers moi comme un spectre jaloux.

Tout ce qu'un soir d'hiver entasse de ténèbres
Elle en empreint ma chair, mon sang et mes vertèbres.

L'âme en est saturée, aussi bien que le corps
Il fait nuit au dedans de moi plus qu'au dehors.

Et ce spleenetique poëme continue, plongeant toujours plus avant dans le noir, et enfin après une lugubre évocation des mortes aimées :

Depuis d'un deuil si noir mes terreurs sont accrues
Que je n'ose plus seul m'attarder par les rues,

Et toujours quand s'endort le grand astre inclément
L'Heure noire me hante, épouvantablement.

La *Danse Macabre* est également une pièce de haut goût que M. Zénon-Fiére semble avoir écrite pour le *grand esbattement des bons basochiens et non aultres.* En voici quelques strophes d'un intense macabrisme, auprès duquel celui de Rollinat devient pure berquinade.

Portant croix d'or sur champ de gueules
Un essaim de mortes bégueules
Dans un coin valsent toutes seules.

C'est Isoline de Guzman
Qu'un époux de rage écumant
Mura vive avec son amant.

C'est Maud la blonde : avec sa tresse
Le mari, d'une main traitresse,
Pendit l'amant et la maîtresse.

C'est Edwige à qui Ruy d'Almet
Servit comme un plat de gourmet
Le cœur du page qu'elle aimait.

Le long des marais délétères
Pleins de spectres célibataires
Elles rôdent, les adultères! ..

Plus glabres que des trisaïeuls
Les amants, drapés de linceuls,
Se fendent en cavaliers seuls.

Non loin du clos qui les séquestre
Bravant tout préjugé terrestre
Les époux raclent à l'orchestre,

A califourchon sur le mur
Le plus trompé bat dans l'azur
La mesure avec un fémur.

J'aurais préféré : cocu.

L'Ongle et *le Charpentier* sont peut-être par l'âpreté du sentiment et le réalisme des images les deux pièces les plus remarquables du recueil.

Je n'ai jusqu'ici dégagé de l'œuvre de Zénon-Fiére que l'élément âpre et violent. Les impressions tendres et les tableaux gracieux abondent cependant dans le *Livre des Ames*. Tel le *Sommeil de l'Enfant*, auquel je préfère le paysage impressionniste intitulé : *Crépuscule*, où circulent des apaisements, où frémissent des silences.

Le soir descend. Avec des abandons d'amante
Le saule échevelé pleure sur l'eau dormante
Qui lui tend mollement ses lèvres de velours ;
L'âme des lys défunts plane dans les cieux lourds ;
Un souffle errant détache une feuille incertaine
Qui vacille dans les remous de la fontaine
Et l'incantation des branches en émoi
Fait sourdre une langueur qui flotte autour de moi.
Tout se pâme ; on dirait qu'un chœur d'Elfes circule
Dans le mystique apaisement du crépuscule.

Du Francis Poictevin spiritualisé et mis à la portée de tous.

Telle, sous la rubrique, les *Ames*, la première partie du recueil de M. Zénon-Fiére. Dans la seconde, intitulée : les *Marbres*, le poète a groupé plus particulièrement les pièces d'*Atelier*. Conçus en rythmes difficiles et savants, *Pygmalion*, *Dyonissios*, le *Porche*, révèlent le souci presqu'exclusif de la forme. Une exception pourtant pour *Marmorea*, très plastique, mais très personnelle incarnation de la femme moderne, étrangère à tout autre culte que celui d'elle-même.

Si je fais maintenant œuvre de synthèse, je constate que par l'intensité de la note psychologique, M. Zénon-Fière se rapproche de Sully-Prudhomme et de Paul

Bourget Il diffère cependant du premier par ses actes de foi (car il s'affirme catholique), et du second, par l'absence de pessimisme.

Ce n'est pas qu'on puisse exprimer du *Livre des Ames* une assez forte dose de tristesse noire, mais cet état morbide, par où l'œuvre tient à son temps se résout plutôt en résignation chrétienne qu'en pessimisme Schopenhauerien.

O. M.

PREMIÈRES RIMES, par Moi. Larcier, éditeur.

Voici un poète, un grand poète.

Nous ne lui ferons pas l'insulte de le rapprocher de Leconte De Lisle qui n'est qu'un provincial de l'ancien régime, un *esclave asservi aux caprices des lois poétiques*. Il n'est guère difficile d'ouvrer de beaux vers en suivant les règles!

MOI ne descend de personne, il monte sur tous les poètereaux des temps passés, s'assied sur tous ceux du temps présent; il est *Moi*.

Sus aux préjugés, aux *dogmes routiniers!*

L'heure a sonné d'introduire au Parnasse la liberté, qui n'est pas une comtesse, elle! M. *Moi* se déclare tout disposé à lui en ouvrir les portes :

Qu'importe! Votre morgue se cabre et lamente :
Qu'importe encore! Non, vos dogmes routiniers
Ne peuvent s'imposer à ma pensée ardente!
Un mot m'inspire et me guide : la liberté!

Quel lyrisme dans ces vers! Et notez, s'il vous plaît, qu'ils sont imprimés sur grand papier de Hollande! Pour se permettre un pareil luxe, M. Moi doit être au moins millionnaire, ce qui est encore une qualité que les poètes belges semblent négliger considérablement

aujourd'hui. Dès lors, pourquoi s'est-il montré si peu charitable envers ses rimes? les malheureuses ne se ressentent mie de l'état de fortune de leur cornac. Il faut vraiment que Molière n'ait jamais lu les *Premières rimes*, il n'eut pas manqué de les mettre dans la bouche d'Alceste au lieu et place de la vieille chanson. Du coup M. Moi aurait pu se moquer de la critique : il eut été consacré... et réciproquement.

D'ailleurs la critique importe peu à celui qui

...Entend murmurer au fond de sa conscience
Des fracas de triomphe et des cris de victoire.

Dans sa *fièvre turbulente* le poète déclare ressentir une haine égale pour les *règles et les théories*, *les césures*, *les prosodies*.

Sans doute il estime que depuis *Alexandre* les alexandrins ont eu le temps de grandir, car ses vers ont plus souvent quatorze pieds que douze ; à moins qu'en étirant ainsi ces infortunés reptiles de son cœur, il n'ait voulu se ranger à la Poétique mangeuse de... marges préconisée par la *Gazette*.

Ceci dit sans aucune arrière pensée malveillante, car nous ne doutons nullement que la gloire, *son étrange et superbe amoureuse* ne se fasse un devoir de *jeter son nom aux échos*. Pourvu que les échos jonglent respectueusement avec le nom du poète. Voyez-vous qu'ils se le renvoient sans tête, selon leur vieille habitude? La postérité ne leur pardonnerait jamais !...

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème, a dit un anachorète classique; les douze sonnets des *Premières rimes* valent les trois mille vers de la *Constitution belge* du poète Coveliers, et même davantage.

L. M.

LES HANTISES, *Contes*, par EDOUARD DUJARDIN. Léon Vanier, éd. Paris.

« *Seule, l'idée est ; le monde où nous vivons est notre ordinaire création ; et, par fois, nous vivons d'autres idées, d'autres mondes.*

Sur les spéciales créations de vie, et les hallucinations de l'idée, et sur quelques hantises, — ces chapitres. »

— C'est de l'Auteur levant d'un pli le voile, l'invite séduisante à pénétrer en le Cercle magique.

Et ma lenteur en sort, pour les heures hantée de la vision d'une Modernité que tiennent et travaillent les Démons : car j'ai vu largement sous la nuit mystérieuse et propice du geste du Sorcier des Choses aux lignes torturées et pourtant belles, pareilles à des plantes surprenantes et lunaires, des Etres tristes et qui ne me regardaient pas.

Et là, était à l'œuvre ne dormant ce Démon surtout, qui ne craint d'exorciste et dont l'aile de nuit sans étoiles éteint la joie de toute Fête : le Doute épeurant, la grande Hésitation moderne devant la Vie et l'Au-delà.

Lorsque agonisent les Cultes, et que sur les seules hypothèses (si terribles vraiment que les Dieux en meurent, mais aussi vaines peut-être que l'encens répudié), les Savants et les rares Poètes dignes du nom méditent sans l'orgueil, les hommes doutent et s'effraient.

Ceux-ci dans les lumières prêchent trop haut : qu'il est l'heure de boire, et de manger, et de s'éjouir ! Ceux-là dans le fictif désert « vivent d'autres idées, d'autres mondes, » disant, pour que se taise le Pourquoi de la Vie où doit quand même tout solitaire

revenir, des paroles trop subtiles et que « le monde où nous vivons est notre ordinaire création. » (Mais comment éluder le Pourquoi de sa propre existence?) D'autres trop délirants pour la Fête ou le Rêve s'égarent aux tentatives hasardeuses de religion et de savoir : et les Morts sont priés, et scrutés les Hystériques.

La Transe est au ventre de tous.

Ce sont des possédés du Doute moderne, s'enquérant de la Raison ou voulant croire à d'ingénieux mensonges, ces tourmentés des HANTISES :

Ce Novateur étrange en quête du moral martyre et disant doucement, comme ayant vu le silence éclater : « Aime la douleur, mon fils! c'est la suprême jouissance. »

Ce Kabbaliste qui s'exile doux et seul au Pays légèrement chantant « des Esprits gracieux et fidèles, » mais n'ignorant, hélas! le soupir du Pays trop vrai où le fruit révélateur n'éclôt pas.

Ce Testateur poursuivi de la pensée du surnaturel, et qui se tue pour ne plus voir le regarder aux angles de son cher appartement d'oisif la Chimère ironique.

Ce Fou guéri, naissant soudain à la vue illimitée et vide des heures qu'il n'a pas vécues, et pris comme du vertige des plaines rases, et clamant sa terreur titubante de la Vie, et regrettant les jours végétatifs.

Ce Magicien qui « vit les cérémonies des églises de toutes les terres, » et qui, « ayant l'obsession de l'idée marquée sur sa figure, comme en son âme, » se retire en la solitude dernière et impérative pour du Geste et du Mot évoquer une nuit l'esprit de sa mère morte : et qui le contempla.....

Mais cessons de revivre des instants exilants, et de trop d'égoïsme : car ils ne peuvent l'ouïr, mes auditeurs, la prose aux modes de tendresses, esseulante comme de chères mains sur nos têtes lassées le grand charme d'oiseau, pour en l'oubli de foules et de théâtres nous séduire, tandis que largement rythmée apparaît seule et lointaine l'œuvre de magie.

Cependant l'Auteur n'erre-t-il, quand, par des suppressions ou des restitutions insolites de prépositions, il nous vient parmi le modernisme exquis et ondoyant de la Syntaxe surprendre d'une tournure de phrase quasi latine?

C'est ma pensée : que nous devons, en retrempant aux sources étymologiques les mots, réagir contre la moderne tendance, ignare ou paresseuse, à les détourner du seul sens; mais laisser couler vagueuse et déroulée selon les rythmes mystérieux et logiques d'une langue notre Syntaxe.

Or, cet ennui n'est au miroir content qu'une brume légère, qui s'en va : et ma joie vite est claire, la grande joie poétique et musicale que m'ont donnée les hantantes HANTISES.

RENÉ GHIL.

MUSIQUE

PIERROT MACABRE.

Le Carthaginois Théodore Hannon, poète aussi délicat qu'inventif, rêva, par une lune claire, un ballet curieux et rare ; Colombine, morte oh ! rien qu'un peu ! après avoir trop fêté le carnaval, est conduite au cimetière mélancolique par Pierrot désolé. Tandis que le Bergamasque se lamente, la fée Laetitia réveille sa mie, et l'enlève du cimetière ; les esprits follets, araignées inquiètes, squelettes castagnetteurs apparaissent à Pierrot, mais Laetitia le délivre d'eux et le transporte dans son domaine où l'enfariné soupirant voit défiler tout un monde enchanteur. Hé ! voici Colombine, Colombine elle-même, aux bras de deux — hein ? la coquine — je dis deux polichinelles ! Surprise des amants, jalousies, bouderies, disputes ; Pierrot bravache et poltron provoque les polichinelles ; il est tué. Pfûû.... de son dernier soupir il a soufflé sa mêche :

Ma chandelle est morte
Je n'ai plus de feu !

Point le dénouement n'est ceci, car s'en fussent allés les bourgeois, moroses et très marris de voir Pierrot défunt. Et Pierrot ressucite sous les baisers de Colombine ; pardon réciproque, serments, embrassades,

petits pierrots apportant chandelles nouvelles, allumées à la bosse des polichinelles confus. Apothéose et mariage.

Tel est le scènario charmeur qu'en jolis vers a bavardé Théodore, et son copain Pietro Lanciani broda sa musique sur leur trame séduisante. Musique des plus agréable, fraîche, délicate, originale, orchestrée avec recherche et goût.

Quelques brutes ont écrasé toutes ces joliesses sous les lourdeurs d'un divertissement (!?) où le « premier danseur noble » vient pirouetter en un hideux costume de paillasse, véritablement abominable à voir. Et ce « divertissement » (hélas !) gâte une bonne partie de la toute artistique délectation que le ballet procure. Le diable emporte les gâcheurs qui ont froissé de la sorte ce délicat travail de dentellier et d'orfèvre !

∴

IIIme CONCERT POPULAIRE.

L'intérêt du 3me concert populaire résidait surtout dans l'exécution d'un fragment de *l'Apolloniде*, opéra de Franz Servais, écrit sur un poème de Leconte de Lisle, et qui, depuis quinze ans, attend sa représentation.

Telle que nous l'avons pressentie en entendant l'introduction du 3me acte, l'œuvre doit être superbe; a une inspiration d'une rare distinction, est alliée la puissance d'un symphoniste. Nous regrettons fort de voir rechercher à l'étranger des œuvres souvent frivoles, alors qu'un des nôtres, dont le nom déjà doit être une garantie d'art, ne parvient pas à se faire recevoir.

Le concert s'est terminé par une *Fantaisie-ouverture* de M. Th. Radoux.

M. Radoux a appelé à lui, pour l'aider à gonfler cette vessie-ouverture, le souffle puissant de douze trombonnes, tubas, bombardons, placés dans la coulisse, et en tire des effets d'orchestre très originaux. Le meilleur est lorsque les douze musiciens, après avoir répété sept ou huit fois le même air de cantate, sortent de la coulisse, et grimpant prestement, — comme des chiens savants le long d'une échelle — vont prendre place au fond de l'estrade.

Nous regrettons que l'auteur n'ait pas mis à la clef de fa de l'orchestre, quelques roulements de tambours ou une escouade de portefaix, consciencieusement empiffrés d'oignons et de haricots. C'eut été écrasant !

LUDWIG GHELDRE.

Nous publierons dans notre prochain numéro la chronique musicale sur *Gwendoline*.

MARS-GUIGNOL

Le carnaval s'est envolé :
Pierrot pleure des larmes blanches.
Dans un rire bariolé
Le carnaval s'est envolé.
Adieu, cancan échevelé,
Funambulesques avalanches!
Sur le carnaval envolé
Pierrot pleure des larmes blanches...

Il contemple lugubrement
Mons Defuisseaux et sa marotte.
Qu'un inquiet gouvernement
— Tarabusté lugubrement —
Accuse de détournement
De mineurs à barbe carotte...
Il contemple lugubrement
Mons Defuisseaux et sa marotte.

Pour prolonger le carnaval
Il eut pu vendre un catéchisme :
L'art de faire sauter un bal,
Pour prolonger le carnaval.
Mais voyez qu'un municipal
L'incarcère pour anarchisme!
Pour prolonger le carnaval
Il renonce à son catéchisme.

Que faire alors? Des vers très blancs,
Larves de hannetons étiques;
Les jurys s'en montrent friands,
Quand ils sont très blancs, des vers blancs.
Mais palper ainsi cinq cents francs
Quels procédés peu poétiques!
Fi! Le diable soit des vers blancs,
Larves de hannetons étiques.

Composer un opéra? Non,
On ne refait pas Gwendoline
Tous les jours. Théodore Hannon
N'a pas écrit d'opéra, non;
Mais on entendrait le canon
S'il tonnait sur sa mousseline;
Ce n'est pas un opéra, non :
On ne refait pas Gwendoline!

Le carnaval est mort, bien mort.
De l'œil Pierrot guigne la lune
Qui pleure au ciel ses larmes d'or :
Le carnaval est mort, bien mort.
Et, riant soudain, sans remord,
De leur affliction commune,
Puisque le carnaval est mort,
Pierrot regrimpe dans la lune!

PULCINELLA.

PARU LE 1er MARS

ALMANACH

DE

l'Université de Gand

(2me ANNÉE)

1 vol. de 250 pages. EDITION DE LUXE SUR VÉLIN TEINTÉ, avec lettrines, têtes de pages, culs-de-lampe et *les portraits de MM. Callier et Wagener* (gravure de Flor. Van Loo). Ce volume contient des notices historiques sur l'Université de Gand, sur les sociétés d'étudiants; une étude sur *Voltaire et Frédéric II* par M. le professeur E. Discailles; de la prose ou des vers de MM. L. Malper, Petrus Pirus, H. Stranard, P. Quillard, A. Vierset, R. Darzens, A. Goffin, E. Mikhaël, F. Foulon, H. Chainaye, M. Siville, Ch. Maquette, Sapho, Jean d'Avril, etc.

PRIX FRANCO, PAR LA POSTE : 2 FRANCS.

On souscrit chez M. Hoste, *éditeur*, rue des Champs, et chez M. Poirier, *secrétaire du Comité de publication*, 17, marché au beurre, Gand.

N° 15 (tome II, n° 3) CINQUANTE CENTIMES 15 Mars 1886

LA BASOCHE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

SOMMAIRE :

I. *Grisaille,* nouvelle . . . . . GRÉGOIRE LE ROY

II. *Automne,* poésie . . . . . PIERRE QUILLARD

III. *L'Horloge,* contes. . . . . HECTOR CHAINAYE

IV. *Ceux de demain :* Camille de Ste-Croix . . . . OSCAR MÉTÉNIER

V. *Ye-bi-sü.* Rêve oriental . . . . . LUC MALPER

VI. *Très Russe* (Fragment) . . . . . JEAN LORRAIN

VII. *Musique* : L'enfance du Christ ; Saint-Mégrin. . . LUDWIG GUELDRE

VIII. *Théâtre belge.* . . . . . PIERRE DELOURS.

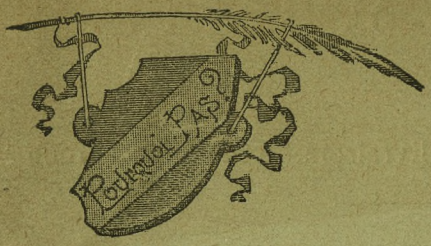
IX. *Livres Nouveaux* . . . . . X.

XI. *Chronique de l'Art et du Livre* . . . . . X.

BRUXELLES

J.-B. MOENS, ÉDITEUR

7, GALERIE BORTIER, 7



LA BASOCHE

Avril 1886

Presses de J.-B. Moens, Bruxelles.

LA BASOCHE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant chaque mois en livraisons de 64 pages au moins

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : 5 francs par an. — Union Postale : 6,50 francs.

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste

DIRECTION DE LA REVUE :

Galerie Bortier, 7, à Bruxelles

Adresser tout ce qui concerne l'Administration :

29, rue du Trône, Bruxelles

LA BASOCHE reste absolument indépendante de toute école, n'est inféodée à aucune doctrine littéraire, et se défend rigoureusement de traiter les questions religieuses, politiques ou sociales.

Chaque Collaborateur conservant toute liberté d'appréciation, accepte l'entière responsabilité de ses articles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont DEUX exemplaires parviendron aux bureaux de la Revue.

Avec le présent n° nous offrons à nos abonnés l'eau forte de Léon Dardenne, destinée l'illustration des *Visions* d'Arnold Goffin. (Voir n° II, 2e année.)

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain n° plusieurs articles bibliographiques.

Voir au dos de la livraison le sommaire de ce n°.

TABLE DES MATIÈRES

A

AJALBERT (Jean)

Lutèce : *Chronique parisienne* 102

ANONYME

Chronique de l'Art et du Livre 57, 123, 188

Livres nouveaux 184

A. T.

D'un transfuge, *lettre* 218

AVRIL (Jean d')

A Happy Christmas, *nouvelle* 21

B

B. O. V.

Livres nouveaux : *Les Flambaisons* 118

C

CHAMPAL (Jacques)

Chronique artistique : *Charles Goethals* 40

L'Essor 98

Salon des XX 193

CHAINAYE (Hector)

Livres nouveaux : *Le roitelet* 48

L'Œil 91

Concerts russes, *Chronique* 111

L'Horloge — *Conte* 139

Hunald » 141

Nuit nerveuse » 144

Le Chapelet » 226

La Fin du Monde » 228

La Lune assassine » 230

D

DARDENNE (Léon)

Eau-forte pour les *Visions* de A. Goffin 78

DELOURS (Pierre)

Théâtre Belge, *Critique* 180

E

EVREHAILLES

Noël livide : *Veillée* 3

Livres nouveaux :
La Nuit 44
La Chair 49
La Belgique 51
Les Lépillier 51
Sur le vif 53
Lysiane de Lysias 113
L'Œuvre 238
Les Gaietés de l'année 244

F

FRISON (Maurice)

Fin de Race, *Nouvelle* 14, 65

G

GOFFIN (Arnold)

Proses lyriques :
Au-delà 1
Crucifiement 2
Spleen satanique 202
Expiation 204
Visions, *Nouvelle* 79
Livres nouveaux :
Oraison funèbre 119

GHELDRE (Lüdwig)

Musique :
L'Enfance du Christ 172
Saint Mégrin 175
Pierrot Macabre 253
IIIe concert populaire 254

GHIL (René)

Livres nouveaux :
Les Hantises 250

K

KOB

Livres nouveaux :
Toques et Robes 46

L

LEROY (Grégoire)

Grisaille, *Nouvelle* 129

LORRAIN (Jean)

Griseries :
Les Boulingrins 74
Fanerie 75
Coin de parc 77
Très-Russe (*Fragment*) 160

M

MALPER (Luc)

Où il est parlé de la feste de Noël et aussi d'aultres chouses 35
Ye-Bi-Sü : *Rêve oriental* 156
Le Masque, *Conte* 209
Livres nouveaux :
Premières rimes 248

M. H.

Musique : *Mors et Vita* 109

MENNEL (Albert)

Vers : *Dolor* 11
La Jérose 12
Sur un vieux tableau 13
Cantique, *poésie* 89

MÉTÉNIER (Oscar)

Ceux de demain :
Camille de Sainte-Croix 146
Livres nouveaux :
Le Livre des Ames 244

MERRILL (Stuart)

Les Paradis Bleus, *Poésie* 206
Over the Sea, *Chronique* 234

P

PULCINELLA

Janvier-Guignol 128
Mars-Guignol 256

Q

QUILLARD (Pierre)

Automne, *Poésie* 137

R

REMY (Marius)

Musique : *Les Templiers* 107

RUSSEL (Raoul)

Bas relief gothique :
Perversité 27
Candeur 28

S

S. S.

Livres nouveaux : *L'Imitation de Notre-Dame la Lune* 116

STRANARD (Henri)

Ducasse, *Nouvelle* 29

T

TOOROP (Jan)

Eau-forte pour *Fin de Race* de M. Frison 65

POURQUOI PAS ?
POUR ÇA !

M

Les CLERCS DE LA BASOCHE ont l'honneur de vous faire part de la perte qu'ils viennent d'éprouver en la personne de

DAME BASOCHE

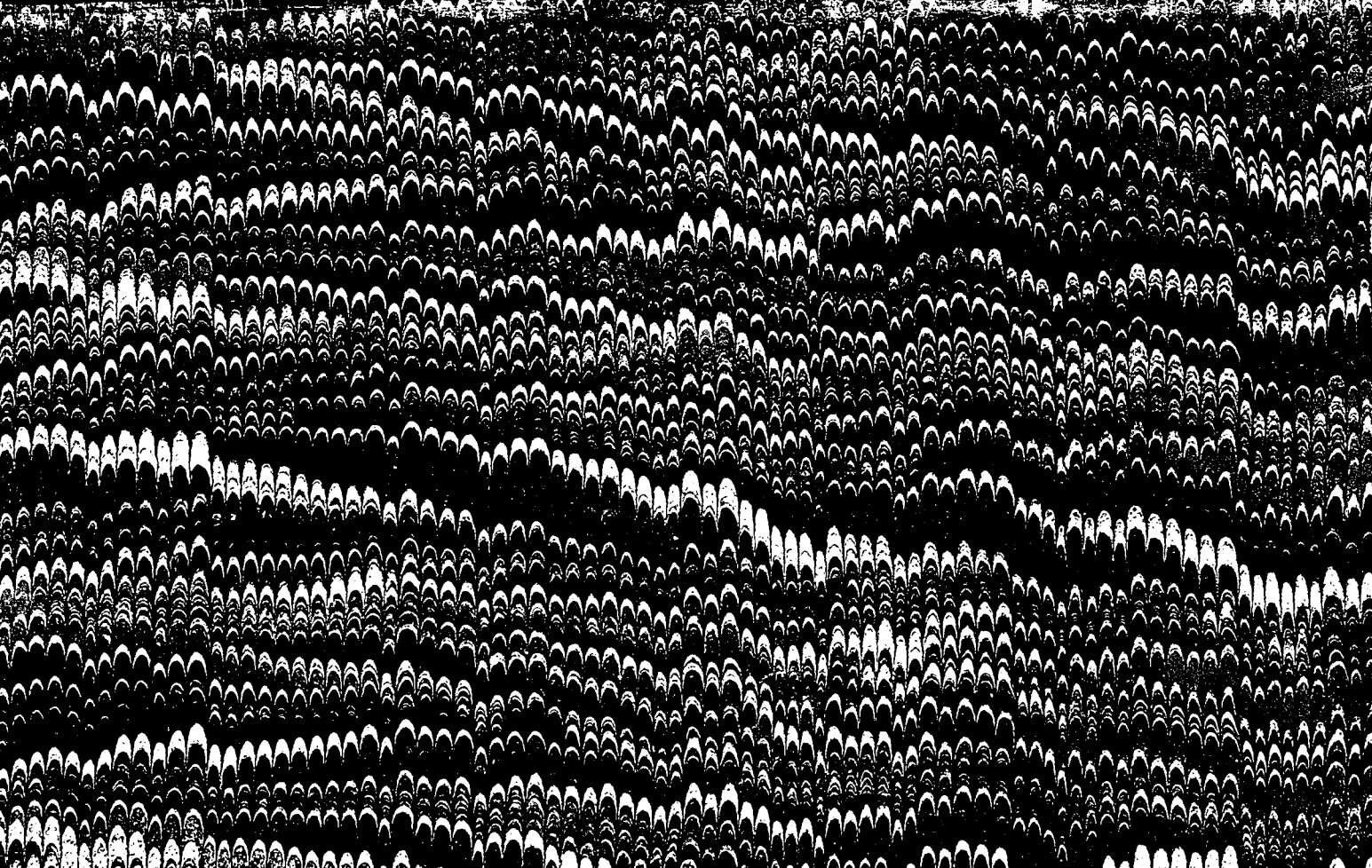
LEUR FILLE & MÈRE

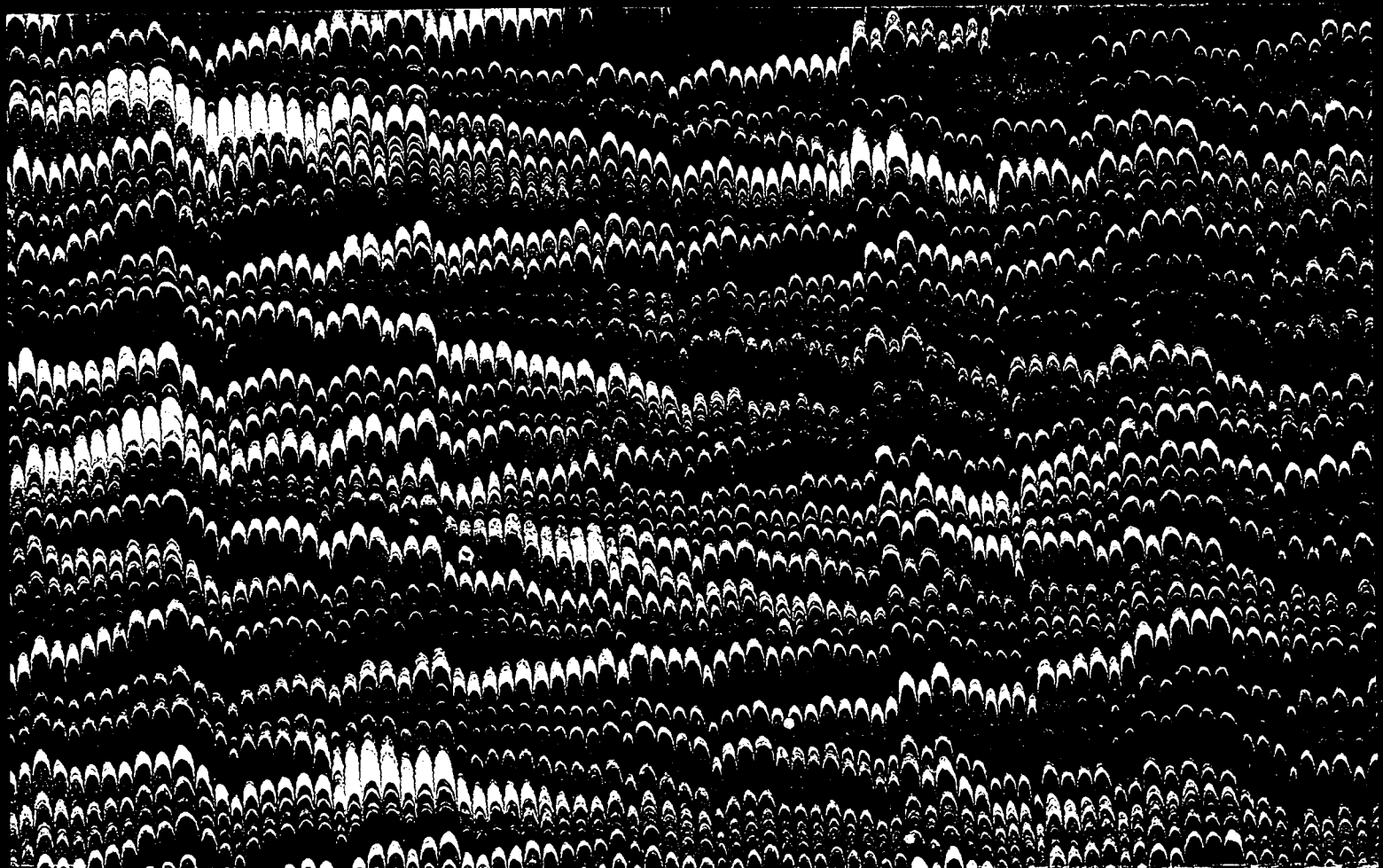
née à Bruxelles en Brabant, le XIII Novembre MDCCCLXXXIV, et y décédée en la deuxième année de son âge.

.....elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin.

Le service littéraire pour le repos de ses abonnés sera fait par *La Société Nouvelle.*

GARDEZ A SA MÉMOIRE
NI PLUS NI MOINS QU'A CELLE
DE
M. ERNEST RENAN
UN SOUVENIR
AFFECTUEUX





Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé.
Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :
a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.